
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

MARY SUMMER

LE ROI
N'EST PAS LE MAITRE

ÉTUDE DE MŒURS

SOUS LA RESTAURATION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1891

LE ROI

N'EST PAS LE MAITRE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

0000-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.

LE ROI
N'EST PAS LE MAITRE

ÉTUDE DE MŒURS SOUS LA RESTAURATION

PAR

MARY SUMMER



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1891

LE ROI N'EST PAS LE MAITRE

PROLOGUE

LE CAFÉ DES MILLE COLONNES

Un coup d'œil à vol d'oiseau, s'il vous plaît, sur le boulevard des Italiens en 1818 : les hôtels de la haute finance avec leurs terrasses fleuries et les constructions fantaisistes, Bains Chinois, Café Turc, Kiosque Oriental, s'épanouissent en façade derrière un double rideau de grands arbres. De jolies femmes passent et repassent sur la chaussée qu'un caprice de la mode a mise en vogue : le boulevard de Gand a remplacé le boulevard de Coblentz, mais les folies débordantes du Directoire sont loin et la petite Eulalie n'est plus là pour draper les robes au-dessus du genou. Le diable n'y perd pas grand'-

chose; aux fenêtres du café Hardy ou de l'entresol de Tortoni, les jeunes dandies lorgnent les belles de la Restauration qui ne s'en formalisent guère davantage que les Merveilleuses du Directoire. Si on ne se bat plus à coups de gourdin dans les profondeurs de la rue Basse-du-Rempart, en revanche, dans les salons du Pavillon Indien, on s'échauffe, on s'injurie en lisant la *Quotidienne* ou le *Courrier Français*.

Au coin de la rue du Helder, sur un théâtre en plein vent, Bobèche et Galimafré font, entre deux chandelles, de la politique aussi audacieuse que jadis Polichinelle chansonnant Barras, et ils annoncent aux badauds que, pour remplacer la monarchie *détruite*, le souverain de certaine planète voisine a choisi *Dessoles* pour son ministère. D'accortes bouquetières circulent au milieu de la foule avec leurs éventaires chargés de roses et de violettes; elles savent reconnaître les clients et poursuivre tour à tour le dandy à l'habit bleu de roi ou le militaire à la polonaise chamarrée de brandebourgs. Des camelots offrent aux passants le portrait du duc Decazes, le favori du roi, et des chaînes de sûreté à *vingt-six sous au juste*. La belle Madeleine s'enroue à crier ses gâteaux de Nanterre tout chauds et, pour faire couler la pâtisserie indigeste, le marchand de coco offre sa boisson rafraîchissante.

Des singes savants, des joueurs de gobelet, des orateurs en plein vent, jusqu'à un artiste besogneux, tapi dans un coin obscur, qui chante en pinçant de la guitare : « Violette, Violette, reviens dans nos hameaux », les promeneurs n'ont que l'embarras du choix.

C'est un dimanche, par une tiède soirée d'avril; la foule se presse de la Madeleine au rempart Saint-Antoine. On dirait que tous les Parisiens sont accourus sur le boulevard, depuis le petit maître de la chaussée d'Antin jusqu'au bourgeois du Marais qui a délaissé le Cadran Bleu pour envahir, avec sa tribu, les bosquets de carton du Jardin Turc. Il a soif de plaisirs et de gaieté, ce peuple échappé aux massacres de la Terreur, aux victoires meurtrières de l'Empire et à l'intervention menaçante de *nos bons alliés*; il ne demande, pour le quart d'heure, qu'à s'étourdir et à oublier.

En ce moment, deux femmes d'allure élégante débouchent de la rue du Helder et s'apprêtent à traverser le boulevard. Seules, à pied, avec leurs toques de satin garnies de blonde et leurs robes de levantine à cinq volants, elles semblent un peu fourvoyées au milieu de cette cohue; les passants se retournent pour les regarder avec une curiosité malicieuse.

— Allons, Armande, dit la plus âgée, dépêche-toi;

une tortue te dépasserait. Oublies-tu que nous avons rendez-vous pour neuf heures au café des Mille Colonnes et que nous allons être en retard ?

— Bah ! les hommes sont faits pour attendre ; aussi, quelle idée infernale ! me faire renvoyer ma voiture en sortant des Tuileries, et un dimanche encore ! On nous regarde comme la bête du Gévaudan ; ces petites gens nous prennent pour des coureuses d'aventure. Ciel ! mes cothurnes viennent de craquer ; ils ne sont pas faits pour marcher, comme disait l'illustre Coppe [1] à ma marraine la princesse de Chimay. Mais pourquoi te retournes-tu donc à chaque instant, ma chère Saint-Eugène ?

— Curieuse ! Tu n'as donc pas remarqué ce beau garçon qui nous suit depuis la rue des Trois-Frères, un militaire à la demi-solde, cela se devine de reste à la touffe de violettes qui orne sa boutonnière. Quelle superbe prestance ! J'en suis fâchée pour nos dandies, mais ils ne vont pas à la cheville des héros de l'Empire.

— Fi ! l'horreur ! toi, une royaliste, admirer les bonapartistes, un tas de sacripants taillés sur le modèle de leur empereur, ce Corse mal élevé qui traitait les femmes du monde comme des vivandières !

— Tais-toi, bavarde ; voici l'instant critique ; il

1. Cordonnier en vogue sous le Directoire.

s'agit de traverser le boulevard. Gare à cette *Caroline*[1] qui arrive sur nous au galop.

L'avis venait trop tard ; madame Saint-Eugène atteignait déjà les Bains Chinois, tandis qu'Armande, la nonchalante, était encore au milieu du boulevard. Soudain, elle sentit sur son cou deux haleines fumantes et jeta un cri perçant. Sa délicate personne allait être renversée, piétinée, écrasée, lorsqu'un homme, se précipitant au-devant des chevaux, les saisit par la bride et maîtrisa leur élan. S'enfuir d'instinct, rejoindre sur la chaussée sa compagne qui, de loin, avait tout vu, fut, pour Armande, l'affaire d'une seconde. Par quel miracle venait-elle d'être sauvée ? Elle ne s'en rendait même pas compte.

— Avoue, fit madame Saint-Eugène, que les bonapartistes ont du bon ; sans le militaire que je te signalais tout à l'heure, demain les salons royalistes eussent pleuré ta fin tragique. Écrasée, ma belle, j'en frissonne ; quelle mort pour une jolie femme ! Mais ne viendra-t-il pas recevoir nos remerciements, ce courageux jeune homme ?

Sur cette phrase, ponctuée par un signe d'appel, le sauveur, qui se tenait discrètement à l'écart, se décida à s'avancer. Madame Saint-Eugène s'y con-

1. Voiture publique.

naissait; impossible de voir plus noble tournure; avec sa taille élevée aux proportions harmonieuses et sa tête régulière de jeune dieu païen, ce militaire avait dû faire autant de conquêtes pendant la paix que pendant la guerre.

La petite maîtresse de la chaussée d'Antin lui tendit une main encore tremblante :

— Je vous dois la vie, monsieur, dit-elle; comment vous exprimer ma reconnaissance?

— N'en parlons pas, madame; ce que j'ai fait, tout autre eût été heureux de le faire à ma place.

— Hum! interrompit madame Saint-Eugène, c'est trop de modestie; je ne connais que l'hercule Farnèse du palais Borghèse qui serait capable d'un pareil tour de force. Mais, à présent que te voilà remise, poulette, nous allons continuer notre voyage. Une minute seulement pour acheter cette botte de roses à ma protégée Rosine, la bouquetière des Bains Chinois.

Elle n'avait pas achevé que le militaire, avec une prestesse incroyable, jetait un double écu sur l'éventaire de Rosine, enlevait les roses convoitées et les présentait à Armande en s'inclinant. S'il n'ajouta pas, comme certain muscadin : « Souffrez que je vous rende à vous-même », son regard trahissait une admiration si vive que les yeux de la jeune femme se baissèrent involontairement.

— Oserai-je vous offrir mon bras? fit le militaire avec une timidité juvénile.

— Accepte sans crainte, murmura Saint-Eugène; sous les violettes, je vois briller l'étoile des braves.

Et, tout haut, elle ajouta:

— Puisque le hasard nous réunit, il faut que vous sachiez à qui vous avez affaire; je me présente sans cérémonie...

Ici, Armande l'interrompit brusquement :

— Inutile de nous nommer, murmura-t-elle; gardons l'incognito, c'est toujours plus prudent. Laisse-moi faire et ne t'en mêle pas...Nous avions été aux Tuileries, reprit-elle, voir le grand couvert; on y étouffait; en sortant, la fantaisie nous a prises de marcher un peu, nous avons renvoyé notre voiture et nos gens; voilà pourquoi vous nous trouvez à pied sur le boulevard comme des modistes de la rue Vivienne.

— Et je m'en félicite, répliqua le militaire en serrant un peu le bras qu'Armande lui avait laissé prendre; où faut-il vous conduire, mesdames?

— Pas loin d'ici, au café des Mille Colonnes.

— Singulière coïncidence! j'y ai rendez-vous avec des amis.

Là-dessus, tous trois enfilèrent la rue de la Michodière. La belle royaliste jasait avec volubilité.

— Avez-vous vu le grand couvert, monsieur?

c'est très curieux. Imaginez que le roi avait des bottes de velours noir montant au-dessus des genoux et qu'il a mangé douze côtelettes de mouton à son dîner; la duchesse d'Angoulême n'a rien mangé du tout, mais quelle merveilleuse toilette! robe de satin nacarat toute brodée de diamants et, aux oreilles, les fameuses brignolettes de Marie-Antoinette rachetées trois cent mille francs à l'impératrice Joséphine. Quant au duc de Berry, il suçait des écrevisses d'un air distrait; il pensait peut-être à mademoiselle Virginie de l'Opéra. Le duc d'Angoulême jouait avec son lorgnon; le vieux prince de Condé, dont la main tremble un peu, a renversé un verre de malaga sur la robe de la duchesse de Berry qui a souri, l'aimable femme! au lieu de paraître fâchée. Mais, de tous ces princes, aucun ne m'a plu davantage que le comte d'Artois. Quelle noblesse d'attitude! Celui-là est Bourbon des pieds à la tête.

— Es-tu folle? souffla madame Saint-Eugène à l'oreille de sa compagne; si tu crois l'amuser avec tes éloges de la famille royale!

— Et la tête de mort signalée par le *Journal de Paris*, fit Armande, changeant soudain de conversation, avez-vous été l'admirer rue Plumet? Et le nouvel hippodrome des messieurs Franconi, si bien aménagé que, l'autre soir, un rat s'est réfugié sous les jupes de la princesse Galitzine? Et le tombeau

de Ponce-Pilate qui vient d'arriver de Bordeaux et qu'on montre rue Croix-des-Petits-Champs en attendant qu'on l'installe au Louvre?

— Sans oublier, ajouta madame Saint-Eugène, la carcasse de l'éléphant subitement décédé avant-hier au Jardin des Plantes ; on ne fera pas d'huile avec sa graisse, car M. Cuvier *le dit sec*. Je vous donne pour ce qu'il vaut le calembourg que M. Jouy a fait hier en pleine Académie. Bon ! vous vous trompez de chemin, c'est la rue Vivienne qui nous conduira droit au Palais-Royal.

— Excusez, madame, un pauvre soldat qui a passé sa vie sur les champs de bataille ou dans les garnisons de province; avec un guide tel que vous je réparerais vite le temps perdu.

Ils arrivaient alors dans la galerie où se détachaient en lettres de feu ces mots : *Café des Mille Colonnes*.

Un gendarme s'approcha, les exhortant poliment à prendre la file. Bon gré mal gré, il fallut se soumettre et faire comme lady Morgan et le baron Louis qui, la veille, avaient patiemment attendu leur tour. Dans l'escalier — un escalier orné de glaces si bien ajustées que les naïfs essayaient de se frayer un passage au travers — on se bousculait pour arriver plus vite : dans la soirée, plusieurs femmes avaient été foulées aux pieds et emportées évanouies.

Sous l'égide du beau garçon qui l'escortait, Armande n'avait rien à craindre; engagée avec lui dans une conversation animée, le temps ne lui paraissait pas long. Madame Saint-Eugène, restée un peu en arrière, semblait peu goûter ce tête-à-tête.

— Voici l'instant de nous séparer, fit-elle sèchement comme ils parvenaient enfin au seuil du salon principal. J'aperçois notre compagnie; que penserait-on de nous voir avec un inconnu? Remercie encore ton sauveur et fais-lui tes adieux, Armande.

— Ce n'est pas Armande, c'est Armide qu'il faut vous nommer, murmura le militaire; j'emporte dans mon cœur un trait redoutable; enchanteresse, n'aurez-vous pas pitié de celui que vous avez blessé? Suis-je condamné à ne vous revoir jamais?

— Qui sait? répliqua la coquette très vite et très bas; demain, vers trois heures, je me promènerai sur la terrasse du bord de l'eau.

Le militaire salua et s'éloigna triomphant; la compagne d'Armande n'avait rien entendu.

— Ne me fais donc pas la moue, petite, dit-elle; vois-tu ce bonapartiste tombant au milieu de notre groupe d'ultras? Quel scandale! Il est un peu indiscret ce guerrier et, sans reproche, tu l'écoutais trop; oublie-le et admire avec moi le nouveau joujou dont les Parisiens sont si fiers.

Le café des Mille Colonnes, le plus beau qu'on eût encore vu, laissait bien loin derrière lui le salon des Étrangers, le nouvel Amathonte, la Régence, le café Foy et Tortoni. Rien d'éblouissant comme le grand salon avec ses moulures, chapiteaux et arabesques dorés ; ses pilastres de marbre vert se multipliant à l'infini dans les glaces si bien que, les yeux déroutés, trompés, ne se rendaient plus compte de l'espace et croyaient voir les mille colonnes annoncées sur l'enseigne. Au lieu des garçons de café traditionnels en veste ronde et en tablier blanc, d'élégants jeunes gens en habit noir, culotte courte, escarpins vernis et bas de soie, circulaient autour des tables. On pouvait se faire l'illusion d'être servi par des attachés d'ambassade et prendre pour un mouchoir de batiste la petite serviette brodée qu'ils tenaient en main. Sur une estrade d'acajou massif, rehaussée de bronze doré, se tenait la plus belle des limonadières dont le buste opulent troublait la cervelle des collégiens. Coiffée d'un diadème de pierreries de toutes les couleurs, elle avait devant elle un comptoir surchargé de vases de cristal, d'argent et de vermeil destinés aux libations.

— Peste ! ce n'est pas un café, c'est un magasin d'orfèvrerie ! s'écria madame Saint-Eugène. Le trône et la princesse vaudraient à eux seuls le

voyage de la rue Cerutti au Palais-Royal. Tu sais, petite, c'est le trône de Jérôme Bonaparte, vendu la semaine dernière à l'encan. O caprice de la destinée!

Trois jeunes gens se levèrent en apercevant les deux femmes qui s'avançaient lentement, au milieu des petites tables rondes encombrées de consommateurs. Le marquis de Samoise, le comte de Velaré et Lucien Bocquet, rédacteur en chef de la *Lutécienne*, offraient le type des élégants de la Restauration, coiffés par Doyen, bottés par Sakosky et habillés par Léger.

« Comment nos grand'mères pouvaient-elles aimer ces grotesques si mal habillés? disait l'autre jour une jeune femme en feuilletant un album de la Mésangère. — C'est qu'elles les aimaient sans habits, ma chère ! » répliqua une douairière que les hardiesses de langage n'effrayaient pas.

— Comme vous vous faites désirer, femmes charmantes! Qui a pu vous retarder ainsi? demanda Vélaré.

— Des aventures tragiques, mon cher comte; Armande a failli être écrasée.

— La reine des bals de l'Élysée! Quelle perte irréparable pour le clan des valseurs! s'écria le journaliste.

— Merci, Lucien, vous m'auriez fait, je n'en

doute pas, une belle oraison funèbre dans votre journal. Il n'y a pas à dire, j'étais perdue, lorsqu'un homme, ou plutôt un athlète à la boutonnière fleurie de violettes, s'est jeté à la tête des chevaux et m'a sauvé la vie au péril de la sienne.

— Voilà ce que je déplore ; c'était le privilège des royalistes de sauver une vie si précieuse.

Le comte de Vélaré regarda d'un air gouailleur les poignets grêles du marquis.

— Bah ! les bonapartistes nous donnent assez de tracas, il faut bien qu'ils nous rendent par hasard un service. Ces cours prévôtales sont d'une mollesse ! On n'en finira donc jamais d'extirper la race maudite des conspirateurs ?

— Parlez-moi de Robespierre, mon cher comte celui-là connaissait son affaire ; il ne lambinait pas pour se débarrasser de ses ennemis.

— Exactement vrai, marquis ; quelle peine on a eue à fusiller le maréchal Ney ! Le roi hésitait ; j'ai vu le moment où, sans la pression des royalistes, on allait faire grâce à ce coquin-là.

Lucien hocha le tête et, baissant la voix :

— Il ne faut s'étonner de rien par le temps qui court. Qu'attendre, messieurs, je vous le demande, d'un roi jacobin qui a fait la charte merveilleuse — prononcez la chatte merveilleuse — qui a pour favori le sieur Decazes et ne cache

pas son faible pour les philosophes du XVIIIe siècle?

— Moi, je ne serai satisfait que lorsqu'on aura brûlé en place de grève les œuvres des sieurs Voltaire et Rousseau, puisqu'on ne peut malheureusement plus brûler les auteurs eux-mêmes.

— Bravo, Vélaré! L'idée est excellente et je la développerai dans mon journal; nous ajouterons à l'autodafé le théâtre du polisson révolutionnaire appelé Beaumarchais et les ouvrages de Mirabeau, ce débauché bien digne d'un siècle dépravé. La *Lutécienne*, voyez-vous, c'est le rempart des mœurs. Ah! j'aperçois mes petites amies Marinette Boissière et Primevère de la Porte-Saint-Martin, deux chanteuses légères qui ont soupé l'autre soir avec Chateaubriand. Au dessert, pour remercier ces demoiselles de leurs amabilités, le pieux pèlerin a tiré de sa poche une fiole d'eau du Jourdain et quelques noyaux de fruits de la Montagne des Oliviers; les deux folles en rient encore. Mais que vous voilà sérieuse, belle Armande! Ne me ferez-vous pas raison avec un verre de ce punch au lait?

Sous la Restauration, le punch était la friandise en vogue, comme les glaces sous le Directoire. Mais Armande refusa d'un signe de tête, trop absorbée dans ses rêveries pour parler. Elle avait suivi des yeux son sauveur à travers le boudoir contigu au grand salon et l'enfilade des petits sa-

lons tendus de damas jaune. Lorsque la haute silhouette du militaire s'était perdue dans l'éloignement, Armande avait senti son cœur se serrer. A vingt ans, l'âge des folies, elle subissait le coup de foudre célébré par les romans du vicomte d'Arlincourt. Élevée à la grâce de Dieu, c'est-à-dire fort mal, par sa tutrice Lodoïska de Saint-Eugène et mariée, très jeune, à un vieux voltigeur de Coblentz, que la goutte clouait les trois quarts de l'année sur son fauteuil, Armande d'Orgère s'était contentée jusque-là de tourner la tête aux beaux fils de la Restauration. Lodoïska, jadis lingère de la princesse Borghèse, enrôlée dans le camp des espionnes de Fouché, n'avait guère eu le loisir de veiller sur sa pupille ; elle venait de reprendre du service parmi les *observatrices* que M. Decazes lâchait sur les salons de la capitale, et se montrait royaliste aussi ardente que jadis impérialiste dévouée. L'aristocratique mariage, décidé par la beauté d'Armande, lui avait procuré l'accès de certaines grandes maisons du faubourg Saint-Germain. Très lancée dans le monde des ultras, personne ne se méfiait d'elle et Lodoïska pouvait se vanter de gagner en conscience l'argent du ministre de la police.

Dans de pareilles conditions, rien de plus facile pour la baronne d'Orgère que de s'échapper le len-

demain et de courir au rendez-vous, le premier qu'elle eût encore donné. L'imprudente ! Que savait-elle de la vie de cet homme rencontré par hasard?

Une inquiétude jalouse torturait Armande; l'amour qui, souvent, fait attendre le bonheur à ses dévots, n'est jamais en retard pour les faire souffrir. Était-ce seulement la curiosité qui entraînait le beau militaire au café des Mille Colonnes? Comme il se hâtait! On eût dit qu'il courait au-devant d'une femme aimée. Avec quelle rapidité il avait disparu ! Armande ne se doutait guère du motif qui amenait l'inconnu dans ces lieux consacrés au plaisir.

Sur un signe de la belle limonadière, l'officier s'était rapidement dirigé vers le dernier salon abandonné en ce moment par les consommateurs. Un des jolis seigneurs en frac s'était approché : « Marengo et Austerlitz », avait-il murmuré. « En avant la mitraille », fut-il répliqué sur le même diapason. Une porte, dissimulée sous la boiserie, avait glissé sans bruit sur ses rainures ; le militaire s'était trouvé dans une demi-obscurité, sur le palier d'un escalier qui semblait s'enfoncer très bas ; il descendit comme s'il eût monté à l'assaut, au pas de course. Au bas de l'escalier, un homme semblait monter la garde. « Je viens de la part du grand chef », fit simplement le nouveau venu ; sans

répondre, l'homme souleva un rideau et l'officier se trouva dans une salle voûtée où une douzaine de personnes étaient assises autour d'une table chargée de plans, de papiers et de brochures.

Celui qui semblait présider la réunion se leva :

— Messieurs, dit-il, saluez Philippe Durand, ex-capitaine dans les grenadiers de la garde, que l'Empereur, notre maître, a décoré de sa main sur le champ de bataille de Leipzig. Je suis heureux de le compter parmi les *Chevaliers de la Liberté*.

— Et moi, général, répliqua Philippe avec émotion, croyez que je suis fier d'avoir été choisi pour faire partie de votre vaillante cohorte.

Celui auquel il s'adressait, le général Berton, un petit homme nerveux, au teint bronzé, à l'œil ardent, à la lèvre énergique, étendit solennellement la main :

— Messieurs, fit-il d'une voix vibrante, maintenant que nous voici réunis, jurez que tous vos efforts tendront à chasser la race abhorrée des Bourbons et à rétablir l'Empereur sur son trône ; jurez qu'aucune préoccupation ni aucun lien ne pourront vous détourner d'un si noble but et, qu'à l'occasion, vous sauriez mourir pour la cause que nous défendons.

— Nous le jurons, répondirent en chœur les conjurés, Philippe plus haut encore que tous les au-

tres, comme pour chasser un remords; ne venait-il pas, lui affilié à l'association bonapartiste, de se laisser distraire par cette rencontre imprévue avec une belle royaliste ?

Le lecteur sait maintenant à quoi s'en tenir. On ne dînait pas seulement, on conspirait dans les caves du Palais-Royal et l'esprit de révolte s'embusquait partout. L'endroit, d'ailleurs, était bien choisi. Qui se fût avisé de découvrir ces mécontents dans le temple élevé à la curiosité des badauds parisiens ? Vingt années d'exploits héroïques venaient d'étonner le monde. Plus de quinze mille officiers condamnés au repos et même à la pauvreté, un nombre bien plus considérable de soldats renvoyés au village et déposant le fusil pour prendre la charrue; d'amers regrets et d'ardentes passions couvaient chez ces hommes d'une génération épique. C'était fatal, les champs de bataille manquant tout à coup, leur énergie devait se dépenser autrement, et déjà se tramaient dans l'ombre les complots qui agitèrent la Restauration. En attendant la charbonnerie importée de Naples vers 1820, la Société de l'Arc-en-ciel et celle des Amis de la Liberté venaient de s'organiser.

Le serment prêté, on se mit tranquillement à discuter les statuts de l'association, à peser les difficultés et les chances de l'entreprise.

— Après tout, messieurs, dit Caffé ex-chirurgien des armées impériales venu de Saumur pour assister à la réunion, nous aurons moins de mérite qu'on ne pense; le joug que nous subissons pèse à tous les bons citoyens.

— Parbleu! Il n'y a qu'un cri; le héros de Marengo remplacé par cette boule de chair humaine, quelle honte!

— Et tous ceux qui entourent ce poussah couronné! des grotesques auxquels l'exil n'a rien appris, qui prennent leur ambition pour du talent et leurs prétentions pour des droits!

— Un duc de Duras qui réclame la surintendance du Théâtre-Français au nom de ses ancêtres qui l'avaient, dit-il, depuis Charlemagne!

— Un abbé de Pradt, ex-flatteur de l'Empire, archevêque sur le pavé, qui s'est donné au diable pour obtenir une place et ne cesse de lécher les grosses bottes de Louis XVIII!

— Et tous ces fainéants, jeunes lévites, ou beaux-fils de la Restauration, qui osent railler les vieux soldats criblés de blessures!

— La terreur blanche a remplacé le gouvernement des tribuns en carmagnoles rouges; mais les cours prévôtales peuvent nous proscrire ou nous envoyer à l'échafaud, la France n'oubliera jamais celui qui l'avait faite la maîtresse du monde.

Et tous de parler à la fois, lançant chacun sa pierre au gouvernement; c'était l'exacte contre-partie de la conversation des ultras. Il faut l'avouer, les haines et les rancunes étaient aussi violentes d'un côté que de l'autre.

— On croit toujours ce qu'on désire, interrompit l'avocat Grandmesnil; ne vous faites pas trop d'illusions. La majorité du pays a soif de tranquillité et le roi a de nombreux partisans, témoin les acclamations enthousiastes qui ont salué son retour dans la capitale.

— Eh! monsieur, s'écria Berton, rien du cœur français dans ces manifestations payées par la police comme on paie les claqueurs au théâtre. Croyez-vous par hasard que l'opinion de la France soit représentée par les badauds qui s'égosillent à crier « Vive le roi! » lorsque le vieillard impotent se traîne sur le balcon des Tuileries? Mais il ne s'agit pas de discuter; nous avons mieux à faire. Quand me présentez-vous au général La Fayette?

Grandmesnil balbutia :

— Impossible en ce moment; il se repose au milieu de sa famille, dans son château de Lagrange. En revanche, Benjamin Constant serait tout disposé à vous recevoir.

Le général eut un sourire amer.

— Triste recrue! C'est Louis XVIII qui a dit : « En prévenant la veille M. de Constant de Rebecque, on est sûr de l'avoir le lendemain. Benjamin Constant! Et c'est là, Grandmesnil, où ont abouti toutes vos promesses? Ne deviez-vous pas aussi nous mettre en rapport avec Kératry, le général Foy et bien d'autres qui ne cachent pas leur opposition à ce gouvernement?

— Sans doute, je ne m'en dédis pas, mais la conspiration n'est pas mûre; je devine, général, qu'au fond vous m'accusez de tiédeur; vous avez des impétuosités de soldat qui voudrait monter à l'assaut, c'est tout naturel, mais, croyez-moi, ce n'est pas ainsi qu'on renverse les gouvernements; ce qu'on ne peut obtenir par la force, on l'obtient par la ruse. L'intérêt même de la cause exige l'ajournement de nos projets; le plus sage, messieurs, serait de retourner chacun dans sa province et de travailler lentement, mais sûrement, jusqu'à ce que l'heure d'agir soit venue.

Un murmure accueillit ces paroles.

— Je me suis toujours méfié de cet avocassier à l'esprit flottant, dit Berton à l'oreille de Philippe; n'importe, peut-être vaut-il mieux suivre son conseil et ne pas imiter ce fou de Didier qui s'est jeté tête baissée dans la conspiration de Grenoble. La meilleure justification d'un complot, c'est sa réus-

site; avant d'agir, en effet, il faut être bien sûr de triompher.

Puis, à haute voix, il ajouta :

— Grandmesnil a raison; séparons-nous, messieurs, pour nous retrouver plus tard ; vous savez ce que j'attends de chacun de vous; personne, j'en suis sûr, ne faillira à sa mission.

Cette fois, tout le monde s'inclina devant l'autorité du général et la séance fut levée.

Deux heures sonnaient alors à l'église des Petits-Pères. Depuis longtemps, le café était vide, la flamme ne brûlait plus au fond des bols de punch et les messieurs en frac avaient rangé les guéridons contre les murs. Armande était partie une des dernières, fort étonnée de l'éclipse complète de son héros; la curiosité seule l'eût attirée le lendemain sur la terrasse des Tuileries si le caprice ne l'y poussait déjà.

Une porte mystérieuse, donnant sur la rue de Beaujolais, s'ouvrit furtivement, et les conjurés sortirent un à un, se dispersant en silence, selon la recommandation du général. En face, sur le trottoir, la belle limonadière, dépouillée de son diadème et redevenue simple mortelle, causait avec deux grandes femmes d'allure virile qui semblaient guetter le départ des conspirateurs. L'une d'elles, bien connue des Parisiens, était Pauline,

dite la veuve de la Grande Armée, dont le salon servait de tribune à bien des mécontents. L'autre, Ida Saint-Elme, honorée jadis d'un caprice impérial, pendant la campagne d'Italie, avait ménagé aux Chevaliers de la Liberté un asile discret dans la cave du café des Mille Colonnes. Elle prit le bras de Berton qui passait pour son plus intime ami et s'éloigna avec lui dans la direction de la rue de Richelieu.

Quant à Philippe Durand, échappant à grand'-peine aux phalènes des Galeries d'Orléans, il remonta la rue de Richelieu et se dirigea vers l'hôtel de Pologne, rue Saint-Honoré, où il était descendu.

Dans un rêve agité, il se revit avec Armande, prenant la file pour entrer aux Mille Colonnes; penchée vers lui, l'attrayante personne le caressait de son grand œil velouté et lui murmurait à l'oreille : « A demain ! »

Il s'éveilla tout perplexe ; l'idée du rendez-vous sollicité et celle du serment prêté se heurtaient dans sa tête. A l'heure où le devoir le réclamait, s'engager dans une pareille aventure, aimer une femme qui appartenait évidemment à une caste ennemie, c'était fou, coupable. « Oublie cette rencontre et n'y donne aucune suite », criait la raison; mais les vingt-huit ans du capitaine protestaient tout bas. Sacrifier ainsi à ses convictions politi-

ques une si douce conquête, que c'était dur! L'héroïsme d'un Spartiate n'y aurait pas suffi. La lutte fut vive et dura jusqu'à l'heure fixée pour le rendez-vous, heure à laquelle le combattant cessa de se défendre contre lui-même et courut en hâte sur la terrasse du bord de l'eau. Nous saurons plus tard le résultat de l'aventure.

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

I

UN BAL CHEZ UN MINISTRE

Huit heures sonnaient à la grosse horloge de l'hôtel de Bouillon, sur la place Royale; les statues peuplaient seules les quinconces du jardin et les arcades étaient déjà désertes lorsque le commandeur de Vélaré et le général de Beauverlet vinrent frapper à la porte de la chanoinesse Hermine de Vélaré.

Seule, dans le salon à quatre fenêtres où s'étalent les boiseries sculptées et les trumeaux galants, enfoncée dans une bergère, les pieds chaussés de mules, frileusement appuyés devant le foyer où brûle un petit arbre, la maîtresse du logis disparaît dans une ample douillette de soie puce. Elle a dû

être fort jolie vers 1774, à l'époque de la mort de Louis XV. En 1821, sous la Restauration, les yeux fripons, la bouche rieuse et les fossettes mutines n'existent plus que dans le pastel de Latour qui orne le grand salon.

Le commandeur entre le premier; c'est un vieillard de haute taille, pâle et desséché comme une momie, mais d'une maigreur élégante, homme de cour des pieds à la tête. Le général de Beauverlet, qui vient ensuite, s'incline pour baiser la main que lui tend la chanoinesse. Petit, joufflu, rose, épanoui comme les amours qui se trémoussent au-dessus de la cheminée, il ne ressemble guère à son compagnon. Pour cet Adonis, on prétend qu'Hermine a jadis oublié les serments prononcés dans l'abbatiale de Remiremont. Le mousquetaire Beauverlet était alors un aimable roué, un charmant polisson de l'école du maréchal de Richelieu. Il s'est vaillamment comporté au siège mémorable de Port-Mahon. Il a fini sa carrière militaire à l'armée de Condé, et se vante d'avoir battu plusieurs fois les *chenapans* de Sambre-et-Meuse. Constant, sinon fidèle, comme on l'était au XVIIIe siècle, il vient, chaque soir, chez sa vieille amie. Tout en jouant négligemment avec une tabatière donnée par madame de Pompadour ou en caressant son toupet en fer à cheval, il jure

à Hermine qu'elle est toujours aussi jolie et la bonne dame, qui ne demande qu'à le croire, laisse tomber de ses yeux clignotants, aux paupières flétries, un tendre regard sur son vieil amoureux.

Pendant ce duo sentimental, le commandeur s'est adossé à la cheminée et commence à déblatérer contre Chateaubriand, ce faux royaliste, et Decazes, cet intrigant méridional; il évoque les foudres divines sur la tête des modérés, des constitutionnels et de toute la séquelle des libéraux. Là-dessus, Beauverlet lâche son rôle de Tircis pour lui donner la réplique, tantôt faisant chorus, tantôt le contredisant juste assez pour l'exciter. Les hommes de la France nouvelle tressailleraient d'indignation en écoutant ces *voltigeurs de Coblentz*, mouches du coche qui s'imaginent avoir replacé le roi sur son trône et l'accusent hautement d'ingratitude. C'est la plaie de la Restauration, le cauchemar du roi et des ministres, que ces vieillards en habits de cour, chamarrés de croix et de rubans, qu'on trouve embusqués dans tous les coins des Tuileries.

On était en 1821 ; le carbonarisme étendait maintenant ses réseaux sur toute l'Europe. La mort de l'Empereur n'avait rien pacifié ; dans le camp des ultras, comme dans celui des bonapartistes, les

haines étaient aussi aveugles et aussi intenses que jamais. Ce soir-là surtout le commandeur était hors de lui.

— Tel que vous me voyez, ma sœur, j'étouffe de rage; aujourd'hui, j'avais audience d'un des parvenus que le roi appelle ses ministres; rien n'est réglé au sujet des commandeurs de Malte; à quoi pense-t-on? Quant à l'indemnité promise pour ce domaine qui vous fut volé en 93, faites-en votre deuil; on a prodigué l'argent, il ne reste plus un sou disponible dans la caisse ministérielle, bref, un tas de méchantes raisons; je me tenais à quatre pour ne pas éclater. Quelle lésinerie! Refuser la bagatelle de deux cent mille francs à la dernière représentante d'une des dix familles chapitrales d'Europe! A propos, est-il vrai que vous permettiez à votre nièce Marion d'aller ce soir au bal de ce croquant de ministre qui m'a si mal reçu? Une Vélaré, mordieu! je ne le souffrirai pas.

— Le moyen d'empêcher une veuve de faire sa volonté? Oubliez-vous, mon frère, que le respect de la famille est tombé depuis la déclaration des droits de l'homme?

— A votre aise, madame Hermine, s'il vous plaît de tenir compte de ces turlutaines; pour moi, depuis la veille des états généraux en 89, l'horloge du temps s'est arrêtée; je ne reconnais plus rien.

— Prêchez donc vous-même, mon frère : voici Marion et son frère Henri qui reviennent du Rocher de Cancale où ils ont dîné avec Armande et Lodoïska de Saint-Eugène.

— Jolie société pour ma nièce que deux intrigantes, sorties on ne sait d'où, qui passent leur temps à solliciter dans les bureaux ministériels !

Un baiser lui ferma la bouche ; c'était Marion de Foligni qui avait jeté ses deux bras autour du cou de son oncle. Le commandeur tressaillit sous cette accolade d'une des plus jolies femmes de Paris. L'aspect de cette veuve n'avait rien d'austère ; rose sa robe de satin, rose aussi son chapeau sous lequel ressortaient des papillottes d'un noir de jais. Les grands crus du Rocher de Cancale avaient mis des couleurs sur ses joues et des étincelles dans ses yeux. Sa bouche, nacre et corail, disaient les rimeurs de salon, souriait voluptueusement ; ses vingt ans chantaient l'hymne triomphant de la jeunesse.

Après avoir aussi embrassé la chanoinesse, madame de Foligni rejeta son mantelet sur ses épaules, ôta un gant, déploya son éventail et respira sa cassolette de vinaigre à la rose. Désarmé et charmé, le commandeur regardait ces petits manèges coquets.

— Marion, fit-il d'une voix plus douce que celle

qui conspuait tout à l'heure les ministres, il faut que je te gronde, mon enfant.

— Demain, s'il vous plaît, mon bon oncle; je cours m'habiller. Il y aura une cohue terrible à cette fête ministérielle donnée en l'honneur d'une princesse allemande et nous devons arriver de bonne heure. Armande va venir me chercher.

Elle s'enfuit en riant; le commandeur se tourna vers son neveu :

— Alors c'est toi, garnement, qui hériteras de la semonce. Conduire ta sœur chez ce robin bombardé monseigneur par la grâce de Sa Majesté, dans une société aussi mêlée où la vicomtesse de Foligni coudoiera les bourgeoises de la chaussée d'Antin, n'as-tu pas honte ? Autrefois, on y regardait davantage avant de s'encanailler.

Beauverlet jugea à propos d'intervenir.

— Que diable ! un peu d'indulgence, commandeur; cela nous vieillit, mon cher, de clabauder sans cesse.

— Laissez donc, général; ce serait grand dommage que mon oncle n'épanchât pas toute sa bile; et puis on est à merveille dans cette bergère; après un bon dîner, je puis tout entendre.

Et, de la poche de son pantalon de crêpe de Chine doublé de levantine, le dandy, tirant un grand éventail en peau de vélin, se mit à le manier avec la dextérité d'une Andalouse.

— J'en aurais long à dire, monsieur, reprit l'oncle ; vous jouez toutes les nuits un lansquenet d'enfer au *Salon des Etrangers* de la rue Grange-Batelière et, l'autre jour, au *Lion d'Or*, à Port-Marly, on vous a vu jeter la vaisselle par les fenêtres, en très mauvaise compagnie.

— En très bonne, au contraire, avec des femmes délicieuses que vous n'auriez certes pas boudées, mon oncle. Faut-il l'avouer ? on nous avait compté une simple collation, une friture et des cerises, un prix exhorbitant ; nous nous sommes défendus, c'était notre droit ; on a discuté la note un peu vivement ; par malheur, l'avantage est resté à l'aubergiste et à ses garçons ; nous avons été écorchés de toutes façons.

— Il ne manquait plus que cela ; vous boxer avec un aubergiste ! Jadis, monsieur, au lieu de faire les spadassins, nous eussions payé sans sourciller ; mais la jeunesse sait trop bien compter, aujourd'hui que l'argent est seul Dieu et maître. Les jeux cruels de l'agio ont démoralisé cette génération et produit le dévergondage social qui confond tous les rangs.

— Ah ! cher oncle, ne calomniez pas une époque où triomphent les mœurs et la décence. Les évêques constitutionnels ont renvoyé leurs femmes et les laïques en rupture de ménage ont repris leurs

tendres moitiés; tous les époux sont unis; on va à la messe au lieu de lire l'*Encyclopédie*; que voulez-vous de plus ?

— Faites le mauvais plaisant tant qu'il vous plaira, monsieur mon neveu ; rira bien qui rira le dernier ; si vous comptez sur mon héritage pour réparer les erreurs du lansquenet, vous avez tort; en rentrant, j'envoie chercher mon notaire.

— Et vous me déshéritez; je croyais que c'était fait : voilà au moins vingt fois que vous me le dites.

— Polisson! cette fois sera la bonne; tu verras, drôle, qu'on ne se moque pas impunément d'un commandeur de Malte.

— Là, ne vous enlevez pas; c'est dangereux à votre âge.

Sur cette phrase, accompagnée d'un ricanement, l'oncle courut canne levée sur son neveu. Le dandy s'échappa en sifflant la Chasse du jeune Henri.

— Au secours, général! s'écria Hermine en se renversant dans les bras de Beauverlet; je sens que je vais avoir une attaque de nerfs.

— Ma douce, mon aimée, de grâce, calmez-vous.

— Mon frère est terrible; ses colères me tuent à petit feu.

— Il n'est pas méchant, toute belle, vous le savez bien; vif comme la poudre, mais, au fond, un

cœur d'or; dans quelques minutes, il n'y pensera plus.

Tous les soirs, en effet, ces orages troublaient le paisible salon de la place Royale; les trois vieillards se querellaient à qui mieux mieux. A défaut de son neveu, le commandeur s'en prenait volontiers à sa sœur et la chanoinesse lançait parfois, au sujet de certaine présidente, morte avant 89, de jalouses insinuations que le vieux Beauverlet retorquait en criant comme un sourd.

Cependant, Marion avait traversé le vestibule et s'apprêtait à monter chez elle; soudain, elle sentit une main glisser un papier dans son manchon et, en dépit de la demi-obscurité, elle reconnut le maître à danser de sa sœur Odette. Un type classique que cet émule de Vestris : habit noir à la française, culotte courte, bas de soie et souliers à boucles; ne tenant pas en place, sautillant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, ou ramenant ses pieds à la troisième position. Il venait de donner sa leçon et avait sa pochette à la main. Marion se retourna étonnée, offensée de la hardiesse du personnage. Jetant alors son claque à côté de sa pochette, il mit un doigt sur sa bouche pour implorer le silence, et disparut comme un zéphyr en tirant vivement la porte derrière lui.

— Quelles façons singulières, pensa Marion; je

ne suppose pas que cet original s'avise de m'écrire un billet doux !

Sans avoir la patience de remonter chez elle, elle s'approcha d'un quinquet fumeux et lut les lignes suivantes :

« Madame,

» Celui qui vous écrit n'a pas l'honneur de vous connaître ; il doit cependant s'acquitter près de vous d'un devoir douloureux. Mon meilleur ami, Philippe Durand, ancien officier de la garde impériale, vient d'être tué en duel par un royaliste. Avant de mourir, il m'a confié le roman si court et si brûlant, dénoué par l'absence, qui fut le charme et le tourment de sa vie. Sur son cœur déjà glacé, j'ai pris les lettres qu'il portait sur sa poitrine et qui ne l'ont jamais quitté. Il m'avait fait jurer de les remettre moi-même entre vos mains. De celle qu'il aimait mon ami ignorait tout, sauf son nom et son veuvage ; après bien des recherches vaines, je suis parvenu à découvrir votre adresse ; une personne de confiance vous remettra ce billet. S'il ne vous était pas possible de me recevoir chez vous, madame, pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien sur cette terrasse des Tuileries où mon ami obtint le premier rendez-vous ? Excusez un soldat qui ne sait pas faire de phrases et s'in-

cline respectueusement devant celle que Philippe adora jusqu'à son dernier souffle.

» JULIEN DESTREVILLE. »

La lettre échappa aux mains de Marion.

— Est-ce une plaisanterie, une mystification ? Le loup me croque si je ne l'ai jamais vu, ce monsieur Philippe Durand auquel on prétend que je donnais des rendez-vous et écrivais des lettres poste restante. M. Julien Destreville, le soldat qui ne sait pas faire de phrases, est un fou ou un impertinent et il choisit d'étranges messagers. Dès demain, je ferai congédier par ma tante ce maître à danser qui sert de boîte aux lettres aux officiers de la Grande Armée. Si mon fiancé, le marquis de Samoise, voyait cette lettre ! Brûlons-la vite, c'est plus prudent.

Elle approcha du quinquet le papier qui flamba aussitôt, en trépigna les cendres noircies et, poussant un soupir de soulagement, monta chez elle où Frédéric, le coiffeur à la mode, mettait déjà au feu les fers à papillottes.

— Ne vous impatientez pas, monsieur Frédéric, dit la soubrette, voici madame ; vous n'attendrez pas une minute.

— Mais j'ai failli attendre, comme Louis XIV, et j'ai encore à coiffer madame de Moncalm, la sœur du duc de Richelieu, pour le concert de Bordogni.

Marion se laissa passivement enfiler un peignoir de mousseline de l'Inde par-dessus sa blouse de satin rose et se jeta, sans parler, sur un des fauteuils d'orme tortillard qui garnissaient le cabinet de toilette.

— Faut-il coiffer madame la vicomtesse à l'Ezilda? demanda l'artiste.

Sur un signe affirmatif, il reprit :

— Nos dames ne veulent plus autre chose ; ce front découvert, ces boucles voltigeant très bas sur le cou, dans un aimable désordre, seyent en perfection aux têtes aristocratiques. Nous devons cette mode au dernier roman de M. d'Arlincourt, le *Renégat*, où l'héroïne apparaît ainsi coiffée à son amant. Le vicomte d'Arlincourt est mon client et j'en suis fier. Quel style imagé ! Quoi de plus magnifique que ce portrait du héros « énergique comme le cri du désespoir, sauvage comme la ronce du désert, sinistre comme la pensée du néant, Agobar est plus qu'un homme, c'est un dieu ». Ciel ! madame a remué ; l'aurais-je brûlée par hasard ? j'en serais inconsolable. Une chevelure si soyeuse ! c'est plaisir de la manier.

En tout cas, ce n'était pas commode ; Marion s'agitait sur son fauteuil comme un diable au fond d'un bénitier. « J'ai beau me creuser la tête, pensait-elle, je m'y perds ; me supposer une intrigue à

moi, le modèle des veuves, qui me suis, pendant dix-huit mois, enterrée toute vive dans mon château du Poitou; et encore une intrigue avec un bonapartiste, un monsieur Durand, quelle horreur! Qui a pu me jouer ce mauvais tour?

— Il n'y a pas à dire, continua monsieur Frédéric, tout en crêpant les coques pour les relever sur la tête de Marion, le *Renégat* est un succès colossal; on vient de le traduire en allemand, en italien et en espagnol. Mon client passera certainement aux prochaines élections académiques; je l'y aiderai de tout mon pouvoir; j'ai l'honneur de friser la perruque de M. Jouy et d'accommoder le toupet de M. Baour-Lormian.

Mais Marion n'écoutait guère ce coiffeur si bien vu de l'Académie; elle restait absorbée dans ses rêveries. Une figure poétique, après tout, que cet homme qui mourait avec les lettres de la bien-aimée sur son cœur; elle regrettait de ne pas l'avoir, sinon aimé, au moins connu; un héros de roman! cela se rencontre si rarement dans la vie réelle.

— A la bonne heure, madame mettra cette toilette blanche que j'aperçois sur le canapé. Vive le blanc! S'il donne aux laides des airs de fantômes, il fait ressembler les jolies femmes à des anges. Là! cette guirlande de jasmin à poser au-dessus des

coques et j'ai fini; j'espère n'avoir pas trop longtemps fatigué madame la vicomtesse.

Marion s'était levée et se regardait machinalement dans la glace. Piqué de tant d'indifférence, le figaro salua d'un air digne et se retira en murmurant à l'oreille d'Artémise, la soubrette :

— Que la peste m'étouffe si on m'y repince à coiffer cette belle dédaigneuse!

Plus discrète que le coiffeur, Artémise, une fine mouche qui avait jadis servi mademoiselle Mars, habilla sa maîtresse en silence. La toilette finissait lorsqu'une jeune fille à la taille un peu dégingandée, aux joues trop rouges, aux grands yeux étonnés, se montra sur le seuil du cabinet.

— Est-il permis à la pauvre Cendrillon, qui ne va pas au bal, d'admirer sa grande sœur?

— Oui, entre, petite; justement j'ai à te parler.

Elle fit signe à mademoiselle Artémise de se retirer et reprit.

— Dis-moi, Odette, tu prends des leçons de danse, — car malgré vos airs de victime, mademoiselle Cendrillon, on vous mènera au bal sitôt que vous serez présentable — quelle espèce d'homme est ton maître à danser?

— Ce que peut être un maître de danse, un brave homme qui joue de la pochette en mesure et saute comme un zéphyr de l'Opéra.

— En tout cas, un insolent qui a eu l'effronterie de glisser tout à l'heure une lettre dans mon manchon.

— Il t'a écrit ! est-ce possible ? Ce n'est pas pour se plaindre de moi, j'espère ; il dit que je fais beaucoup de progrès.

— Il s'agit bien de vous! Ai-je des comptes à vous rendre? Sachez seulement que, demain, la chanoinesse écrira à ce phénix des maîtres à danser de ne plus se représenter ici.

— Quelle cruauté, ma sœur ! Le pauvre homme n'a que son travail pour vivre et soutenir sa vieille mère aveugle.

— Bon, la petite sotte ! Elle pleure à présent. Voyons, Odette, sois raisonnable ; j'ai lieu de supposer ton protégé un bonapartiste, un carbonaro, un conspirateur qu'on ne saurait souffrir dans une maison bien pensante ; mais, si cela te chagrine, nous attendrons ; j'interrogerai M. Belhomme et il se justifiera s'il peut. Sèche tes larmes ; il ne faut pas t'abîmer les yeux ; tu seras bien aise, mignonne, de les trouver beaux un jour. Va dans ma chambre prendre un *sultan* brodé d'une guirlande de roses et rempli de gants d'Espagne, que j'ai achetés aujourd'hui ; je t'en fais cadeau, es-tu contente ?

— Tu es un ange, Marion ; je t'aime de tout mon cœur, je prierai Dieu pour que ton futur, le

marquis de Samoise, te rende bien heureuse.

Et la jeune fille enlaça de ses jolis bras un peu maigres les épaules opulentes de sa sœur aînée. Fleur et fruit, auraient dit les poètes de ruelle; les deux femmes formaient un groupe digne d'être reproduit en pâte tendre de Sèvres pour orner les boudoirs du XVIIIe siècle.

Soudain Odette lâcha sa sœur.

— Égoïste que je suis! je voudrais toujours te garder pour moi! J'oublie qu'Armande et madame Saint-Eugène t'attendent avec impatience.

Marion drapa un châle Ternaux sur sa robe de bal et les deux sœurs descendirent au salon. Tout était pacifié : le commandeur, doux comme un agneau, écoutait Armande faire sa profession de foi. « Il y avait quinze jours, elle était simplement royaliste, M. de Vitrolles l'avait convertie, l'autre soir, chez la duchesse de Duras; maintenant, elle était ultra; pas d'autre opinion possible pour les gens comme il faut; le roi y arriverait, on devait l'espérer. »

L'entrée de Marion fut saluée avec enthousiasme.

— Ah! mon ange, que de victimes tu vas faire! s'écria la chanoinesse.

— Ma nièce, je suis fier d'être votre oncle, ajouta le commandeur, mais je préférerais être votre amoureux.

— Quelle belle soie de Lyon ! fit madame Saint-Eugène ; on voit bien que ce n'est pas de levantine du petit Saint-Chaumont à quatre francs cinquante l'aune, comme ta robe, Armande.

— Ne perdons pas de temps, dit celle-ci que les éloges prodigués à la beauté et à la toilette de Marion agaçaient singulièrement; c'est insensé de partir à neuf heures pour aller au bal dans le faubourg Saint-Germain.

Deux voitures attendaient ; Armande et Marion montèrent dans l'une ; Lodoïska monta dans l'autre. La vicomtesse eut un instant la velléité de se confesser à son amie, mais Armande n'était pas de bonne humeur; elle se pelotonnait dans son coin en maugréant : « L'humidité défrisait ses boucles, le cachemire de Marion écrasait sa chicorée de blonde; elle se sacrifiait toujours pour les autres; rien de plus odieux que de venir de la chaussée d'Antin chercher une amie au fond du Marais. »

L'arrivée mit fin à ces jérémiades.

L'hôtel du ministre, situé rue du Bac, datait du siècle de Louis XIV où tout se bâtissait majestueux. N'en déplaise à nos contemporains, on donnait de belles fêtes sous la Restauration. Le grand escalier disparaissait sous un berceau de roses et de lilas pour lequel on avait dévalisé toutes les bouquetières du Palais-Royal. Dans le vestibule, plusieurs

psychés où les dames pouvaient se rassurer sur la puissance de leurs charmes. Armande se précipita vers une glace pour constater les dégâts accomplis.

— Ma filleule ! s'écria, en tendant les bras vers Armande, une grosse femme couperosée, moustachue, ornée d'un turban à triple étage où se mêlaient les fleurs, l'acier, le jais, la blonde et les chefs d'or.

— Quelle coupole ! dit le comte de Cussy, un gourmet en amour et en cuisine, qui passait donnant le bras au prince de Talleyrand.

— O néant des choses humaines ! Vous ne reconnaissez pas l'incomparable Thérézia, la favorite de Barras ?

— Il ne lui ferait plus de si jolies rentes aujourd'hui. Est-il vrai qu'elle soit fidèle à son troisième mari, le prince de Chimay ?

— Parbleu ! le beau mérite ! Les femmes sont comme les girouettes, elles ne se fixent que lorsqu'elles se rouillent. Thérézia, du reste, est moins âgée qu'on ne croit ; la célébrité double l'âge des dames.

— Connaissez-vous les deux charmantes personnes qui causent avec elle ?

— La garde montante escortant la garde descendante ; ces jolies personnes naissaient à peine quand madame Tallien s'amusait si fort sous le Directoire.

L'une d'elles, la baronne d'Orgère, appartient à la catégorie des solliciteuses titrées qui se sont abattues sur les Tuileries, des intrigantes, tranchons le mot, qui font flèche de tout bois ; usant de leurs relations, de leurs grâces, de leur beauté, pour obtenir des faveurs à ceux qu'elles ne servent pas d'une façon désintéressée; un métier comme un autre, après tout. J'imagine que cette belle vient ici, non pour danser, mais pour enlever une nomination importante. Quand elle voudra, je lui mettrai, comme à la *Contemporaine*, ses papillotes avec du papier monnayé de la Banque de France.

Et sur ce souhait un peu régence, *la momie à l'ambre*, comme l'appelait madame d'Abrantès, envoya vers Armande un sourire qui rendit à la jolie femme toute sa belle humeur.

La foule encombrait la grande galerie et les trois salons; le bon ton exigeait alors qu'à toute grande réception il y eût deux fois plus de monde que les appartements n'en pouvaient contenir. Mais quelle foule triée sur le volet! Jamais les titres n'avaient sonné avec plus d'emphase. Ce n'étaient plus les jacobins en carmagnole, les muscadins grotesques ou les soudards insolents; les évêques en rochet de dentelles, les diplomates la poitrine chamarrée de cordons, les nobles de vieille race, les femmes d'une élégance exquise au bras de leurs maris, la

société avait changé d'aspect. La politesse et la décence étaient à l'ordre du jour. La veille, un Anglais ayant paru au Théâtre-Français en compagnie d'une nymphe un peu décolletée, avait été expulsé sans miséricorde. Jamais une actrice n'aurait été tolérée dans le monde aristocratique ou bourgeois à moins d'y recevoir un cachet pour chanter un air de bravoure.

Les choses extérieures avaient subi les mêmes modifications : au grenier, les batailles de l'Empire qui ornaient jadis les salons du ministère ; sur les consoles, sur les panneaux, dans l'alcôve même du ministre s'étalent les bustes et portraits de la famille royale ; jusqu'aux innocents chenets à têtes de cygne qui ont été sacrifiés aux landiers à fleurs de lis. A l'extrémité des salons apparaît l'oratoire discrètement éclairé : un boudoir de l'Empire métamorphosé en chapelle gothique ; aux fenêtres on a posé des vitraux de couleur ; le prie-Dieu sculpté et les escabeaux moyen âge ont remplacé les molles bergères et le sopha de mauvaise renommée.

Le ministre, dont nous tairons ici le véritable nom et que nous nommerons Séverin de La Marlière, se fait remarquer par son dévouement à la monarchie régnante. Plus royaliste que le roi pourrait être sa devise. Ce soir-là, tout en distri-

buant des poignées de main aux députés ou en promenant à travers les salons la princesse étrangère qui honore la fête de sa présence, le visage de monseigneur reste sombre. Chacun pense qu'il a dû subir une de ces attaques virulentes qui sont pour les gouvernants le revers de la médaille et l'expiation des grandeurs.

Velaré, Samoise et Lucien Bocquet, entrevus dans le prologue de cette histoire, conduisent ces dames au premier rang où des places leur ont été réservées. En ce moment, un artiste de Feydeau s'évertue à chanter une romance sentimentale : *Je n'ai que mon cœur à donner*, paroles et musique de M. Herbinot de Mauchamps.

— Le malheureux ! dit Lucien, il est deux fois coupable, mais c'est un des nôtres; demain, dans la *Lutécienne*, nous l'égalerons à Rossini.

Catrufo, l'organisateur du concert, un érudit qui serait capable de restituer aux Muses l'air sur lequel Amphion bâtit les murs de Thèbes, n'a pas eu la main heureuse, mais qu'importe que la romance soit exécrable, que l'artiste ait une voix de pifferaro enroué? Personne n'écoute; dans les salons, comme dans les rues, les cafés, les boutiques, la politique absorbe tout.

— Quelle belle séance aujourd'hui à la Chambre, dit un député constitutionnel; Manuel a été sublime,

le gouvernement, du reste, vient de s'engager dans une voie de conciliation excellente. Le despotisme a pesé sur l'enfance des peuples; les souverains comprennent maintenant qu'il faut transiger avec la civilisation et le progrès.

— Non, pas de compromis! s'écrie un ultra; les bons Français devraient avoir le courage de dire la vérité au roi, il fait fausse route; en exil, tous ceux qui n'ont pas émigré; à Cayenne tout ce qui reste de Jacobins!

— Comme vous y allez! Marat était plus modéré; il ne demandait que cent mille têtes pour consolider le gouvernement.

L'ultra ne répond pas, il se précipite pour saluer Mathieu de Montmorency qui passe avec Sosthènes de la Rochefoucaud.

— Oui, mon vénérable ami, dit ce dernier, je vous le promets, quand l'Opéra sera rebâti et ouvert au public [1] je ferai rallonger les jupes de nos danseuses.

— A merveille, murmure le marquis de Beauharnais qui a entendu, les femmes du monde portant maintenant leurs robes à mi-jambe pour imiter madame la duchesse de Berry, cela fera compensation.

1. Après la mort du duc de Berry, la salle de l'Opéra avait été fermée et on en rebâtissait une autre rue Le Pelletier.

On entoure le duc de Richelieu et M. de Fontanes qui s'entretiennent avec Abel de Rémusat du mémoire dont celui-ci vient de régaler l'Académie des inscriptions : trois cents pages sur les rapports des rois de France avec les empereurs mongols, est-ce assez folâtre?

Dans un coin, plusieurs agents de change à moustaches, des colonels de l'Empire qui ont préféré le métier de boursier à celui de conspirateur, causent d'une opération financière qui enrichira les uns en ruinant les autres.

Un peu plus loin, madame de Mirbel, qui vient de terminer un portrait de Louis XVIII, et madame Benoît, un bas-bleu qui écrit dans le *Journal des Débats*, sourient aux boutades malicieuses d'un jeune homme fort laid qui s'appelle Villemain.

Voici encore la belle madame Mennechet et la duchesse de Guiche adorable sous ses frisures à la Sévigné. Derrière ces dames, un couple dont l'entrée fait sensation, le comte et la comtesse de Bombelles, qu'une méchante épigramme a signalé à la malignité publique :

Pourquoi donc ces gens-là s'appellent-ils Bombelle?
Le mari n'est pas bon, la femme n'est pas belle.

Enfin, le concert est terminé; on va danser ou faire semblant de danser.

— Ah! mes belles, s'écrie madame Tallien en se tournant vers Armande et Marion, quelles marionnettes de bois que vos danseurs d'aujourd'hui! Fini le temps où l'on s'écrasait aux Bosquets d'Idalie pour voir Trénitz et madame Hamelin battre leurs entrechats; et la valse, quelle ivresse! Nous passions comme des visions aériennes sous nos tuniques de gaze lamées d'or tandis que la foule, montée sur les banquettes, trépignait d'admiration. Talleyrand le répète sans cesse : qui n'a pas vécu sous le Directoire n'a pas connu la joie de vivre.

L'ex-favorite de Barras a raison; la danse n'est pas à l'ordre du jour; à peine jouera-t-on deux valses dans la soirée ; on sait que madame la duchesse d'Angoulême désapprouve hautement une danse qui met en contact si direct deux personnes de sexes différents. Du moins, la contre-danse permettra aux dandies de glisser quelques menues fleurettes dans l'oreille des jolies femmes et de se dédommager du langage sérieux qu'il faut tenir tout haut.

On passe dans la galerie de bal; Lucien s'avance pour offrir son bras à la princesse de Chimay; le baron Denon, directeur des Musées royaux, l'a prévenu.

— N'en soyez pas jaloux, mon cher Lucien, dit Lodoïska ; un charmeur que ce baron! Imaginez-

vous qu'il doit sa fortune à un verre de limonade offert un soir chez Talleyrand à un sous-lieutenant altéré qui se nommait Bonaparte.

Vélaré et Samoise ont entraîné Marion et Armande pour la contredanse; déjà le crieur, avec son porte-voix de métal, annonce la première figure.

Deux généraux en uniforme regardent danser la brillante jeunesse.

— Te rappelles-tu, mon camarade, dit l'un d'eux, qu'il y a aujourd'hui vingt-trois ans, nous aussi, nous dansions au pied des Pyramides, entre la peste et les Mameluks?

— Parbleu! Un bal où il faisait plus chaud qu'ici, réplique l'autre, parodiant sans le savoir le Mascarille de Molière; nous gagnions plus rudement nos grades que tous ces bichons pommadés qui se pavanent ici.

— *La queue du chat*, balancez vos dames! lance le crieur.

— Qu'avez-vous, ma chère Marion? Comme vous voilà rêveuse! dit Samoise en balançant avec la grâce d'un petit maître.

De son côté, tout en exécutant la même pirouette, Henri glisse à l'oreille de sa danseuse :

— Ce mouchoir de Malines, si parfumé, est fait pour monter la tête. Donnez-le-moi, de grâce, que je le respire un instant.

Armande sourit et réplique, en faisant l'avant-deux :

— La lingerie a progressé depuis le temps où les dames de la cour impériale se mouchaient avec leurs doigts.

Cette assertion, empruntée au *Moniteur de Gand*, fait-elle faire un soubresaut d'indignation à un des spectateurs qui forment la galerie ? Toujours est-il qu'Armande se retourne vivement vers un jeune homme placé derrière elle.

— Prenez donc garde, monsieur, avec vos éperons vous avez déchiré ma chicorée de blonde.

Le maladroit balbutie une excuse et l'orchestre attaque la *poule coquette*. Armande prend la main de Marion pour la chaîne des dames.

— Ma robe est perdue, dit-elle; a-t-on idée d'un sauvage qui vient au bal avec des éperons ? Faut-il encore savoir gré à ce monsieur de ne pas être entré ici à cheval ! Dieu me pardonne ! C'est toi la cause de ses distractions. Une jolie conquête que tu as ramassée là.

Marion rougit et ses yeux rencontrent le regard plein de flammes de l'inconnu. Il y a, sinon de l'impertinence, au moins une curiosité très vive dans la fixité de ce regard. Il trouble madame de Foligni qui perd la mesure et embrouille toute la *pastourelle*.

A son tour, Samoise découvre le grand garçon planté en arrêt devant sa danseuse ; il se tourne vers Marion :

— Voilà un quidam fort déplaisant ; ignore-t-il, par hasard, qu'on ne dévisage pas les invitées d'un bal ministériel comme les sauteuses de Tivoli ou du Ranelagh ? J'ai bien envie d'aller le lui apprendre.

— Pour l'amour du ciel, marquis, n'en faites rien.

— Ah! vous daignez vous animer; j'en suis charmé. Connaîtriez-vous ce héros d'aventures ?

— Je ne l'ai jamais vu, mais il me déplairait fort que deux hommes se prissent de querelle à mon sujet. Votre bras, s'il vous plaît, quittons cette galerie, maintenant que la contredanse est finie, et ne vous occupez pas davantage d'un personnage que vous ne reverrez sans doute jamais.

Le ton de Marion est si ferme que Samoise obéit et tous deux passent dans le salon voisin où sont dressées les tables de jeu : bouillotte, écarté, impériale, boston, bête hombrée, tous les jeux en vogue. Le duc de La Châtre et trois douairières sont assis à une des tables de boston; l'autre est occupée par le baron de Vitrolles et trois évêques qui n'ont jamais vu leurs diocèses : messeigneurs d'Agra, d'Hermopolis et de Caryte. Sous la Restauration les soutanes violettes ne craignaient pas de

frôler les robes de gaze. Le comte de Marcellus joue à l'écarté avec le chevalier d'Iray, et le maréchal Soult à l'impériale avec son camarade Rapp, le parfait courtisan capable d'en remontrer à Dangeau, qui répondait à Louis XVIII le félicitant d'oser pleurer la mort de l'empereur :

— Ah! Sire, c'est que je lui dois tout, jusqu'au bonheur de servir Votre Majesté !

Samoise, honteux de sa violence, reste sans parler près du fauteuil où Marion s'est laissée tomber inquiète, mécontente. Que sera donc après le mariage celui qui se montre si jaloux auparavant ? Armande vient se jeter à l'étourdie au milieu du couple boudeur et tout bas :

— Sois généreuse, mon cœur ; prête-moi ton futur pour faire le tour des salons: histoire de taquiner Vélaré qui voudrait m'accaparer. Tu n'as rien à craindre ; Samoise t'adore et tu y tiens si peu ! Un conseil d'amie : le blanc te sied mal ; excuse ma franchise, tu n'es pas à ton avantage, ce soir.

Traduction libre : « Tu n'as jamais été plus charmante et je suis furieuse. »

Marion sourit sans s'émouvoir; elle sait ce que valent, en pareil cas, les appréciations des bonnes amies. Samoise est ravi de rompre le tête-à-tête et, sans se faire prier, il s'éloigne avec Armande. Une minute à peine s'est écoulée lorsque la vicomtesse

de Foligni aperçoit devant elle le même personnage la couvant de ses yeux étincelants; c'est une fantasmagorie, une obsession. Blessée de cette insistance, Marion lance à l'audacieux un de ces regards dont les grandes dames ont le secret et qui font rentrer les impertinents sous terre. Loin de se déconcerter, le jeune homme fait un pas en avant et salue profondément. Cette fois, c'est le comble! il n'y a qu'un malotru qui puisse se conduire ainsi. Marion se lève pour quitter le salon; l'inconnu ose la retenir par un des pans de sa ceinture.

— De grâce, restez, madame, c'est pour vous seule que je suis venu ici.

— Mais je ne vous connais pas, monsieur, murmure Marion que tant d'obstination commence à effrayer.

— Ne le devinez-vous pas? Je suis Julien Destreville, l'ami de Philippe Durand; la lettre remise ce soir entre vos mains, c'est moi qui l'ai écrite.

En voyant à qui elle a affaire, Marion recouvre soudain son sang-froid.

— Vous auriez pu, monsieur, vous épargner cette peine, votre lettre est une énigme pour moi, de ma vie je n'ai aperçu ce monsieur Durand auquel vous prêtez des sentiments si passionnés.

— Ah! madame, je vous supplie, ne raillez pas

l'amour le plus vrai, le plus profond qui exista jamais.

Et à demi-voix il ajoute :

— A présent, je comprends, j'excuse la folie de ce cœur si faible.

— Monsieur, monsieur, en voilà plus que je n'en saurais entendre ; vous vous méprenez étrangement ; issue d'une famille de royalistes dévoués, quelle apparence que j'aie pu avoir aucun rapport avec cet officier de la garde impériale ?

— Eh ! madame, l'amour se moque bien de ces choses-là ! Juliette aimait Roméo, l'ennemi des Capulets. Rappelez vos souvenirs ; un soir, en 1818, sur le boulevard...

— En 1818, j'étais au fond du Poitou, pleurant la mort de mon mari; faut-il vous le jurer par les cendres de votre empereur ? Et, maintenant que l'erreur vous est clairement prouvée, laissez-moi, on nous regarde.

— Rien qu'une minute, une seule, écoutez-moi. Une voiture arrivait au grand galop ; vous alliez être écrasée ; Philippe se jeta à la tête des chevaux et vous sauva la vie. Ai-je besoin de vous dire la suite ? La première lettre reçue par mon ami, après son départ pour Grenoble, était bravement signée Marion de Vélaré, vicomtesse de Foligni ; je puis vous la montrer, je l'ai là dans ma poche. On m'avait

dit que vous viendriez à ce bal et j'espérais y trouver l'occasion favorable pour vous rendre le dépôt qui m'a été confié. A quoi sert de nier? Pourquoi vous défendre? Vous les brûlerez ces lettres que vous regrettez d'avoir écrites, et aucun témoignage n'existera plus pour prouver qu'une patricienne royaliste s'est abaissée jusqu'à aimer un plébéien bonapartiste.

Marion tressaillit, un souvenir vague traversa son esprit; à présent, elle se rappelait : Armande lui avait écrit en Poitou pour lui conter toute cette histoire d'un caprice pour ce bel officier rencontré par hasard. La chaste veuve, scandalisée de l'aventure, avait répondu en chapitrant son amie. Certes, Armande était fille d'Ève jusqu'au bout des ongles et Marion le savait depuis longtemps; mais se servir, pour masquer une intrigue, du nom d'une honnête femme, l'exposer à la scène que la vicomtesse venait de subir, quelle infamie! Ces lettres, signées de son nom, il fallait les ravoir à tout prix; elle avait droit de s'en emparer, ne fût-ce que pour les rendre à l'amie perfide en la cinglant de son mépris.

L'officier devinait un combat; il le voyait, la fière créature était sur le point de céder.

— Êtes-vous convaincue? fit-il après un silence.

Marion hésitait; c'était pénible d'endosser ainsi

vis-à-vis de cet homme la faute d'une autre.

— Oui, murmura-t-elle enfin d'une voix sourde, ces lettres m'appartiennent.

Et elle allongea le bras pour recevoir les lettres que Julien s'apprêtait à tirer de son portefeuille.

— Voilà une heure que je vous cherche, ma toute belle, dit une femme survenant tout à coup.

Madame du Cayla, alors au début de sa faveur, Esther à laquelle toutes les dames de la cour enviaient son vieil Assuérus, faisait à Marion l'honneur de s'arrêter devant elle.

— J'ai une matinée chez moi demain, continua la favorite; je tiens absolument à vous avoir. Mesdemoiselles Cinti et Derivis nous chanteront *la Cloche*, nocturne inédit de madame Gail. Qui ne dit mot consent, vous viendrez.

Puis, tout bas, se penchant vers Marion et lançant un regard malicieux sur Julien, qui n'avait pas bougé :

— Pardon, je crains d'avoir troublé un tête-à-tête agréable; quel est ce chevalier aux grands yeux mélancoliques?

Autant aurait valu demander à Marion le nom de l'architecte qui avait bâti le temple de Jérusalem; elle resta saisie de la question sans y répondre; d'ailleurs, elle venait d'apercevoir en face d'elle la silhouette de Samoïse qui, du salon voisin, se réflé

chissait dans une glace ; son embarras était visible. Madame du Cayla, femme d'esprit, sourit avec indulgence et s'éloigna.

— Pauvre petite ! pensa-t-elle, l'amour lui fait oublier la civilité puérile et honnête.

Julien, aussi, avait sans doute vu à travers la glace le visage sombre du marquis ; prenant un sorbet sur un plateau, il l'offrit à Marion ; un prétexte pour lui glisser très vite et très bas :

— On nous épie, impossible de vous remettre ces lettres ; la terrasse des Tuileries est dangereuse en plein jour ; demain soir, si vous voulez bien, à neuf heures, aux Montagnes-Russes du jardin Beaujon, dans le petit bois, sur le bord de l'étang, près du temple en ruines.

Et il disparut du côté de l'oratoire ; à quelques pas, derrière le fauteuil de la vicomtesse, la tête d'Armande émergea d'une draperie.

— Que j'ai bien fait, se dit l'intrigante, de quitter Samoise et de me glisser derrière ce rideau ; j'en viens d'entendre de belles. Ah ! prude Marion, qui faites la morale aux autres, vous acceptez des rendez-vous ; ne craignez rien, ma colombe, j'irai vous surprendre aux Montagnes-Russes, vous et votre galant. Superbe, du reste, le militaire ; il me rappelle ce nigaud de Philippe que j'ai aimé quinze jours.

Elle fit un demi-tour et, s'avançant vers son amie :

— Seule ! à quoi les hommes pensent-ils? Tu n'as pas trop l'air de t'amuser, Marionnette ; moi je suis ravie, ce bal est délicieux.

— Ce bal est odieux et je prétends le quitter sur l'heure.

— A vos ordres, belle dame, fit Lucien Bocquet qui rôdait aux alentours.

— Comment! tu pars sans jeter un coup d'œil sur les vitraux de l'oratoire, des merveilles qui viennent d'une ancienne abbaye de bénédictins! C'est si commode! une lueur discrète, les couples vont s'égarer dans le boudoir, dans l'oratoire, veux-je dire. Qui sait? Tu y retrouveras peut-être le beau ténébreux qui te mangeait de l'œil pendant le quadrille.

Marion haussa les épaules et s'éloigna au bras du rédacteur en chef de la *Lutécienne*.

Serait-elle jalouse? pensa madame d'Orgère ; le fait est que si je voulais ! je n'ai jamais rencontré d'homme récalcitrant. Mais, bah! les affaires avant tout ; il faut d'abord que je sollicite le ministre pour ce jeune provincial qui a eu la délicatesse de m'envoyer un chapon bourré, en guise de truffes, de plusieurs rouleaux de louis.

Samoise avait parfaitement distingué de loin

l'officier parlant à sa future et il se dirigea vers l'oratoire avec l'intention de provoquer celui qu'il détestait déjà

Julien se promenait dans le lieu consacré aux dévotions de madame de la Marlière, les mains croisées derrière le dos à la façon de l'empereur.

— J'ai été grossier tout à l'heure, se disait-il ; cette belle personne s'est cabrée, comme un cheval de sang, sous la crudité de mes paroles. Avec quelle énergie véhémente et passionnée elle niait avoir jamais connu Philippe! Un instant, j'y ai été trompé, j'allais me retirer et lui demander pardon de ma méprise, lorsque, soudain, elle s'est ravisée. Quelles comédiennes que ces femmes du grand monde!. Ce visage aux lignes si pures, ces yeux séraphiques, ces lèvres candides savent donc mentir à l'occasion ? Qui le croirait?

Samoise interrompit brutalement les réflexions de Julien et d'un ton agressif :

— A quoi pensez-vous donc ? vous venez de m'écraser le pied, monsieur.

— C'est vous, au contraire, qui vous êtes jeté sur ma route ; n'importe, si cela peut vous être agréable, je vous fais mes excuses.

— Je les refuse.

L'oratoire était désert en ce moment. Du bout de

son gant, le marquis fit le geste de souffleter l'officier qui se redressa furieux.

— Est-ce donc un duel que vous cherchez? je n'ai pas l'habitude de décliner ces sortes d'invitations. Quand vous plaît-il de nous battre?

— Après-demain, derrière la porte Maillot; mes témoins iront s'entendre avec les vôtres.

— Fort bien; ils auront affaire à des amis qui habitent la même maison que moi : faubourg Saint-Jacques, au coin de la rue des Feuillantines, hôtel du Diable de Vauvert, voici ma carte.

Le royaliste y jeta les yeux et lui tourna le dos.

— Un capitaine de la garde, un bonapartiste, grommela-t-il, j'aurais dû m'en douter; il n'y a que ces sabreurs pour oser aborder au bal une femme inconnue.

Destreville restait stupéfait de l'aventure; il n'était donc pas nécessaire d'aller au café Lemblin pour trouver un duel. Julien était brave et l'avait prouvé bien des fois sur le champ de bataille; mais gaspiller ainsi une existence utile à son parti! bon pour les dandies royalistes de se battre en duel, lui n'en avait pas le droit.

Il allait quitter l'oratoire et fuir cette fête où rien ne le retenait plus lorsqu'une femme lui barra le passage.

— Ainsi donc, mon bel officier, dit Armande, vous prétendez ferrailler en l'honneur de Marion de Foligni ? Vous avez tort.

Julien tressaillit.

— Ne niez pas, reprit-elle; j'étais là derrière ces deux anges de Canova ; j'ai tout entendu.

— Vous avez mal entendu; la dame dont vous parlez n'est pour rien dans la querelle d'Allemand qu'on vient de me chercher.

— Vraiment? alors je vous l'apprends : votre adversaire n'est autre que le futur de celle qui vous a subjugué si rapidement, et le mariage a lieu dans un mois ; le marquis de Samoise est un séducteur qui se range ; or, rien de plus sévère qu'un braconnier devenu garde-chasse. Ne vous obstinez pas à poursuivre un gibier sévèrement gardé ; il ne manque pas de femmes auxquelles vous pouvez sans danger adresser vos hommages et qui ne les repousseront pas.

A cette invite peu déguisée, Julien sourit dédaigneusement et il sortit de l'oratoire laissant l'intrigante piquée au vif.

— Soudard mal élevé, murmura-t-elle, je me vengerai !

Destreville traversa rapidement les salons et se trouva bientôt au milieu de la rue du Bac ; l'air frais de la nuit calma ses esprits agités. Il était

environ trois heures du matin; parmi les huit cent mille habitants que comptait alors Paris, il n'y en avait guère trottant sur les chemins à cette heure avancée ou matinale.

Destreville remonta, sans voir un être humain, la rue de Sèvres et la rue de Vaugirard : il gagna par de petites rues assez mal famées la rue Saint-Jacques. A la hauteur du couvent de Saint-Michel il fut arrêté par un cortège qui s'avançait lentement à travers la voie étroite et sombre. Singulier cortège que les noctambules parisiens ne se souciaient guère de rencontrer! Douze hommes glissaient sur le pavé, traînant un chariot d'une forme mystérieuse; en avant marchait un prêtre, le crucifix à la main, et un enfant de chœur qui agitait de temps en temps une clochette. Derrière, quelques infirmiers portant des torches dont les lueurs vacillantes ajoutaient encore au lugubre aspect du cortège. Ce tombereau, hermétiquement fermé, contenait les cadavres de l'Hôtel-Dieu, dirigés sur l'amphithéâtre de Clamart. Julien avait entendu parler de ces tristes promenades nocturnes; devant la mort qui passait, il se découvrit respectueusement. Puis il pressa le pas; derrière lui, il entendait la voix du prêtre psalmodier les psaumes mortuaires.

— Si j'étais superstitieux, se dit-il, je prendrais cette rencontre pour un mauvais présage. Qui sait

si je ne serai pas tué en duel par ce royaliste comme mon pauvre ami Philippe?

Que les esprits forts sourient s'ils veulent; ce fut avec un certain soulagement que le soldat de la Grande Armée se retrouva dans l'hôtel rempli alors par la vivante et studieuse jeunesse des Écoles.

II

AUX MONTAGNES-RUSSES

A trente-deux ans sonnés, Julien Destreville n'était pas, il s'en faut, un psychologue aussi fort que M. Paul Bourget. Sa jeunesse s'était passée sur les champs de bataille d'Europe; maintenant, officier à la demi-solde, il conspirait dans les caves où les carbonari tenaient leurs *ventes*; il n'avait guère eu le temps d'aimer; quelques nymphes vénales, papillons de nuit envolés de la mémoire aux premiers rayons du jour, voilà tout ce que le soldat, bâti comme les chevaliers du moyen âge, savait de l'amour.

Cette rencontre avec une grande dame, ce secret commun et ce rendez-vous pris pour le soir étaient choses nouvelles pour lui; il attendit le matin avec impatience pour conter ses aventures

à son cousin Gustave d'Aubignac, le journaliste, qui lui offrait l'hospitalité, sous forme d'un lit de sangle, dans un cabinet noir. Julien s'en contentait, on y était mieux que sur la Bérésina par trente degrés de froid.

Vers huit heures, l'officier ouvrit doucement la porte qui communiquait avec la chambre de son cousin. Déjà sur pied, Gustave faisait, comme Napoléon Ier, sa barbe en cinq minutes, tout en fredonnant cette chanson peu respectueuse pour Louis XVIII :

C'est un sot, c'est un sot,
C'est un Socrate au conseil.

— Pardon de te déranger, dit Julien ; j'ai besoin de ton expérience et de tes lumières.

— En ce cas, dépêche-toi, je suis pressé; notre journal, *le Railleur*, paraît aujourd'hui; un pamphlet acéré d'un bout à l'autre, les ministres ne s'en relèveront pas. Il y a surtout certaine histoire sur ce saltimbanque de La Marlière... A propos, hier, tu as pénétré dans l'antre du monstre; tu l'as vu, il devait avoir l'oreille basse ?

— Ma foi, je n'y ai pas pris garde: ce n'était pas pour considérer les ministres que j'allais à ce bal.

— Oui, tu devais y rencontrer la beauté qui

tourna jadis la tête à notre ami Philippe. Le bénêt! Mieux eût valu cent fois courtiser une vivandière qu'une femme du grand monde.

Julien ébaucha un geste de dénégation.

— Ne proteste pas, mon cher; l'amour, un joli mot à écrire, mais que signifie-t-il au fond? Que l'esprit et la volonté sont subjugués, domptés comme l'est un corps terrassé par la fièvre, et que les yeux n'ont plus assez de clarté pour distinguer la sagesse de la folie. Les compagnons d'Ulysse, vautrés dans l'étable de Circé, symbolisent à merveille la situation du malade. Ses convictions politiques, son meilleur ami, la fortune de ses enfants, un honnête homme sacrifiera tout à l'occasion, pour obtenir un sourire de l'enchanteresse; j'ai passé par là, tu peux m'en croire. Vive le caprice! Il n'y a rien de meilleur ici-bas.

— Tu parles en aveugle; si tu voyais cette belle personne avec ses grands yeux bleus si purs, son sourire candide à faire honte aux fiancés de Greuze!

— Naïf! je dirais qu'aujourd'hui les femmes sont plus hypocrites que leurs grand'mères et qu'il y a encore des mesdames la Ressource pour leur ménager soit une chambre de bains à Chaillot, soit un cabinet particulier au Cadran Bleu. Par bonheur, tu ne la reverras plus, cette sirène; ne devais-tu pas lui rendre ses lettres hier au soir?

— Impossible; un futur jaloux ne la quittait pas des yeux.

— Un futur ! Il ne manquait plus que cela ! Prends garde, Julien; tu n'es pas venu ici pour courir les aventures; ton existence appartient à la patrie; souviens-toi de tes serments !

— Le ciel me préserve de les oublier! A t'entendre, on croirait que je vais devenir amoureux de cette dame; presque la veuve de mon ami Philippe. Comme c'est probable !

— Eh ! mon bon, en amour, l'extravagance c'est toujours le probable.

Julien allait prier d'Aubignac d'être son témoin. Maintenant il n'osait plus, ne jugeant pas à propos d'avouer son duel ni son rendez-vous.

— Ne me garde pas rancune, beau troubadour, reprit Gustave; es-tu curieux de voir un bureau de journal, le champ de bataille de la pensée? viens avec moi jusqu'au quai d'Orsay où gîte la rédaction du *Railleur*.

Paris n'était pas alors ce champ de bataille où tout s'étouffe et s'écrase, le talent parfois comme la médiocrité. Un roman nouveau, une pièce nouvelle, une exposition de tableau étaient des attractions que le public savourait en gourmet. Le journalisme, sans avoir autant d'organes qu'aujourd'hui, jouait un grand rôle dans la société de

la Restauration. Le *Moniteur* et le *Journal de Paris* défendaient la politique gouvernementale; Louis XVIII ne dédaignait pas de donner, de temps en temps, un article au *Moniteur*. Royer-Collard, Kératry, Guizot argumentaient dans le *Courrier*. Pagès et Aignan rédigeaient le *Constitutionnel*, expression du murmure public, qui faisait la joie d'une partie de la bourgeoisie. Dans le *Journal des Débats* les deux Bertin et Chateaubriand attaquaient les ministres, mais soutenaient le roi. Le *Drapeau blanc*, dirigé par Martinville, et la *Quotidienne* luttaient avec énergie contre les tendances libérales, essayant de ressuciter les prétentions des vieilles perruques de Coblentz. Le *Censeur*, spirituel, agressif à la façon des Pope et des Swift, les pamphlétaires anglais, faisait une guerre acharnée aux ultras, n'épargnant ni princes, ni ducs, ni évêques.

Dans le bureau de réaction du *Railleur*, comme dans tous les bureaux des journaux républicains de l'époque, le buste de l'empereur s'étalait sur la cheminée. Le despote par excellence trônant dans le refuge de la liberté, ô esprit de parti! voilà bien de tes jeux. Sur les murs, de mauvaises gravures: madame de Staël en turban, Chateaubriand, les cheveux ébouriffés, et Benjamin Constant, une plume d'oie à la main; des panoplies d'armes de

tous pays : kriss japonais, flèches de Java, poignards malais et tomahawks sioux. Un canapé en velours d'Utrecht fané, quatre chaises idem, une table criblée de coups de canif, et c'était tout. L'opposition est rarement bien dans ses meubles. Deux très jeunes gens, formant à eux seuls le comité de rédaction, écrivaient avec une rapidité fiévreuse.

— Déjà au travail, mes enfants! dit le rédacteur en chef, vous êtes des anges. Ah! cousin, lorsque l'abonné parcourt, en humant sa tasse de chocolat, la feuille qui lui apporte le bulletin de la santé du pape ou du Grand Turc, l'analyse du vaudeville tombé la veille ou le compte rendu de la Chambre, il ne se doute guère de nos labeurs. Ce n'est pas une petite affaire d'approvisionner cet entrepôt de nouvelles, d'esprit et de malice qui s'appelle un journal. Où en sommes-nous de la besogne, mes petits ?

— J'ai fini les échos de la semaine et je n'ai plus qu'à constater le décès de ce particulier mort subitement avant-hier dans la rotonde du Palais-Royal en lisant un article de la *Quotidienne*.

— Voilà une mort qui ne me surprend guère. Et toi, sacrificateur, qui tiens le couteau d'ivoire suspendu comme un glaive sur la tête des gens de lettres, quoi de nouveau aujourd'hui?

— Un roman de M. de Sismondi : *Julia Se-*

vera ou l'an 412 », qui vient de paraître chez Dentu.

— Cela doit être d'une gaieté folle. Surtout pas un mot du *Renégat* de M. d'Arlincourt. Le *Railleur* se doit à lui-même de passer sous silence les œuvres de ce vieux roquentin. N'oublions pas que nous sommes démocrates, recommandez vivement *Fidélia ou le Voile noir* par madame Boyard, concierge, 42, rue de Sèvres. Un vrai succès de curiosité, l'auteur vend lui-même son livre dans sa loge et a donné le jour à une jeune élève du Conservatoire qui m'intéresse tout particulièrement. S'il vous reste de la place, moquez-vous de l'Académie, cela fait toujours bien, et insérez la dernière chanson que Pixérécourt a dite aux *Soupers de Momus*.

Destreville se dirigeait vers la porte.

— Halte-là! Julien, il ne t'est pas permis de sortir; il faut que tu entendes l'historiette que j'ai rédigée cette nuit et à laquelle je vais mettre la dernière main, un friand morceau dont les mécontents se lècheront les barbes.

— Désolé, cousin, mais des affaires urgentes...

— Parbleu! je les connais tes affaires; une réunion à midi chez Pauline, la veuve de la Grande Armée; tu as bien le temps. N'oublie pas de m'excuser, de manquer la réunion; je suis écrasé de besogne!

L'officier rougit; les conciliabules politiques et

la veuve de la Grande Armée étaient, en ce moment, loin de sa pensée.

— Dis aux amis, reprit d'Aubignac, que tout va bien; on a distribué dans les casernes des milliers de chansons patriotiques; depuis un mois, Lafayette a enrôlé de nombreuses recrues; d'un bout à l'autre de la France, en Alsace ou en Vendée, à Marseille ou à Saumur, la résistance s'organise; d'ici peu le gouvernement en verra de belles. Mais je vous ai promis une histoire. Sachez que j'ai un oncle royaliste — on n'est pas parfait — depuis dix-neuf ans le brave homme s'échine à copier des lettres et à dresser des bordereaux dans un ministère. Il y a une quinzaine, son chef le fait appeler :

» — Moulac, lui dit-il, je dois vous prévenir qu'on vous a dénoncé à Son Excellence comme un républicain des plus dangereux.

» — Moi, monsieur! Sous la Terreur j'ai été condamné à mort comme royaliste. Sauvé par un ami de collège, jacobin influent, j'ai pu fuir à l'étranger. Complètement ruiné, au retour de l'émigration, j'ai demandé et obtenu le modeste emploi que j'occupe encore enjourd'hui. Je me suis soumis au gouvernement de l'Empire; dans le fond mes opinions n'ont jamais varié et j'ai salué avec joie le retour des Bourbons.

» — Je ne demande pas mieux que de vous croire, mais, si vous tenez à conserver votre place, il faut absolument détruire l'impression fâcheuse qu'a reçue Son Excellence et lui fournir des preuves de vos opinions royalistes.

» — C'est plus facile à dire qu'à faire, murmure mon pauvre cousin.

» — Et il rentre chez lui fort abattu conter à sa femme la disgrâce qui le menace. Madame Moulac est désespérée, mais, le lendemain, quand son mari s'apprête à partir pour le ministère, elle se précipite toute joyeuse dans ses bras.

» — Ne crains rien, mon ami, tu ne seras pas destitué. Te rappelles-tu le nom de ce président du tribunal révolutionnaire qui t'a condamné ?

» — Parbleu! on n'oublie pas ces choses-là c'était un nommé Robin.

» — Eh bien! Robin, membre du Comité de salut public, devenu comte de l'Empire, puis ministre du roi, est celui qui ne te trouve pas assez pur pour expédier des circulaires.

» — Tu rêves, c'est impossible.

» — Suis avec moi la route parcourue. Procureur en 1790, mon Robin devient, en 1791, membre du club des Jacobins. En 92, il préside, en province, un tribunal révolutionnaire; en 93, il achète pour un million de biens nationaux; en 94, il *contribue* à

la chute de Robespierre. Nommé commissaire du Directoire, en l'an VI, il est envoyé au Conseil des Cinq-Cents. Il *contribue* à la chute des *Directeurs* et le 18 Brumaire trouve en lui un adepte enthousiaste. Créé tribun en l'an XII, sénateur en 1804, comte en 1806, il *contribue*, en 1814, à la chute de l'Empire. Aussi Robin Severin de La Marlière reçoit-il des mains du roi le grand-cordon de la Légion d'honneur. En 1815, pendant les Cent Jours, il sollicite un fauteuil au Sénat et il a la chance de ne pas l'obtenir, ce qui lui vaut d'être aujourd'hui ministre.

» — Eh! que m'importe quand tout cela serait vrai? Les renégats sont impitoyables, je suis perdu!

» — Non pas, si tu sais tirer parti des circonstances, comme te le conseille notre neveu d'Aubignac. Demande une audience et réclame du ministre un certificat constatant l'opinion que tu professais en l'an III; s'il refuse, menace-le de lever copie du jugement qui t'a condamné.

» Pour satisfaire sa femme, Moulac demande une audience qu'il obtient la semaine dernière.

» — Soyez bref, lui dit Son Excellence; j'ai peu de temps à perdre. Vous sollicitez une place?

» — Monseigneur, j'en ai déjà une dans vos bureaux; je me nomme Moulac.

» — Ce nom ne m'est pas inconnu. Vous voulez de

l'avancement, une gratification, un changement de bureau? Mais parlez donc, on m'attend aux Tuileries.

» Et, d'un air important, monseigneur prend une prise dans sa tabatière qui représente l'entrée de Henri IV dans Paris. Le commis rassemble tout son courage,

» — Monseigneur, je viens invoquer votre justice; on m'a indignement calomnié dans un rapport adressé à Votre Excellence; je la remercie d'avoir bien voulu susprendre son jugement jusqu'à ce que je lui aie prouvé la sincérité de mon attachement au roi et à son auguste famille.

» — Ah! j'y suis; en effet, j'ai reçu des plaintes très graves; justifiez-vous si vous pouvez; je crois que ce sera difficile.

» — Si monseigneur daignait aider un peu ma mémoire?

» — Plaisantez-vous? ai-je été autrefois dans la confidence de vos opinions?

» — Plus peut-être que vous ne pensez, monseigneur.

» — Vraiment! A quelle époque? Je serais curieux de le savoir.

» — Sous la Terreur, en 1793.

» — Hein? Que dites-vous?

» — Je dis, monsieur le ministre, que nul, mieux que vous, ne peut certifier mon royalisme puis-

qu'il m'a valu, autrefois, d'être désigné par vous pour la guillotine.

» — Vous divaguez, mon cher. Prenez-vous par hasard un Severin de La Marlière pour un jacobin?

» — Pardon, monseigneur, dans ce temps-là vous étiez Robin tout court. Il me semble encore vous entendre : « Au nom de la République une et in- » divisible, nous condamnons à mort le citoyen » Joseph Moulac, convaincu d'avoir dit que la » République ne pouvait durer longtemps. »

» — En tout cas, votre condamnation n'a pas eu de suite, je vous en fais mon compliment.

» — Que Votre Excellence excuse mon importunité et, puisqu'on exige des preuves de mon royalisme, qu'elle veuille bien me signer un certificat constatant qu'elle m'a condamné à mort en l'an III.

» — Inutile, mon cher Moulac; la parole d'un honnête homme comme vous me suffit.

» Là-dessus, le ministre mande son chef de division :

» — Monsieur, dit-il, nous avons été induits en erreur; jamais employé ne fut plus digne d'estime et d'intérêt que M. Moulac. Vous lui donnerez la place de sous-chef vacante et il peut compter que je ne m'en tiendrai pas là. »

— Qu'en dites-vous, mes enfants? Une fortune pour le journal, qu'une pareille anecdote! Le numéro du *Railleur* sera déposé demain dans le cabinet du roi, sur la fameuse table d'Hartwell; un de nos affiliés, marmiton des cuisines de Sa Majesté, s'acquitte à merveille de ces sortes de commissions. Depuis Frédéric, le coiffeur des duchesses, jusqu'à Belhomme, le maître à danser des héritières du faubourg, nos associés se glissent partout.

— Mais ne craignez-vous pas, en publiant cette histoire, de compromettre votre oncle?

— De ce côté, cousin, aucun danger. Moulac exaltait la grandeur d'âme de son ministre: je lui ai démontré qu'il ne fallait pas s'y fier et qu'avant trois mois il aurait certainement sa destitution. A ma recommandation le banquier Hainguerlot a pris Moulac dans ses bureaux; il lui donne trois fois davantage que l'État. C'était bien le moins qu'on me permît de publier l'histoire; moi seul cours des risques. La Marlière sera furieux et je ne me dissimule pas que je vais avoir le *Cabinet noir*[1] à mes trousses; on me filera et gare à moi! A la première occasion, le gouvernement m'offrira l'hospitalité en prison. Maintenant, Julien, je ne te

1. Annexe de la police.

retiens plus; va mon ami, va travailler à la délivrance de la patrie.

Tandis que Destreville, un peu honteux de tromper d'Aubignac, s'achemine vers le faubourg Saint-Jacques, entrons un instant à la *Lutécienne*, somptueusement installée sur le boulevard[1].

Là, ce sont des allées et venues perpétuelles. Une actrice vient se plaindre d'un entrefilet où on a dit qu'elle chantait faux. Un jeune auteur, M. Bellingère, apporte deux exemplaires d'un poème sur l'assassinat de Fualdès, avec un article fait d'avance où il ne s'est pas trop maltraité un commis du magasin de fleurs artificielles des *Deux Créoles* tire de sa poche une réclame à l'usage des étrangères : « La veille un essaim d'abeilles s'y est trompé et s'est abattu sur les roses qui ornent la devanture du magasin. » Vive la réclame ! ce sera une des ressources du journalisme de l'avenir. Le coureur du journal — aujourd'hui on dit *reporter* — entre hors d'haleine. Le pauvre diable a pour mission de ramasser, d'un bout à l'autre de Paris, toutes les nouvelles, accidents et échos des jardins publics, cafés et salons. Le reportage avait commencé au Palais-Royal, sous l'arbre de Cracovie, où les promeneurs et les oisifs

1. La *Lutécienne* et le *Railleur* sont là pour déguiser les noms de deux journaux de l'époque.

allaient écouter la *Gazette de Leyde* et colporter les nouvelles.

Au même instant, Lucien Bocquet, le rédacteur en chef, saute d'un élégant tilbury et jette les rênes à un groom bien stylé. On voit que le journal est subventionné par les princes. Lucien est loin d'avoir la bonhomie et la rondeur du Gascon d'Aubignac; il affecte volontiers la raideur anglaise et passe sans même répondre aux saluts de ses employés. Le coiffeur Michalon aurait grand'peine à l'accommoder à la *Brigadière* ou à l'*Oiseau royal*; deux ou trois cheveux d'un blond fade courent sur son crâne uni comme la poitrine d'un petit enfant. En revanche, ses favoris touffus encadrent un masque blafard; l'œil est faux, la bouche pincée, toute la personne est répulsive en dépit des soins et des élégances que le personnage exagère. Il ne tutoie pas ses rédacteurs comme d'Aubignac, mais lorsqu'il s'adresse aux duchesses, son parler bref sait se velouter et son insolence se transforme en obséquiosité. Jadis, il était juif, il s'est converti — Paris vaut bien une messe — la duchesse de Berry a été sa marraine et les douairières le protègent, c'est ce qui fait sa force; elles exaltent son journal si bien au courant des choses mondaines et religieuses. Les bonnes dames ne se doutent guère que cet ultra aux opinions si cor-

rectes, toujours sur la brèche pour soutenir le trône et l'autel, est un drôle vendu d'avance à tous les pouvoirs, jacobin au besoin, si son intérêt l'exigeait.

Lucien a la prétention d'être un grand administrateur; pour ce qui est du mérite littéraire, il s'y connaît aussi bien que son bottier. Chaque matin, il vient une heure ou deux au journal donner le coup d'œil du maître et arranger les nouvelles de l'étranger à sa guise.

Il aperçoit le coureur et l'interpelle :

— Êtes-vous riche aujourd'hui ?

— Pas trop, monsieur, nous n'avons que deux suicides et un empoisonnement, avec circonstances horribles, au faubourg Saint-Denis. Il y a cependant moyen d'en faire un joli article.

— Et c'est tout?

— Non; je viens de voir deux particuliers, qui me faisaient l'effet d'architectes, arrêtés devant l'Arc de Triomphe. Ils l'ont examiné pendant plus d'une demi-heure, de façon à faire soupçonner que le gouvernement projetait de l'abattre.

— En tout cas, annoncez-le dans la colonne des *On dit*; si c'est vrai, nous aurons la priorité de la nouvelle; si c'est faux, il y aura des réclamations, du scandale, et le tirage du journal ne peut qu'y gagner.

— De l'Arc de Triomphe, je n'ai fait qu'un saut jusqu'à la Morgue; il y avait relâche. Demain, le concierge pense que je serai plus heureux. De la Morgue, j'ai été à l'Académie, c'est le chemin; on faisait une élection. Deux candidats en présence : un homme de lettres et un grand seigneur. Il y avait dans la cour plus d'une douzaine d'équipages de pairs de France venus pour donner leurs voix à un collègue. L'homme de lettres ne passera pas encore cette fois-ci; il a le temps d'attendre. N'est-il pas tout naturel que l'Académie choisisse un duc de préférence à un meurt-de-faim qui n'a fait qu'écrire toute sa vie?

— Faites-moi grâce de vos appréciations. D'ailleurs, le compte rendu de l'élection est préparé d'avance à deux fins. Et les tribunaux chôment-ils aussi comme la Morgue?

— Nous avons deux adultères : le marquis d'Herbault a surpris sa femme en flagrant délit avec un garde du corps.

— Motus là-dessus, le marquis est un gentilhomme qui mérite des égards; et l'autre affaire?

— Il s'agit d'un marchand de vins qui trompe sa femme.

— A la bonne heure! avec ces gens-là on ne court aucun risque et cela divertit l'abonné.

— J'oubliais : il y a ce soir une exécution sur

la place de Grève et un feu d'artifice aux Montagnes-Russes.

— On rendra compte du tout ensemble ; à un autre maintenant.

Le critique littéraire s'approcha timidement.

— Nous venons de recevoir un nouveau volume de M. Casimir Delavigne : beaucoup de talent, des vers superbes.

— Peu importe, l'auteur pense mal, traitez-le en conséquence.

— Madame Mérard de Saint-Just nous a apporté un roman : *le Château noir ou les souffrances de la jeune Ophélie.*

— A la bonne heure ! une femme de qualité reçue à la cour, faites-en un éloge complet.

En ce moment on frappa à la porte ; un huissier, chaîne d'or au cou, annonça deux visites pour M. le rédacteur en chef : le général Beauverlet et la baronne d'Orgère.

Lucien se leva.

— Faites passer le général chez mon secrétaire, je vais aller recevoir la baronne dans le salon voisin.

Armande entra ; une pelisse de satin et un voile de blonde noire l'enveloppaient tout entière.

— Déguisée comme une bourgeoise qui s'aventure au bal de l'Opéra ! s'écria Lucien : quel bon vent vous amène, ma charmante ?

— J'avais mes raisons pour garder l'incognito; bien m'en a pris; la première personne que je rencontre en mettant le pied dans votre antichambre c'est la gazette en frac et en ailes de pigeon, Beauverlet, qui s'écarquillait les yeux pour me reconnaître, mais j'ai su le dépister. Telle que vous me voyez, ce matin, à cinq heures, je valsais encore avec les officiers de l'état-major et je ne me suis même pas couchée. Vous prétendez m'être dévoué, Lucien?

— Je crois vous l'avoir prouvé en maintes occasions.

— Continuez alors et glissez dans la colonne des *On-dit* le petit écho que je vais vous dicter.

— Je devine : quelque noirceur dirigée contre une amie.

— Vous êtes donc sorcier?

— Non, je vous connais simplement.

— Impertinent! Il s'agit d'une prude qui nous humilie toutes de sa vertu et qui a donné pour ce soir rendez-vous à un bel officier, aux Montagnes-Russes.

— Je n'y vois nul inconvénient; les jardins publics sont faits pour de pauvres amoureux qui ne savent où se rencontrer.

— Trêve de plaisanteries, veuillez m'écouter. Il faut conter la chose à mots couverts, de façon à ce que le public n'y voie que du feu et que les

intéressés puissent seuls découvrir les masques.

— Permettez, j'évite en général ces sortes d'histoires ; on risque de s'attirer des ennemis.

— Quel scrupule ! Si j'ai bonne mémoire, il me semble avoir lu dans votre feuille certains entrefilets passablement venimeux.

— Possible : c'est sans doute parce que la chose pouvait être utile au journal : le prince de Talleyrand l'a dit : « Il ne faut jamais commettre de vilenies qu'autant que cela peut être profitable. »

Armande haussa les épaules.

— Jolie morale digne de monseigneur d'Autun ! D'un mot je vais dissiper vos scrupules. Vous êtes l'ami de Samoise ?

— Pouvez-vous le demander? Ce cher marquis !

— Eh bien, celle qui donne des rendez-vous aux Montagnes-Russes n'est autre que la chaste veuve que Samoise épousera dans quinze jours.

— Peste ! voilà qui change la thèse. Fiez-vous donc aux femmes vertueuses ! Mais, au lieu de divulguer l'aventure, peut-être serait-il plus charitable de l'empêcher?

— Et le duel, l'empêcherez-vous aussi? Car c'est avec le héros du rendez-vous, qui, hier, au bal du ministre, poursuivait si obstinément Marion, que Samoise se bat demain.

— Comment le savez-vous? J'imaginais qu'Henri

de Vélaré et moi étions seuls dans la confidence de ce duel. Le marquis nous a donné un prétexte plus au moins plausible : une discussion politique engagée pendant le souper; nous l'avions cru sur parole. Puisque vous êtes si bien informée, sachez que j'arrive du faubourg Saint-Jacques où perche ce Lovelace de caserne. Je devais régler les conditions du duel avec ses témoins; j'imaginais avoir affaire à un galant homme, quelle duperie! Le quidam avait décampé de grand matin, sans prévenir personne; je rougis de l'apprendre à Samoise. Au fond, ces spadassins bonapartistes sont moins braves qu'ils ne veulent le faire croire... Mais, qui se permet de venir nous déranger?

— Pardon, monsieur, bégaya l'huissier; celui qui m'a remis cette carte prétend qu'il s'agit d'une chose urgente.

Armande jeta les yeux sur la carte.

— Julien Destreville! Vous voilà bien attrapé, Lucien. Croyez-le, ce n'est jamais le courage qui fait défaut à ces gens-là. Je vous laisse, ô phénix des royalistes! en tête à tête avec le héros bonapartiste; il ne faut pas qu'il me voie. Ce soir, je vous enverrai l'écho en question et vous l'insérerez, mon cher, si vous tenez à ce que nous restions bons amis. Il y a en ce moment une liquidation dans le département du Bas-Rhin; j'ai voix prépon-

dérante au partage: si vous êtes gentil, vous aurez votre part du gâteau.

Là-dessus, ouvrant une porte dérobée qui servait à faire entrer et sortir les dames, elle se sauva en riant, tandis qu'on introduisait Julien.

— Monsieur, dit l'officier, je ne vous attendais pas sitôt et j'étais absent quand vous m'avez fait l'honneur de passer chez moi. Je tiens à m'excuser et à vous dire que, tout à l'heure, mes témoins, deux camarades de la garde viendront se mettre à votre disposition.

Lucien s'inclina avec toute la raideur dont il était susceptible, fort mécontent d'avoir à revenir sur son jugement. Ces deux hommes se détestaient d'instinct et l'entretien ne dura guère. Destreville avait hâte de sortir du bureau du journal royaliste et Lucien se sentait mal à l'aise devant ce soldat aux allures si franches.

Julien quitta la *Lutécienne* le cœur léger; ses affaires d'honneur arrangées, il était maître d'aller où l'attirait sa fantaisie. Il remonta les boulevards si attrayants par une tiède matinée d'octobre. Les femmes le guignaient du coin de l'œil; il ne daignait pas s'en apercevoir; il passa indifférent et distrait devant les curiosités offertes aux promeneurs: l'enfant qui pesait deux cent dix livres, l'Harmonica, les Tourneuses, le Grimacier, le Lapin

savant, les Funambules, le Cosmorama, le Café Turc où cloyères, bourriches et paniers gisaient dans un friand désordre aux pieds d'une écaillère vêtue avec la recherche d'une petite maîtresse : boutons de corail aux oreilles, fin cachemire flottant sur les épaules, chaîne d'or au cou pour tenir le couteau à ouvrir les huîtres, jolie robe de mérinos laissant apercevoir un jupon orné d'une broderie légère et galoches à la chinoise au lieu des énormes sabots des poissardes de Vadé. Devant la porte du Cadran Bleu, Destreville ne se rappela même plus qu'il avait oublié de déjeuner et il arriva jusqu'à la place Royale où il se mit à contempler de loin les fenêtres encadrées de briques rouges de l'hôtel Vélaré.

Qu'attendait-il? qu'espérait-il? Était-ce la curiosité ou l'amour naissant qui l'amenait si loin? Lui-même, peut-être, n'aurait su le dire. En tout cas, s'il guettait Marion, son attente fut trompée; il n'aperçut que le profil desséché de la chanoinesse qui, assise dans une embrasure, brodait au tambour. Soudain, une fenêtre s'ouvrit, une tête aux cheveux bruns et frisés parut : Destreville eut un mouvement de frayeur et fit mine de se cacher derrière une statue; il se rassura presque aussitôt; ce n'était pas Marion, mais son image vivante, rajeunie, une enfant au sourire ingénu qui tenait un livre et semblait étudier une leçon. Les petites filles ont

de bons yeux, surtout en pareil cas; Odette découvrit immédiatement ce beau garçon sous les arbres des quinconces. Une grosse ondée survint. En une minute la place fut déserte; seul, l'officier ne bougea pas; il se laissait mouiller avec une impassibilité héroïque.

— Je serais curieuse de savoir ce qu'il fait là, pensait Odette, tout en étudiant l'*Histoire de Suède* de l'abbé Vertot; il regarde bien souvent du côté de la maison; peut-être ai-je eu tort de me montrer! il croira que je l'encourage; fermons les rideaux et tâchons de voir sans être vue.

L'arrivée de M. Belhomme empêcha mademoiselle de Vélaré de se livrer à cet espionnage sournois. Quant à Julien, il venait d'apercevoir le maître de danse sonnant à la porte de l'hôtel; peu soucieux d'être surpris par un membre de la Charbonnerie sous les fenêtres d'une royaliste, il se décida à partir.

Marion rentra deux heures après. Dès le matin, aussitôt le déjeuner de dix heures fini, elle était sortie. Elle avait quêté à Saint-Thomas-d'Aquin, en compagnie de la duchesse de Guiche, pour les familles des naufragés de la *Méduse* dont la charité publique s'occupait encore en 1821. Monseigneur de Frayssinous, le Bossuet de l'époque, avait fait le sermon. Après la quête, collation de pâtisseries

légères chez Félix, passage des Panoramas, avec quelques bonnes amies. Puis, à deux heures, matinée musicale chez madame du Cayla où la fleur de l'aristocratie s'était donné rendez-vous ; Marion y avait retrouvé son futur en apparence fort calme et papillonnant autour des jolies femmes. Pour finir la journée, stations chez les fournisseurs en vogue : un chapeau à commander au *Protégé des Grâces* ; un canezou à essayer chez madame Vaulant ; un witchoura à acheter pour l'hiver à la *Fille mal gardée*, et Marion rentra au logis aussi fraîche que si elle fût restée étendue sur son sofa.

La chanoinesse l'attendait avec impatience. Dans ce temps-là, les relations mondaines étaient plus suivies qu'à présent ; au lieu de donner deux ou trois soirées de gala pendant l'année, une femme du monde ouvrait son salon tous les soirs aux amis. Point d'invitation ; venait qui voulait, c'était simple et peu coûteux. La chanoinesse recevait chaque soir, à moins que ce ne fût son jour d'Opéra. Des soirées de bouts de chandelles, disait insolemment Henri de Vélaré, avec des échaudés et du sirop de groseille à discrétion.

— J'espère bien, Marion, fit la bonne dame, que tu ne nous quitteras pas ce coir. On me présente une jeune créole qui a la voix étendue comme madame Pasta et légère comme madame Rigaud ; je

tiens absolument à t'avoir pour m'aider à faire les honneurs du salon. Croirais-tu que le commandeur nous fait faux bond et que Beauverlet vient de m'écrire qu'il ne pouvait venir? C'est la première fois qu'il nous manque. Le monstre médite quelque infidélité, comme lorsqu'il me trahissait, en 1786, pour la présidente Delval; t'ai-je conté cette histoire? je suis navrée.

— Ne vous faites donc pas d'idées noires, ma bonne tante. Je souhaiterais de tout mon cœur de vous être agréable, mais j'ai rapporté du concert de madame de Cayla une migraine atroce; je vais me coucher sans même dîner.

Et Marion, peu habituée à mentir, se cacha le visage avec son éventail pour qu'on ne la vît pas rougir; Odette l'attira doucement à l'écart.

— Viens, ma chère; j'ai à te raconter quelque chose de très intéressant. Figure-toi que, dans l'après-midi, j'étudiais l'*Histoire de Charles XII* — bien ennuyeuse, par parenthèse — lorsque j'aperçus un homme arrêté sous les arbres, près du bassin; il est resté là deux heures au moins, regardant nos fenêtres avec des yeux! Quels yeux superbes, profonds! Et la tête, d'une beauté! juste le profil de Fingal qu'on nous fait dessiner à l'atelier de Robert Lefebvre. J'étais fort intriguée, comme tu penses; malheureusement, M. Belhomme est

arrivé et j'ai dû quitter mon poste d'observation.

Du rouge, Marion était passée au pourpre; un soupçon venait de jaillir dans son esprit et la pauvre Odette en reçut le contre-coup.

— Quoi, mademoiselle, au lieu d'étudier vos leçons, vous passez votre temps à la fenêtre, à faire des grimaces aux rôdeurs qui passent dans le quartier! Vous mériteriez d'être enfermée pour vous conduire de la sorte.

— Dirait-on pas qu'il s'agit de Cartouche ou de Mandrin? Vous êtes méchante et injuste; je ne lui ai pas fait de grimaces et c'était un homme qui valait bien tous vos dandies; je ne vous dirai plus jamais rien.

— Et moi, vilaine petite raisonneuse, je vous ferai gronder de la belle façon par votre confesseur.

Odette, appliquant son mouchoir sur ses yeux, fit mine de pleurer; cela lui réussissait généralement; mais, cette fois, la grande sœur n'y prit pas garde. Elle était révoltée. Cet inconnu — elle croyait le deviner — c'était Julien Destreville. Venir sous ses fenêtres, au risque de la compromettre, quelle audace! Évidemment, cet homme avait d'elle une singulière opinion; la fatuité masculine aidant, il s'imaginait qu'après avoir aimé un capitaine de la garde on pouvait bien en aimer un second. Le désir de ravoir les lettres signées de son nom l'avait

entraînée trop loin; c'était un grand tort d'avoir tacitement accepté ce rendez-vous. Plusieurs fois, dans la journée, ce souvenir l'avait poursuivie comme un remords. Décidément, elle n'irait pas aux Montagnes-Russes; il pouvait l'attendre en vain toute la soirée. Mais, si pour se venger, il allait montrer les lettres, divulguer l'aventure? Mieux valait encore se résigner et faire contre fortune bon cœur. Personne ne la verrait, elle ne resterait qu'une minute avec cet homme : le temps de lui reprocher sa conduite indélicate et de prendre les lettres.

L'instant était favorable : toute la famille réunie dans la salle à manger pour le dîner et tous les domestiques à l'office, Marion choisit la plus sombre de ses toilettes, ouvrit avec précaution la petite porte de l'hôtel et s'aventura sous les arcades. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait seule, à pied, dans ce quartier désert du Marais. Personne aux alentours que les porteurs d'eau qui remplissaient leurs seaux à la fontaine de Birague. Elle alla jusqu'au boulevard. Devant le jardin de l'hôtel Beaumarchais — où se cachait sous un saule pleureur l'urne renfermant les cendres de l'auteur du *Barbier de Séville* — elle rencontra enfin un fiacre et s'y jeta en tremblant. Le lourd véhicule descendit les rives de la Seine, puis remonta lente-

ment les Champs-Élysées. Lorsque la voiture s'arrêta devant le jardin public qui, en 1821, faisait encore les délices des Parisiens, les lampions de la façade étaient déjà allumés.

En 1818, les Montagnes-Russes, imitées de celles des îles Jéloquina en Russie, avaient inspiré des couplets aux chansonniers et des tableaux piquants aux vaudevillistes, sans parler de bonbons exquis dont la renommée volait de bouche en bouche, ce qui faisait dire à l'ermite de la Chaussée-d'Antin : « Les Montagnes-Russes ont cette singulière fortune qu'on les chante, on les joue, on les mange. »

Elles étaient situées en face du bois de Boulogne — fort dénudé alors — à quelques pas de la barrière du Roule, sur l'emplacement des jardins de la Folie-Beaujon, cette maison de plaisance où un financier du XVIIIe siècle avait englouti des millions. Devant la porte de l'établissement, une vieille femme, vêtue à l'antique, casque en tête et lance au poing, jouait de la trompette; elle s'interrompait de temps en temps pour faire le boniment.

— Entrez, mesdames et messieurs, faites dégringoler vos maris et vos épouses. Tout à l'heure, les chars vont partir d'une hauteur de deux cents pieds et voler comme l'éclair. Rien à craindre; ce n'est pas comme aux Montagnes-Égyptiennes ou aux Montagnes-Suisses, ignobles contrefaçons ; les

seules vraies Montagnes sont les Montagnes-Russes !

La sécurité n'était pas si complète que ce paillasse femelle voulait le faire croire. Deux mois auparavant, un intendant militaire et son neveu avaient péri en char, mais ce tragique accident n'avait pas dégoûté les amateurs.

Venue plusieurs fois au jardin Beaujon, Marion connaissait à peu près son chemin; les indications de Destreville étaient d'ailleurs d'une précision militaire. Laissant à sa gauche des rochers de bois qui ne pouvaient produire aucune illusion, elle enfila une allée de platanes trop brillamment éclairée pour ceux qui désiraient garder l'incognito ; c'était la seule route qui conduisît au bois choisi pour le rendez-vous. Madame de Foligni croisa un groupe qui causait tendrement; un cri de surprise faillit lui échapper; ce n'était rien moins que Beauverlet, l'ingrat! tenant sous son bras une ingénue alléchée par la promesse d'une dégringolade en char et d'une glace à la vanille. Pauvre chanoinesse ! Qu'elle avait bien deviné les intentions perfides de son galant !

Marion se sentait indignée, mais ce n'était ni l'instant ni le lieu de faire de la morale et elle se dissimula derrière un platane. Un peu plus loin, nouveau couple qui semblait rechercher la solitude. Marion avait-elle la berlue? Le commandeur de

Vélaré, redressé, rajeuni, pomponné, contait fleurette à une jeune personne qui l'écoutait gracieusement. Le mauvais sujet avait des yeux de lynx quand il s'agissait d'un cotillon; sa cour empressée ne l'absorbait pas assez pour l'empêcher de reconnaître sa nièce et il lâcha brusquement la donzelle.

— Par la croix de Malte, quelle surprise! C'est toi, Marion, ne vas pas me trahir, je ne te demande pas tes secrets, petite.

— Mon oncle, les apparences sont contre moi, mais je vous jure que...

— Inutile de te débattre, ma chère; suis-je donc un ogre? Tu as voulu jouir de ton reste, je ne te désapprouve pas, moi. C'est très gai ici, on y ébauche d'aimables relations.

Et, du bas, se penchant vers sa nièce :

— C'est une figurante du Cirque Olympique; elle s'appelle Blanche, comme la jument de M. Franconi ; je l'ai rencontrée en char ; nous avons dégringolé de compagnie, j'ai été pincé sur-le-champ et nous trépignons ensemble sur ma commanderie. Bonne chance, Marionnette, et surtout ne t'avise plus de me prendre pour un vieil oncle cafard.

La vicomtesse aurait voulu s'enfoncer sous terre, des larmes de honte jaillirent de ses yeux. Comme elle était punie de son imprudence! Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle s'engagea dans un labyrinthe

et s'égara au milieu des charmilles entre-croisées. Une bombe éclata soudain, le feu d'artifice commençait ; à la lueur des chandelles romaines, elle aperçut le petit temple en ruines; elle avait tourné le dos à l'étang et se trouvait sur un belvédère à côté de l'antre où une sybille de la butte Montmartre rendait ses oracles. Un dandy, qui venait de se faire dire la bonne aventure, lui barra le chemin. Il avait dû fêter les vins de l'honnête gargotier des Montagnes-Russes.

— Halte-là ! belle nymphe, cria-t-il ; ce soir, je suis, par hasard, un séducteur sans ouvrage ; la sorcière m'a prédit que je rencontrerais une femme charmante, c'est vous, c'est toi, ajouta-t-il en allongeant le bras pour saisir Marion.

Mais celle-ci lui échappa d'un bond ; la peur lui donnait des ailes ; elle n'avait pas l'habitude des aventures et elle descendit, presque aussi vite qu'en char, la montagne factice qui dominait le lac. Sa bonne étoile voulut que le sentier aboutît juste au milieu des ruines où Julien attendait depuis longtemps. Il s'avança vers elle tandis que, haletante, suffoquée, elle se laissait tomber sur un rocher au bord de l'eau. Là, plus de lumières, la lune paresseuse n'était pas encore levée; on se devinait plutôt qu'on ne se voyait. Au milieu de l'obscurité, l'officier ne pouvait distinguer les jolis traits bou-

leversés par la frayeur et la colère, mais il entendit trop bien la voix basse et sifflante qui commandait durement :

— Mes lettres, monsieur, rendez-moi mes lettres, je les veux sur-le-champ.

Nous l'avons déjà dit, Destreville n'avait guère l'expérience des femmes ; troublé de ces façons impératives, il s'inclina sans répondre et porta précipitamment la main à son carrick pour y chercher le portefeuille.

Marion s'était levée et, de son petit pied, elle frappait le sol avec impatience. L'officier tâtait, explorait ses poches en tous sens. Une sueur froide découla de son front ; il avait beau chercher, il ne trouvait rien.

— Madame, balbutia-t-il, je suis désolé, qu'allez-vous penser de moi ? Par quelle fatalité inexplicable ce portefeuille a-t-il disparu de la poche où je suis sûr de l'avoir mis ? je n'y puis rien comprendre.

Toute la colère de la vicomtesse éclata :

— Moi, monsieur, je comprends trop bien ; ces lettres n'ont jamais existé ; c'était une infâme comédie pour m'attirer ici. Niaise que je suis d'avoir donné dans un piège aussi grossier !

— Ah ! madame, accablez-moi de reproches, dites que je suis un étourdi, un sot, vous en avez le droit, mais ne doutez pas de ma bonne foi. Les

officiers de la garde, qu'on raille et qu'on méprise dans votre monde, n'ont pas pour habitude de souiller leurs lèvres d'un mensonge. Ces lettres existent, qui le sait mieux que vous, madame? Ces expressions de tendresse si passionnées, cette promesse d'un voyage à Grenoble dont vous berciez mon malheureux ami en lui répétant sans cesse : « Loin de toi je ne puis vivre », tout cela est-il donc sorti de votre mémoire?

— A la fin, c'en est trop; je voulais me taire, mais me laisser ainsi accuser pour une autre, je n'en ai plus le courage! Sachez qu'une amie perfide s'est servie de mon nom pour écrire à ce M. Philippe Durand dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Les rôles étaient renversés. A son tour, Julien semblait incrédule.

— C'est vous qui doutez maintenant, reprit-elle; la chose peut paraître étrange, j'en conviens, mais, moi aussi, je dis toujours la vérité. A seize ans, je fis un mariage de raison : cédant au vœu de ma famille, j'épousai le vicomte de Foligni beaucoup plus âgé que moi; deux ans après, j'étais veuve et, j'en fais ici le serment, je n'ai recherché, dans mon veuvage, aucune consolation.

— Quoi! si jeune, si belle, n'avez-vous jamais aimé?

La question était peut-être indiscrète et il fallait que Marion éprouvât grand désir de laisser d'elle une bonne opinion à son interlocuteur pour répondre spontanément :

— Si, monsieur, j'ai aimé avec passion... mon devoir.

En ce moment, une fusée rouge et bleue éclaira le visage de Julien, il était rayonnant; pourquoi? Que lui importait que le cœur de cette femme n'eût jamais battu pour personne?

— Vous êtes un ange et je vous crois, murmura-t-il en baisant une main qui ne se déroba pas.

Personne sur les bords du petit lac; on entendait au loin la foule acclamer le bouquet épanoui dans les airs. La solitude était propice. Un instant, Julien eut la tentation de dire à celle qui déclarait n'avoir jamais aimé que, lui aussi, il ignorait les tendresses du cœur et que, pour la première fois, il éprouvait l'émotion suprême du véritable amour. Sous la pression de ses lèvres brûlantes il avait senti la main de Marion frémir comme un gentil oiseau saisi au vol; ce contact l'avait grisé. Un scrupule d'honneur arrêta l'aveu prêt à s'échapper; dans quelques heures, il se battrait avec celui que la vicomtesse devait épouser bientôt; s'il allait lui tuer son fiancé? Ah! mieux vaudrait cent fois perdre cette existence où il n'avait nulle chance

d'être aimé comme il sentait, hélas! qu'il aimait déjà. Par un effort héroïque, Julien reprit possession de lui-même et, affectant un calme qu'il n'éprouvait guère :

— Que de bonté, madame! Vous daignez me pardonner le dérangement inutile que je vous ai causé. Croyez-le, d'ailleurs, ces lettres ne sont qu'égarées; j'espère les retrouver et vous les remettre bientôt. Il faut tout prévoir, cependant; ma vie ne m'appartient pas, je puis disparaître un jour ou l'autre ; en ce cas, un parent qui m'est tout dévoué, M. d'Aubignac, se chargera de la tâche que je n'aurai pu accomplir.

La voix de Marion trembla visiblement.

— Vous n'êtes pas, j'imagine, compromis dans une de ces odieuses associations qui troublent notre pays?

— Sur ce sujet, madame, permettez-moi de garder le silence. Maintenant, si vous m'y autorisez, je vais vous reconduire dans des lieux moins déserts.

— Non, partez, je l'exige; on a remué sous ce bosquet de marronniers, on nous épie, peut-être ; les jardins Beaujon ne sont pas si grands, je saurai bien retrouver mon chemin toute seule.

— Soit, madame; vous l'exigez, il ne me reste qu'à obéir.

Et, saluant avec une froideur dont Marion se

sentit un peu blessée, il s'éloigna vers la colline où était la cabane de la sibylle. Une minute après, Armande sortit du bosquet.

— Ah! je t'y prends, Marion! Belle hypocrite, tu venais aux Montagnes-Russes pour escamoter mes lettres ; le ciel, ou plutôt le diable, m'a bien inspirée de te suivre jusqu'ici; ce beau militaire ne te fera pas hommage de ma correspondance, j'y mettrai bon ordre, je te le jure.

— Vous l'avouez donc? ces lettres sont de vous; vous avez osé vous servir de mon nom pour abriter vos caprices dévergondés. Vous êtes une misérable et ma porte vous sera fermée à jamais!

— Tu prends toujours les choses au tragique,ma belle; une simple espièglerie, une idée folle qui m'avait passé par la tête, il y a bien de quoi faire tant de tapage! Et puis, tu n'en es pas morte; moi, le baron d'Orgère m'aurait tuée; rappelle-toi qu'il y a trois ans, j'étais encore en puissance de mari.

— Quelle traîtrise! Me faire supporter le poids des faiblesses d'une autre! M'exposer à rougir devant cet inconnu!

— Nous y voilà; avoue-le donc : devant ce guerrier tu voulais poser pour la vestale romaine, la vierge immaculée. Coquetterie pure! car, pour de l'amour tu en es incapable; ton cœur est en carton-pierre, on le sait depuis longtemps. J'ai eu, du

reste, la charité de l'avertir, le galant officier.

— Et qu'as-tu donc eu l'effronterie de lui dire?

— La vérité, tout simplement : que, dans un mois, tu épousais Samoise, le plus jaloux des mortels et qu'il fera sagement de renoncer à une belle mieux gardée que les oranges des Hespérides. J'ignorais qu'il se souciait peu de toi et qu'il s'agissait seulement de petits billets sans importance pris au sérieux par deux nigauds.

Elle s'interrompit pour se baisser vivement.

— Quelle trouvaille ! Le portefeuille tant cherché que je sens là sous mes pieds : le maladroit ! Il l'a laissé glisser de sa poche sans s'en apercevoir ! Et mes lettres y sont attachées par un ruban. Vingt et une, le compte est juste. Hein ? Quand je te disais que le diable me protégeait !

— Un instant. Ces lettres signées de mon nom, m'appartiennent aussi bien qu'à toi ; tu vas les déchirer sur l'heure en ma présence, je l'exige.

— Pas si bête, ma foi ! cela vaut des billets de banque. Comprends que je tiens essentiellement à rester ton amie. Quel scandale si tu me fermais ta porte ! Maintenant, ma chérie, j'ai barre sur toi ; ne t'avise pas de rien faire pour dénouer notre tendre amitié. Entre nous c'est à la vie, à la mort !

Marion se précipita pour arracher le portefeuille qu'Armande défendait avec l'énergie d'une lionne.

De loin, s'il s'était retourné, Julien aurait pu apercevoir les deux nobles dames luttant comme deux femmes de la halle. Marion lâcha prise la première; Armande en profita pour s'échapper en lui lançant comme une flèche :

— Celui qui était tout à l'heure agenouillé à tes pieds se bat demain, au point du jour, avec ton fiancé.

Marion demeura un instant étourdie, anéantie, elle reprit vite son sang-froid. A tout prix il fallait empêcher ce duel et parler à Samoise. Elle remonta en courant l'allée de platanes, sans y rencontrer, cette fois, ni commandeur ni général.

— Rue de la Grange-Batelière, au Salon des Étrangers, cria-t-elle à un cocher qui stationnait devant la porte du jardin Beaujon.

III

LE SALON DES ÉTRANGERS

Si les petites gens perdaient leurs épargnes dans les bureaux de loterie du Palais-Royal, les élégants de la Restauration laissaient des poignées d'or sur les tapis verts des cercles. Depuis la Banque de France, qui avait établi une roulette dans l'hôtel d'une douairière jusqu'au *Salon des Étrangers*, partout on jouait avec frénésie et, de onze heures du soir à six heures du matin, *le rien ne va plus* faisait battre les cœurs.

Sans être un joueur endurci, Samoise, pour se conformer aux usages du beau monde venait régulièrement passer une heure ou deux au cercle à la mode. Sûre de le saisir au passage, Marion avait résolu de l'attendre dans la voiture et de lui avouer franchement la méprise dont elle était victime

Elle lui prouverait que ce duel n'avait aucune raison d'être. L'homme que le marquis prenait pour un rival était simplement un ami s'acquittant de la promesse faite à un mourant ; il ne se souciait pas plus de la vicomtesse qu'elle ne s'en souciait elle-même.

Marion le croyait-elle de bonne foi ? En tout cas, comme au fond de la sincérité des femmes il y a toujours une restriction, elle était bien décidée à taire sa malencontreuse expédition aux Montagnes-Russes.

Il était à peine onze heures lorsqu'elle arriva dans la rue où jadis les bateliers faisaient traverser les marais de la Grange aux Parisiens. Le marquis, allant tous les jours dans le monde, ne viendrait guère avant minuit. Jusque-là, il fallait s'armer de patience. Du fiacre où elle était blottie, Marion apercevait, au bout d'une longue avenue, l'hôtel des Étrangers brillamment éclairé, avec son double perron et sa vaste cour où s'abritaient les équipages. Un joueur attardé passa en fredonnant l'air de *Charmante Gabrielle*. Cette voiture, stationnant devant la grille, piqua la curiosité du personnage ; sans doute une belle qui venait surprendre ou quereller un amoureux ; il allongea vivement la tête vers la portière dont la glace restait abaissée. Marion se recula tout effrayée ; elle avait reconnu

Lucien, le journaliste dont elle se méfiait à bon droit. Tant pis pour elle s'il l'avait aussi reconnue!

Une heure s'écoula lente et pleine d'angoisses; à la veille d'un duel, si le marquis allait s'aviser de ne pas venir? Cette pensée faisait trembler Marion. Pour qui craignait-elle si fort? pour Samoise ou pour Julien? On l'eût surprise en l'interrogeant; elle ne voyait pas très clair dans son propre cœur. Ce qui était certain, c'est que cette longue faction avait exaspéré ses nerfs. Lorsque minuit sonna à l'église voisine, elle n'y put tenir et, s'élançant hors du fiacre, elle courut vers l'hôtel; une idée venait de surgir dans son esprit; à défaut de Samoise, elle demanderait Henri qui ne bougeait pas du cercle. Un peu léger le dernier rejeton des Vélaré et trop amoureux d'Armande pour qu'elle se risquât à lui dévoiler la perfidie de madame d'Orgère n'importe, il aimait tendrement sa sœur; elle le supplierait de s'interposer et, fût-ce même sur le terrain, d'empêcher le duel.

Le cercle des Étrangers était surtout fréquenté par la jeunesse dorée de Paris. Tout y paraissait établi sur un pied somptueux. Des valets poudrés sommeillaient sur des banquettes dans le vestibule tendu de soie vert pâle. Marion entra fort troublée, se demandant comment il existait des femmes que cela pouvait divertir d'avoir des aventures. D'une

voix à peine intelligible, elle jeta à un laquais le nom de Vélaré. Henri accourut aussitôt, croyant sans doute à une bonne fortune. Il fut très désappointé en reconnaissant sa sœur.

— Toi ici, quelle folie! tu tombes mal; nous jouions un jeu d'enfer et je gagnais, par le plus grand des hasards.

— Pardonne-moi en faveur du motif grave qui m'amène.

— Alors ne restons pas ici où tu es exposée aux rencontres. Sais-tu bien, ma chère, que ton futur goûterait médiocrement cette équipée? Les figurantes de l'Opéra se risquent seules ici à la poursuite du vieux Lauriston ou du jeune d'Orsay.

Ils traversèrent un salon tendu de velours nacarat; les sièges en bois doré, les glaces et les draperies des fenêtres étaient garnies de même étoffe. La pendule et les candélabres, style Empire, contrastaient par leurs mauvais goût avec le lustre à pendeloques, d'une forme exquise, ayant appartenu au financier La Popelinière. Les consoles et les tables étaient en beau malachite vert, dernière exigence de la mode. Après le salon, un boudoir drapé de mousseline de l'Inde et de satin lilas brodé d'argent; dans tous les coins, des sièges en racine d'if, de buis ou d'orme; les jardinières abondamment fleuries, la garniture de cheminée et la lampe sus-

pendue au plafond étaient en albâtre d'un blanc rosé; sur le panneau principal se détachait un tableau représentant la mort du duc de Berry.

Henri indiqua du geste à sa sœur un sopha en forme de gondole, soutenu par deux cygnes aux ailes éployées. Marion resta debout, absorbée dans ses pensées.

— Te voilà muette à présent, dit Vélaré; si tu ne veux pas t'asseoir, parle au moins.

— Mon frère, Samoise se bat demain, ou plutôt aujourd'hui, à la porte Maillot; tu es son témoin, ne dis pas non, je suis sûre de ce que j'avance. Ce duel est insensé; j'étais venue ici pour l'expliquer au marquis et lui dire que je mourrai de douleur s'il persiste à se battre.

— Peste! comme tu prends feu! Je suis charmé que tu rendes enfin justice à ce pauvre marquis et je compatis de grand cœur à tes alarmes. Mais, vois-tu, petite sœur, pour nous autres friands de la lame, impossible de reculer; si nous n'avons plus les champs de bataille, qu'on nous laisse les duels, Tranquillise-toi; le ciel protégera ton fiancé; personne n'espadonne mieux que lui; une petite leçon à donner à un bonapartiste insolent, et tu verras demain ton chevalier accourir pour déposer aux pieds de sa dame les deux oreilles du quidam, en guise de trophées.

— Peux-tu parler avec cette légèreté, Henri ? Je connais mieux que toi la cause de ce duel ; la politique y est totalement étrangère.

Bah ! s'agirait-il de toi, par hasard ? A présent je me souviens : ce grand bellâtre qui te dévisageait pendant la contredanse. Si le marquis ne se battait pas, morbleu ! c'est moi qui prendrais sa place et qui corrigerais ce manant.

Marion se tordit les mains avec désespoir.

— Si j'osais parler, halbutia-t-elle, si je te disais qu'Armande...

— Halte-là, ne mêlons pas Armande dans cette histoire où elle n'a que faire. Aussi bien, puisque nous voilà seuls, je te ferai une confidence ; mon mariage suivra de près le tien ; dans six semaines Armande sera comtesse de Vélaré.

Marion étouffa un cri d'indignation. Sa belle-sœur, la cynique créature qui osait menacer celle qu'elle avait si gravement offensée, l'hypocrite qui tromperait sans doute le jeune dandy comme le vieil émigré. Voilà donc pourquoi l'effrontée tenait tant à avoir Marion à sa merci.

— Que les femmes sont étranges, dit Henri ; je m'attendais à une explosion de joie et tu fais la grimace comme si tu venais d'avaler un verre de vinaigre. Pauvre Armande qui t'aime tant !

— Elle me l'a bien prouvé, murmura Marion.

— Hein ? que grommelles-tu ? Il me semble que je suis le maître de faire ce qui me plaît. Si tu crois que c'est une existence d'être un homme à la mode, de passer ses nuits au cercle à perdre de l'argent et de décider du mérite de toute chose à Paris, depuis un cosmétique jusqu'à une tragédie ! Ma foi, j'en ai assez ; je veux me ranger et avoir un intérieur agréable. Armande est une femme de sens ; elle cache, sous des airs un peu évaporés, un grand fonds de sagesse et de dévotion. Pourquoi souris-tu ainsi ? Avant-hier, à la soirée du ministre, l'évêque d'Hermopolis me faisait encore l'éloge d'Armande. La seule chose qui me taquine, c'est la Saint-Eugène qui pourrait donner de mauvais conseils à ma femme. Sitôt la lune de miel terminée, je fais acte d'autorité et j'envoie Lodoïska rejoindre sa princesse Borghèse en Italie.

— Fais comme tu voudras. Tes affaires ne me regardent pas. J'ai été bien sotte de compter sur toi pour empêcher deux honnêtes gens de se couper la gorge. Adieu, le duel est une barbarie que le cardinal de Richelieu avait raison de punir de mort.

— Pour une Vélaré dont les ancêtres ont pris Jérusalem, vous avez ce soir des idées bien bourgeoises, ma mie, cria Vélaré, tandis que Marion s'enfuyait à travers le salon Rouge et le vestibule,

sans souci des regards moqueurs que les valets lui lançaient au passage.

Elle regagna sa voiture. Au Marais, comme dans l'hôtel de Vélaré, tout dormait lorsque la jeune femme ouvrit, à l'aide d'un passe-partout, la porte de service qui donnait sous les arcades.

Marion se dirigea tout d'abord vers son oratoire ; elle avait besoin de pleurer et d'épancher dans la prière son cœur gonflé d'amertume. Tout lui avait mal réussi dans cette soirée maudite et, malgré ses efforts, deux hommes allaient se battre pour elle, peut-être se tuer au point du jour. Rien n'apaise les nerfs féminins comme une petite prière et un déluge de larmes. La pieuse Marion, jadis l'orgueil du couvent du Sacré-Cœur, se leva de son prie-Dieu un peu rassérénée. Puis, elle s'en fut dans la bibliothèque quérir un roman en trois volumes que l'éditeur Barba lui avait envoyé la veille : *Les Enfants de la Caverne du Bois* ou *les Mystères de la Tourelle du couvent de San Benedetto.* Sous la Restauration, point n'était besoin du chloral des pharmaciens ; les romanciers suffisaient. Malgré ses inquiétudes, la vicomtesse sentit bientôt son cerveau s'appesantir et, comme Imogène, l'héroïne du drame de Shakespeare, elle laissa échapper le livre qui roula sur la courtepointe de satin.

Bienfaisante invention de la Providence que le

sommeil jeté comme un pont entre un jour et un jour! Trêve bénie où le lutteur épuisé reprend des forces pour les batailles de la vie!

Marion s'éveilla tard dans la matinée. Les belles de l'époque s'éternisaient volontiers au lit; le buste exhaussé par trois carreaux d'édredon, un foulard de soie artistement roulé sur leurs cheveux noirs ou blonds — dans ce temps-là les rousses ne comptaient pas — elles avalaient en hâte une tasse de fécule ou de chocolat et, un pupitre de maroquin posé sur leurs genoux, elles expédiaient la correspondance aux bonnes amies, aux fournisseurs ou même aux adorateurs, nous n'osons dire aux amoureux, supposant qu'une femme de la cour, une dévote, se montrait plus sévère que les muscadines du Directoire.

Ce jour-là, Marion n'avait guère la tête à écrire le moindre billet; elle se leva incapable d'autre chose que de se promener, de sa chambre à coucher à son oratoire. Midi sonnait; ce duel était désormais un fait accompli et personne pour lui en donner des nouvelles! Odette boudait dans sa chambre; Vélaré avait découché, comme à son ordinaire, et la chanoinesse était sortie de bonne heure pour aller à une séance de l'Académie. Lorsqu'elle rentra, vers quatre heures, Marion s'empressa de descendre. Qui sait si la bonne

Hermine n'aurait pas — à la chapelle des Quatre-Nations[1] où l'on bavardait aussi volontiers que sous la coupole du palais Mazarin — appris quelque chose touchant ce malheureux duel?

— Ah mignonne, s'écria la chanoinesse, cela me fait du bien de te voir! J'ai passé une nuit affreuse. Depuis l'histoire de la présidente, en 1786, je n'ai jamais tant souffert. Pour me distraire de mes peines de cœur, j'ai été à l'Académie entendre nos grands hommes ou, si tu l'aimes mieux, ce que Diderot appelait les quarante oies du Capitole. Fort piquante la séance! Fronts ridés et lèvres souriantes, lunettes bleues et lorgnettes d'opéra, perruques et guirlandes de fleurs, toilette et littérature, science et galanterie, tout y était confondu. Rien de plus imposant que la grande tribune, drapée de velours vert brodé de lis d'argent et surmontée du buste royal, où siégeait le bureau. Le duc de Richelieu présidait la séance. Talleyrand, perché au plus haut des gradins, sommeillait — ne pas trop s'y fier — et notre ambassadeur, retour de Berlin, Chateaubriand guignait, sans en avoir l'air, une blonde en chapeau rose[2]. On m'a

1. Où avaient lieu, sous la Restauration, les séances publiques de l'Académie.

2. Cette jolie blonde n'est plus si fraîche, mais elle existe encore et nous pourrions la nommer.

montré l'ermite de la Chaussée-d'Antin et un bouquet de cuistres qu'avant la Révolution on n'eût jamais souffert à l'Académie. Mais je bavarde pour m'étourdir; au fond, j'ai la mort dans l'âme; réponds franchement, mon cœur : crois-tu que Beauverlet me trompe?

— Jamais de la vie, ma bonne tante, répliqua hardiment Marion qui, pourtant, savait là-dessus à quoi s'en tenir. Pourquoi vous torturer l'esprit à plaisir?

— Que veux-tu? je me fais des idées folles; les hommes ont si peu de scrupules! Beauverlet, le monstre, a toujours eu un faible pour les jolis museaux. Qui a pu l'arrêter hier, quand je le suppliais de venir?

— Confessez donc le coupable; je l'aperçois sur la place Royale qui se dirige par ici avec mon oncle.

Les deux bons apôtres entrèrent d'un air vainqueur.

— Je vous présente un homme qui vient de faire une folie, dit le commandeur; sur le Pont-Neuf, une mendiante me poursuivait : « Je meurs de faim, monsieur; au nom de notre bon roi Henri, donnez-moi de quoi avoir du pain. — Ma foi! ma brave femme, vous êtes bien inspirée d'invoquer ce saint-là! » ai-je répondu en laissant tomber un louis dans la main qu'on me tendait.

L'hypocrite Beauverlet se pencha pour baiser le bras qu'Hermine retira avec dédain.

— Ne me touchez pas, monsieur. Quel front vous avez! Reparaître ici après vous être si déloyalement conduit hier!

— Ma douce, mon aimée, j'en ai gémi, croyez-le; impossible de venir : une réunion politique où nous avons délibéré sur les moyens de débarrasser la France du carbonarisme; j'en appelle au commandeur, qui assistait aussi à la séance.

— Certes oui, j'y étais; est-ce que je boude jamais quand il s'agit de témoigner mon dévouement à la cause royaliste? Nous avons même si longuement délibéré que l'aurore ouvrait ses portes lorsque Morphée se décida enfin à verser sur ma tête ses pavots bienfaisants.

Marion leva sur son oncle un regard étonné. L'eût-elle jamais cru capable de mentir aussi effrontément?

Avec une pirouette fort leste pour son âge, le vieux mauvais sujet se tourna vers sa nièce et, tout bas :

— Souviens-toi, Marionnette que tu m'as promis le secret. Es-tu satisfaite de ta soirée? Moi, enchanté de la mienne; un souper délicieux, une bisque et une femme incomparables; nous recommencerons ce soir, je mène ma nymphe au *Saut du Niagara*.

— Ah! monstre! soupirait Hermine en abandonnant aux baisers du perfide Beauverlet sa petite main chargée de bagues et couverte d'une mitaine, faut-il vous croire?

— Oui, mon adorée, croyez-moi comme la Vérité sortant toute nue de son puits. Tout à l'heure encore, j'ai loué à votre intention une loge au théâtre de *Madame*; n'aviez-vous pas manifesté le désir de voir le petit prodige, Léontine Fay, dans *le Vieux Garçon*, de M. Scribe?

Le fourbe! pensait Marion, tout en regardant par la fenêtre, comme si elle espérait voir apparaître quelqu'un qui pût soulager ses inquiétudes.

Son cœur bondit soudain, une voiture venait de s'arrêter; Vélaré en descendit et se précipita dans la maison. Laissant la chanoinesse et le général aux douceurs du raccommodement, Marion courut dans le vestibule au-devant de son frère. Tous deux s'étaient mal quittés la veille, mais, en ce moment, la vicomtesse oubliait toute rancune.

— Eh bien! ce duel, personne gravement blessé, j'espère?

— Il s'agit bien de cela! je suis décavé, tu m'as coupé la veine. Après ton départ, j'ai perdu quatre mille louis sur parole; je vais me jeter aux pieds de la chanoinesse et lui déclarer que, si elle ne me tire pas de là, je me brûle la cervelle à l'instant.

— Tu n'as donc pas été ce matin à la porte Maillot ?

— Tu y tiens décidément, il paraît que mes inquiétudes financières te touchent peu. Rassure-toi, il n'y a pas eu mort d'homme à déplorer. A sept heures Samoise, Lucien et moi, nous arrivions au bois de Boulogne avec des épées de chez Lepage et un chirurgien de la maison du roi. Il n'y manquait que l'adversaire et ses témoins ; le sieur Destreville avait sans doute appris qu'il aurait maille à partir avec un escrimeur de première force ; au bout de deux heures d'attente, nous sommes revenus bredouilles, ne rapportant de notre expédition qu'une faim de loup et la perspective d'un rhume de cerveau. Exactement l'histoire de la montagne qui accouche d'une souris. Es-tu contente ?

Non, certes, elle ne l'était pas ; elle eût pleuré sur Destreville embroché par l'épée de Samoise ; ses instincts aristocratiques étaient révoltés de cette conduite qu'un bourgeois lui-même eût désavouée.

— Ce n'est pas tout, madame ma sœur, reprit Henri, nous avons un compte à régler. En déjeunant, ce matin, au café Hardy, Lucien m'a confié qu'il avait reçu une dénonciation en règle ; on lui signalait une noble dame du Marais comme ayant des rendez-vous avec certain capitaine bonapartiste. Bien entendu, le galant homme, par égard pour une

famille royaliste, a refusé les avantages promis s'il insérait la dénonciation. Connaîtrais-tu, par hasard, l'héroïne de l'aventure? Je crains de la deviner. La favorite de madame la duchesse de Berry, la fiancée du marquis de Samoise, se compromettre ainsi! Moi qui avais la naïveté de croire que tu tremblais pour les jours de ton fiancé! Préférer un pleutre, qui loge dans un galetas, au plus brillant de nos dandies; un ennemi du gouvernement à un fidèle serviteur du roi! La Bruyère a raison : quand il s'agit d'amour, les plus monstrueuses fantaisies peuvent éclore dans le cœur des femmes, mais je rougis pour ma sœur d'une pareille conduite.

Madame de Foligni se redressa sous l'affront.

— Vous prenez, mon frère, une peine inutile; cherchez ailleurs la vraie coupable. Il me serait facile de me défendre et d'accuser à mon tour; on ne me croirait pas; j'aime mieux me taire et me consoler avec le témoignage de ma conscience d'une injure que je n'ai pas méritée.

Sur ces mots, elle lui tourna le dos et rentra dans son appartement. Une fois seule, la fierté qui l'avait soutenue tomba subitement. Tout énervée, elle fondit en larmes.

Que d'agitations dans sa paisible existence depuis quarante-huit heures, et surtout que d'illusions perdues! Son frère, ce joueur égoïste sur l'estime

et l'affection duquel elle croyait pouvoir compter, acceptant, sans examen, l'accusation lancée contre sa sœur; son oncle, qu'elle avait appris à vénérer depuis l'enfance, un libertin menteur, et la chanoinesse, une vieille fille aussi romanesque que *ma tante Aurore*, tous deux plus occupés de leurs séniles amours que du bonheur de leur nièce; Samoise jaloux sans raison, soupçonnant, sur la foi d'un regard, d'un geste, celle qui lui avait promis fidélité; jusqu'à l'aventurier rencontré au bal du ministre, l'homme qui avait un instant occupé la tête, sinon ému le cœur de Marion, qui n'était qu'un poltron, un lâche! Qui donc fallait-il croire en ce monde?

Elle sonna pour demander Odette; dans cet instant de défaillance morale, elle éprouvait le besoin d'embrasser sa sœur, l'enfant innocente qu'elle avait malmenée la veille sans raison; cette affection-là, du moins, ne lui ferait jamais défaut. Dans ce brave petit cœur, elle pouvait s'épancher sans crainte.

Mais mademoiselle Odette était sortie pour aller au salut, et un missionnaire, envoyé par M. le curé de Sainte-Marie, sollicitait de madame la vicomtesse la faveur de quelques minutes d'entretien. Marion avait appris la charité à l'école du couvent; son chagrin même ne pouvait l'empêcher de recevoir le protégé du pasteur. Elle bassina avec de l'eau

fraîche ses paupières rougies et entra dans le petit salon où le vénérable missionnaire attendait déjà.

Les joues vermeilles et les yeux noirs pleins d'éclat de ce missionnaire contrastaient avec la neige de ses cheveux et de sa barbe flottante jusqu'au milieu de la poitrine. Marion était si touchante, avec ses yeux voilés de tristesse, que le pieux personnage lui-même en parut frappé.

— Excusez-moi, madame, fit-il d'une voix jeune et harmonieuse, d'avoir osé venir jusqu'ici implorer votre charité.

— Je vous en remercie, au contraire, répliqua Marion, en ouvrant une aumônière de velours suspendue à sa ceinture.

— Non, madame, gardez votre or : ce n'est pas un secours matériel que je sollicite ; daignez m'écouter un instant ; et, d'abord, je ne veux pas me prévaloir de cet habit pour vous tromper.

D'une légère chiquenaude, il écarta les boucles blanches qui tombaient sur son front et madame de Foligni aperçut une épaisse chevelure d'un noir lustré.

— Je ne suis pas le saint homme que vous croyez ; missionnaire de la pensée, peut-être, mais non de la parole divine : Gustave d'Aubignac, journaliste et libéral.

Journaliste et libéral, deux mots qui sonnaient

mal à l'oreille des patriciennes de la Restauration. Fort peu rassurée, Marion allongea le bras pour saisir le cordon de sonnette :

— De quel droit vous introduisez-vous chez moi, monsieur ?

D'Aubignac resta un instant étourdi de la question; en sa qualité de méridionnal et de journaliste, il ne manquait pas d'aplomb, mais il sentait qu'en franchissant le seuil de cet hôtel il avait commis une sottise; au lieu d'une femme souriante et légère, qui laissait jaboter son cœur avec les militaires, il trouvait cette beauté imposante, blanche et froide comme les statues des reines couchées sur les tombeaux de Saint-Denis. Il avait l'habitude de parler aux masses et de haranguer la jeunesse des écoles, mais non de converser avec les femmes du monde. C'était, sans doute, la première fois de sa vie qu'il voyait d'aussi près cet être aux rouages délicats et compliqués qui s'appelle une grande dame; aussi balbutia-t-il avec un embarras visible :

— Certes oui, madame, vous avez raison, l'audace est grande; je n'avais pas le choix des moyens, vous seule pouviez sauver mon cousin Julien Destreville.

— Ce monsieur qui, depuis deux jours, est venu se jeter en travers de ma vie et me compromettre

par ses maladresses ? On est malvenu à m'invoquer pour lui ; je ne souhaite qu'une chose, c'est de n'en plus jamais entendre parler.

Toutes les mêmes : des coquettes égoïstes, pensa d'Aubignac. Mais il était lancé cette fois et, sans se déconcerter, il reprit :

— Hier, au sortir des Montagnes-Russes, Julien a été appréhendé au corps par des agents de la police secrète et jeté en prison.

La physionomie de Marion s'éclaircit et sa main lâcha le cordon de sonnette qu'elle tenait encore. Dieu soit loué ! la volonté n'était pour rien dans l'éclipse de Destreville.

— Je déplore l'arrestation de votre ami, mais je n'y puis rien, fit-elle d'un ton radouci.

— Ah ! madame, vous ne refuserez pas de nous venir en aide quand vous saurez qu'il s'agit de faire rendre justice à un innocent ; Destreville a été arrêté par erreur ; une similitude de taille, un certain air de famille ; on l'a pris pour moi, ce sont mes crimes qu'il expie.

Un sourire effleura les lèvres de Marion.

— Vous n'aviez pas, j'espère, ressuscité la machine infernale de la rue Saint-Nicaise ?

— Non, en fait de bombes fulminantes, je ne me sers que de ma plume. Hier, j'ai publié un pamphlet assez vif qui a éclaté, comme un pétard,

sur le sieur La Marlière, en plein conseil des ministres. Il y en aurait suffisamment pour m'envoyer au mont Saint-Michel. Aussi, j'en demande pardon à l'Église, j'ai pris soin de cacher sous la soutane d'un prêtre la peau d'un républicain. Suis-je assez bien grimé? M. Franchet lui-même n'y verrait que du feu. Tout à l'heure, en payant passage au guichet du pont des Arts, j'ai rencontré un de mes adversaires politiques, Lucien Bocquet, je l'ai salué et il m'a rendu le salut respectueux qu'on doit à un homme d'Église.

— N'exagérez-vous pas un peu le danger ? Notre roi et ses minitres veulent le bien et la justice ; les illégalités dont vous parlez ont disparu avec le gouvernement que vous regrettez.

— On voit bien, madame, que vous ignorez ce qui se passe ! Vous ne connaissez pas le *cabinet noir* et les rigueurs qu'on exerce contre la jeunesse indépendante des Écoles. La police veut à tout prix faire du zèle : il faut bien que les agents provocateurs gagnent leur argent. Si vous parcouriez les rues à pied, au lieu de traverser Paris au galop de vos chevaux, vous seriez terriblement surprise. Une grande dame comme vous ne se doute guère de ces choses-là. Chaque nuit, des arrestations sont opérées. Avant-hier, rue de la Ville-l'Évêque, un fiacre cheminait tranquillement; les agents l'arrê-

tent au nom de la loi, croyant mettre la main sur un conspirateur recommandé pour la geôle. Ils ouvrent la portière et trouvent une jeune femme dans un état de grossesse avancée que la frayeur avait fait évanouir[1]. Et c'est pour en arriver là que nous avons pris la peine de démolir la Bastille!

— Malgré votre barbe blanche, vous me semblez un peu jeune pour vous targuer de ce brillant exploit. D'ailleurs, est-ce tout à fait sans raison qu'on sévit contre vous? Ne vous cachez-vous pas comme des taupes pour conspirer dans les caves? Si j'essaie une tentative en faveur de votre ami, je veux au moins être sûre qu'il ne fait partie d'aucune de vos *ventes* criminelles et n'a jamais trempé dans vos complots.

D'Aubignac avait, relativement aux serments faits aux femmes, des principes aussi élastiques que le prince de Talleyrand. Jurons toujours, pensa-t-il, et, prenant une pose théâtrale :

— Madame, je vous le jure par les mânes de mes aïeux, des cadets de Gascogne peu fortunés mais de bonne souche, Destreville n'est venu dans la capitale que pour voir les feux d'artifice de Tivoli et des Montagnes-Russes, les bosquets du Jardin Turc et du Cadran Bleu, le bal de Sceaux et

1. Voir *la France*, par lady Morgan, 2 vo

le bal du Ranelagh, sans parler de la fête ministérielle où il a eu le bonheur de danser avec vous. L'enthousiasme avec lequel il m'a parlé de cette soirée pouvait seul m'enhardir à vous implorer en sa faveur. Si j'ai commis une inconvenance, une faute contre les règles de l'étiquette, pardonnez-le, je vous prie, à un pauvre garçon qui ignore les usages du grand monde et n'a consulté que son cœur en cette grave circonstance.

L'air de franchise qui accompagnait cette déclaration désarma complètement Marion. Au fond, ce crâne défenseur de la liberté ne lui déplaisait pas. Le malicieux journaliste était bien inspiré en insistant sur le souvenir que l'honneur d'avoir dansé avec Marion laissait à Destreville. D'Aubignac savait à merveille qu'il n'en était rien, mais il devait feindre de ne pas connaître le point de départ des rapports de la grande dame et de l'officier.

— Je ne m'engage à rien, fit doucement madame de Foligni; pourtant je verrai, je réfléchirai. Adieu, vaillant champion de la plume; je souhaiterais à la monarchie des défenseurs aussi intrépides que vous.

Sur cette phrase, qui cachait peut-être une épigramme, elle prit un flambeau de Saxe à trois branches pour éclairer le visiteur jusqu'à l'escalier.

Aux yeux des gens de la maison, d'Aubignac était un homme d'Église qu'il fallait traiter avec respect.

Du haut du palier, elle aperçut, dans le vestibule, le commandeur et le général qui remettaient leurs carricks et, se penchant sur la rampe :

— Prenez garde, mon révérend père ; les marches sont glissantes.

Malgré ses petites escapades, Beauverlet se piquait de dévotion ; il ôta son chapeau avec empressement.

— *Dominus vobiscum*, fit le Gascon plein de componction.

Pauvre général ! s'il avait pu se douter qu'il recevait la bénédiction d'un de ces polissons de journalistes contre lesquels il déblatérait toute la journée !

Quand la porte se fut refermée sur d'Aubignac :

— Je ne crois pas me tromper, dit-il, c'est bien le missionnaire qui prêchait le carême à Saint-Roch et dont toutes nos dames étaient ravies. Superbe tête de vieillard !

— Peuh ! fit le commandeur, un peu sceptique comme tous les gens qui ont jeté le froc aux orties, il a des yeux bien brillants pour un homme qui a renoncé à Satan.

Et, *in petto*, il ajouta :

— D'ailleurs, sous cette barbe vénérable, j'ai fort bien vu poindre un favori noir à la Bergamy ; je suis fixé. Faire entrer chez elle son amoureux sous ce pieux déguisement, les filles du régent n'auraient pas trouvé mieux ! Décidément, ma nièce est plus forte que je ne croyais.

Puis, tout haut, il reprit :

— Alors, mon général, tu me lâches pour aller au théâtre de *Madame* écouter la prose insipide du jeune Scribe ! Que va dire ta conquête, la petite modiste de la rue du Paon ?

— Ce qu'elle voudra, je m'en moque ; la vue d'Hermine m'a rappellé à tous mes devoirs.

— Fort bien, on se passera de toi, vertueux mortel ; j'irai faire le saut du Niagara, seul, en tête à tête avec Blanche qui m'adore pour moi-même comme si j'avais vingt-cinq ans. Ne prends donc pas tes airs railleurs à la Talleyrand, Beauverlet, ils m'agacent.

— Le ciel me préserve de railler, commandeur ; je suis persuadé que tu es irrésistible dans le tête-à-tête : permets-moi seulement de dire que ta belle est une de ces petites femmes qui savent fort bien ce qu'elles font et jettent volontiers leurs bonnets en l'air pour retrouver au pied des moulins un chapeau d'Herbault à trois cents francs pièce. Un

dernier mot avant de nous séparer : que l'amour ne te fasse pas oublier que nous sommes conviés demain à la messe qui a lieu au donjon de Vincennes pour le repos de l'âme de monseigneur le duc d'Enghien, lâchement assassiné par le tyran Buonaparte.

IV

UNE MESSE AU DONJON DE VINCENNES

Il y a, dans les galeries de Versailles, un admirable tableau de madame Lebrun où Marie-Antoinette est représentée dans tout l'éclat de sa beauté et la gloire de sa maternité. Au premier plan se détache une blonde enfant dont l'œil mélancolique semble deviner les abîmes de douleur cachés sous les pompes de la royauté. Rentrée dans sa patrie, après bien des années d'exil, l'enfant, devenue la duchesse d'Angoulême, vécut plus avec les morts qu'avec les vivants, tout occupée d'élever des chapelles expiatoires pour les crimes commis au nom de la politique. Le peuple et la bourgeoisie frondeuse savaient mauvais gré à cette sainte de l'air de tristesse répandu sur son visage; ce masque doux et sévère semblait un reproche permanent pour les Français.

Tandis que l'architecte Fontaine édifiait le beau monument dont les murs bordent aujourd'hui un de nos boulevards, la duchesse d'Angoulême avait fait installer une chapelle dans la grande salle voûtée où fut jugé le duc d'Enghien ; des prêtres et des religieuses y priaient jour et nuit et l'on y célébrait la messe tous les matins. Il ne se passait guère de semaine sans que Son Altesse allât à Vincennes invoquer Dieu pour ses morts bien-aimés : père, mère et tante guillotinés, cousin fusillé, beau-frère assassiné, les sujets de prière ne manquaient pas, hélas !

Ce matin-là, en dépit d'une froide et pluvieuse matinée d'octobre, beaucoup de courtisans étaient venus assister au service solennel que célébrait chaque mois un évêque aumônier des Tuileries. Elles étaient là presque toutes, les duchesses auxquelles le roi, à défaut d'un tabouret à la cour, accordait un parasol pour suivre les processions publiques. Sur les murs de la chapelle, d'épaisses draperies blanches bordées de noir ne laissaient pénétrer aucun rayon du jour; seules, les lampes, suspendues au plafond, répandaient une lueur mystérieuse ; les femmes semblaient glisser comme des ombres sur les tapis fourrés d'hermine. Suivie de toute sa maison, la duchesse de Berry vint prendre place aux côtés de sa belle-sœur et de *Mon-*

sieur, comte d'Artois, derrière le cercueil qui contenait tout ce qu'il avait été possible de réunir des ossements du duc d'Enghien. Un sarcophage de velours noir, brodé aux armoiries des Condé, s'élevait jusqu'à la voûte, entouré de cierges qui brûlaient dans les chandeliers d'argent massif.

Les enfants de chœur agitaient leurs encensoirs et les chanteurs de la chapelle royale lançaient les notes aiguës du *Miserere* à l'endroit même où des juges sans pitié avaient étouffé la voix du malheureux prince. Un recueillement absolu enveloppait l'assistance, lorsqu'une femme essaya de se frayer un passage jusqu'au bénitier autour duquel se groupaient les retardataires ; la fleur des ultras ; MM. de Vitrolles, de Maistre, de Bonald, de Féletz, de Duras, immobiles comme les statues de la Fidélité, écoutaient les chants magnifiques que l'Église prodigue aux jours de deuil. La nouvelle venue, qui n'était autre que Marion, subissait, comme toutes celles de son sexe, l'impression nerveuse du moment ; catholique et royaliste, elle se sentait remuée par cette imposante cérémonie et se demandait avec terreur comment elle avait osé venir là pour risquer une démarche en faveur d'un officier bonapartiste, le serviteur de celui qui avait permis, sinon ordonné, le meurtre du duc d'Enghien. Elle voyait, par l'imagination, ces talus

verts qui touchaient la chapelle et, sous l'aurore blafarde qui semblait avoir honte d'éclairer le crime, le petit-fils du grand Condé tombant percé de balles françaises!

Qu'était l'arrestation illégale d'un obscur capitaine en comparaison de cette grande iniquité? Quel démon poussait madame de Foligni à se compromettre pour cet inconnu; depuis trois jours, il n'avait fait que bouleverser sa vie? A quelle impulsion inexplicable obéissait-elle? Les psychologues, qui jettent la sonde dans l'âme humaine, répondraient peut-être à cette question. Chez une créature affinée comme l'était Marion, tant de sentiments divers se heurtent et se confondent qu'il est difficile de les analyser. Les reproches d'Henri de Vélaré avaient autant contribué que les gasconnades de d'Aubignac à décider la vicomtesse à entreprendre campagne en faveur de Julien; elle se croyait au-dessus de tout soupçon et s'obstinait par fierté, par bravade, un peu aussi par un attrait singulier et mystérieux.

Refusant d'aller au Gymnase avec la chanoinesse, elle s'était couchée de bonne heure pour dormir et n'avait pu fermer l'œil de la nuit; pour la première fois, elle éprouvait ce trouble, ces angoisses, ces souffrances qui faisaient dire à Sophie Arnould :

C'était là le bon temps; que j'étais malheureuse!

La messe finissait; le comte d'Artois, auquel cette cérémonie rappelait de cruels souvenirs, salua tristement la foule qui se pressait sur son passage. Marion aperçut de loin Beauverlet et Lucien Bocquet; elle se détourna avec frayeur. Madame la duchesse d'Angoulême était sortie sans regarder personne, et madame la duchesse de Berry recevait, dans un petit salon contigu à la chapelle, quelques dames privilégiées. Marion avait compté sur cette audience intime. Malgré la bienveillance que Madame lui témoignait d'ordinaire, elle hésitait maintenant. L'agitation de son esprit faisant affluer le sang à son visage, elle rejeta en arrière le voile de blonde noire qui l'enveloppait; un regard pénétrant tomba sur elle et elle reconnut le duc de Richelieu, petit-fils du vainqueur de Port-Mahon et, comme son grand-père, membre de l'Académie française, avec plus d'orthographe toutefois. Madame Gay définissait ainsi M. de Richelieu : le dernier grand seigneur de France.

En effet, avec sa noble prestance, ses cheveux poudrés encadrant d'une auréole légère des traits d'une distinction suprême, le duc avait l'air d'arriver en droite ligne de la petite salle à manger de Trianon. C'était un esprit sérieux, pourtant, que la politique passionnait davantage que les femmes. Sincèrement dévoué à Louis XVIII, son royalisme

n'était pas de la trempe de celui des La Marlière et compagnie. Ministre pour la seconde fois, il venait de quitter les affaires, déjà frappé à mort et épuisé par des efforts surhumains pour réprimer le levain d'opposition qui fermentait partout. Cousin des Samoise, il admirait beaucoup la fiancée du marquis et, avec une courtoisie plus désintéressée que ne l'eût été celle du maréchal en pareil cas, il offrit le bras à Marion pour la conduire jusqu'à sa voiture.

— Comme vous voilà sérieuse ce matin, belle dame!

— L'air de Vincennes me produit toujours cet effet-là, monseigneur; je ne puis voir sans frémir ces fossés rougis par le sang d'un Bourbon. J'avais une grâce à solliciter de madame la duchesse de Berry, j'y renonce, je me sens trop émue pour être éloquente.

— Et moi, chère enfant, ne puis-je vous servir d'intermédiaire? Parlez-moi en toute confiance comme à un parent et à un ami. Depuis hier, je ne suis plus ministre, c'est vrai, mais je jouis encore d'une certaine influence; il ne me déplairait pas de mettre dans votre corbeille de noces quelque faveur qui vous fût agréable.

Les plus chastes ne s'y méprennent pas. Marion sentait que son charme et sa grâce séduisaient

l'homme d'État. Puisque sa bonne étoile l'avait mise sur le chemin du duc, pourquoi ne pas profiter de l'occasion?

L'imprévu, souvent, nous sert mieux que les projets soigneusement élaborés.

Le vieillard reprit :

— Charmante cousine, — vous me permettez d'escompter l'avenir et de vous donner ce titre — avouez que vous souhaitez d'être attachée à la maison d'une de nos princesses?

— Monseigneur n'y est pas le moins du monde; je n'ai jamais été ambitieuse; c'est en faveur d'un malheureux injustement séquestré que je venais implorer Son Altesse.

Un sourire incrédule se dessina sur les lèvres pâles de M. de Richelieu.

— Bien entendu, ce sont toujours des agneaux qu'on immole sans pitié. Gageons qu'il s'agit encore de ces misérables carbonari qui troublent notre pays; une jolie importation que nous ont value l'Espagne et l'Italie! Ma petite cousine, ne brûlez pas vos doigts de rose à ces foyers d'insurrection.

— Pardon, monseigneur, de vous contredire; la politique n'a rien à voir dans ce cas-là; ce n'est qu'une balourdise de la police : elle s'est avisée d'arrêter un provincial inoffensif, venu à Paris pour se divertir, au lieu d'un journaliste de l'oppo-

sition, un Gascon nommé d'Aubignac, que vous ne connaissez pas sans doute.

— Je ne le connais que trop bien, au contraire; un vrai diable la plume à la main. Nous ne muselons pas la presse comme faisait Bonaparte, mais il est des choses que nous ne pouvons tolérer. Le sieur d'Aubignac a publié dans le *Railleur* un article qui dépassait toute mesure. Le devoir du roi était de soutenir son ministre, et l'arrestation du pamphlétaire a été votée sur-le-champ, à l'unanimité, dans le conseil.

— Eh! justement, voilà l'erreur que je vous signale : d'Aubignac est libre et son cousin est sous les verrous.

— Ah! ils sont parents, cela ne m'étonne pas; « si ce n'est toi, c'est donc ton frère ». Je crains, ma belle enfant, qu'on n'abuse de votre bonté. Savez-vous seulement pour qui vous plaidez? une femme comme vous ne peut guère se douter des scènes de désordre qui se passent chaque nuit dans Paris.

Chose étrange! Marion en était frappée : le grand seigneur et le journaliste exprimaient la même pensée, à peu près dans les mêmes termes. Le duc continua :

— Ce qu'on entend de tous côtés fait frémir; les gens de mœurs les plus douces ne parlent que de

supplices, de vengeances et de bourreaux; je ne suis occupé qu'à modérer cette chambre composée des meilleurs gens du monde qui perdraient la France et le roi à force de royalisme. Quant aux hommes dont les intérêts sont liés à la Révolution, ils crient à la persécution avant même qu'elle ait commencé; ils nous accusent de rigueur et, pourtant, nous n'usons que du droit de légitime défense. J'ai essayé de concilier les partis, je m'y suis brisé; voilà pourquoi je quitte le théâtre de la politique pour rentrer dans la coulisse. Mais je ne veux pas que vous vous soyez vainement adressée à moi; aujourd'hui même, je ferai une enquête; si on n'a trouvé sur votre protégé ni poignard, ni cartes coupées en deux, signes de ralliement des *ventes* de Paris, je crois pouvoir obtenir son élargissement. En revanche, promettez-moi de ne jamais vous intéresser, à l'avenir, aux ennemis du roi; c'est un rôle où je ne vois pas bien la vicomtesse de Foligni.

Marion allait remonter en voiture; elle lui tendit une main qu'il baisa avec la grâce d'un courtisan de l'œil-de-bœuf.

— Merci, dit-elle; vous êtes juste et bon, monseigneur; que la France serait heureuse si tous les hommes d'État vous ressemblaient!

— Non pas, car, dans notre pays, les modérés

n'ont jamais raison. A bientôt; j'espère que ma misérable santé ne me privera pas d'être votre témoin dans certaine cérémonie qui me touche fort au cœur.

A cette allusion directe à son prochain mariage, la vicomtesse rougit, balbutia quelques mots embarrassés et se rejeta au fond de la voiture.

Sans avoir autant pratiqué les femmes que son aïeul, M. de Richelieu les connaissait bien; c'était une science de famille.

— Impossible de s'y tromper, pensait-il en s'éloignant; avec quelle chaleur la belle Marion plaidait la cause de ce prétendu innocent qui ne vaut sans doute guère mieux que le coupable! Quel nuage s'est répandu sur son front lorsque j'ai parlé du mariage décidé depuis longtemps! Avant de rendre la liberté au protégé de la vicomtesse de Foligni, je ferai une enquête sévère; je saurai quel est l'aventurier qui est venu ainsi se jeter dans les plates-bandes du marquis; pauvre Samoise! C'était bien la peine de s'adresser à la femme la plus vertueuse de la cour; un ange de candeur, disait l'autre jour madame du Cayla au concert de madame la duchesse de Berry. Hum! un ange? Mon grand-père, de galante mémoire, ne croyait guère aux anges et je crois qu'il avait raison.

Le duc de Richelieu, comme d'Aubignac, ne se

méprenait pas sur la situation politique ; le gouvernement traversait une crise redoutable ; l'air était saturé de complots tramés par des mains invisibles. Aussitôt découvertes, les conspirations se renouaient ; l'étranger venait en aide aux mécontents et le carbonarisme des Calabres s'unissait au carbonarisme français dans une haine commune contre les Bourbons. La police civile et la police militaire étaient aux abois.

Douze heures après la cérémonie qui avait attiré à Vincennes l'élite de la cour, on aurait pu remarquer dans les quartiers déserts, arrosés par la Bièvre, un mouvement inusité. Des hommes, d'allures mystérieuses, se glissaient le long des maisons et s'en allaient tous, à intervalles plus ou moins longs, frapper trois coups maçonniques à une petite porte enfouie sous le lierre au pied de hautes murailles. Mue par un ressort, cette porte s'ouvrait et se refermait sans qu'aucun gardien apparût. Vers neuf heures, un homme entra et se dirigea d'un pas rapide à travers une longue avenue de marronniers au bout de laquelle s'élevait un bâtiment de forme irrégulière. Une obscurité profonde enveloppait les massifs.

— O nuit sans étoiles, murmura le nouveau venu, sois bénie !

— C'est vous d'Aubignac? fit près de lui une

voix féminine, vous êtes en retard, on vous attend avec impatience.

— Au diable les femmes ! De quoi se mêlent-elles de venir se fourrer dans nos assemblées !

— Vous êtes sévère ! Mon dévouement à la cause que nous servons ne peut-il me faire pardonner l'infériorité de mon sexe ?

— Il ne s'agit pas d'infériorité, ma chère Saint-Elme, vous êtes trop séduisante encore pour faire impunément partie de nos réunions; avec vos beaux seins de marbre, vous troubleriez la cervelle de nos jeunes néophites.

La Saint-Elme frappa sa robuste poitrine,

— Flatteur! Vous le savez, depuis la mort de Michel Ney, mon héros bien-aimé, il n'y a plus là qu'un cœur qui bat pour la France. Je suis en mesure de vous fournir d'utiles renseignements et j'ai autant de courage que tous vos *chevaliers du poignard*.

Ils arrivaient alors devant la maison habitée sous l'Empire par une certaine madame Gustave, correspondante mystérieuse du comte de Provence. La maison semblait vouée aux conspirations avec sa double entrée sur la rue d'Enfer et la rue de la Tombe-Issoire, ses escaliers dérobés, ses trappes, ses judas, et sa sortie, en cas d'alerte, par les catacombes. Ce bâtiment aussi délabré que les vieux

châteaux d'Anne Radcliffe, avait alors pour locataire Pauline, dite la veuve de la Grande Armée, sans doute parce qu'elle y avait perdu pas mal de maris. Retirée de la galanterie, sinon de la politique, cette veuve vivait en garçon, hantant les cafés, errant, l'hiver, sous les galeries du Palais-Royal ou du passage des Panoramas ; l'été, sous les arbres des Tuileries ou du boulevard de Gand. Cette grande femme, invariablement vêtue de noir et possédant encore les traces d'une beauté remarquable, piquait la curiosité des Parisiens; on se la montrait, on la suivait comme on suivit plus tard le personnage déguenillé qui s'appelait Chodruc Duclos.

Dans ses jours de bonne humeur, en prenant un verre de curaçao au café Lemblin, Pauline ouvrait son *ridicule* et étalait sur une table les trésors qu'il contenait : une boucle de cheveux du roi de Rome, un bulletin jauni de la bataille d'Austerlitz, enveloppé dans un mouchoir garni de malines — épave des splendeurs passées, — une bourse de filet, renfermant une médaille d'or grosse comme une pièce de dix sous frappée à l'occasion du baptême du fils de l'Empereur, et enfin un rouleau de papier qui était censé contenir des mémoires. Les faiseurs de romans de l'époque devaient naturellement s'emparer de la veuve de la Grande Armée; Marco Saint-Hilaire en a fait un ange et Eliçagaray une cour-

tisane. Peut-être convient-il de prendre un milieu équitable pour juger l'aventurière au cœur et à la tête exaltés.

Quoi qu'il en soit, la nomade Pauline était rentrée ce soir-là, par hasard, à son domicile pour recevoir les conjurés. Depuis quelque temps, la *vente* du quartier des Écoles, dont d'Aubignac était le secrétaire, tenait ses séances rue de la Tombe-Issoire. Il fallait dépister la police ; le secret de la réunion qui avait eu lieu *Au Roi Clovis*, chez un marchand de vin de la rue Descartes, venait d'être trahi. Le sergent Bories, l'âme de ces réunions, faisait partie du 45e de ligne dont la fidélité au régime des Bourbons était suspectée à bon droit et qu'on devait envoyer un peu plus tard à La Rochelle. Plein de zèle, le jeune sergent avait trouvé moyen d'obtenir une permission pour accompagner, à la vente des Écoles, le général Berton arrivé le matin même de l'Ouest. Berton s'agitait plus activement que jamais ; l'heure, qu'en 1818, nous l'avons vu appeler de ses vœux, semblait enfin arrivée. Il était en train d'expliquer à l'assemblée les projets du *comité directeur*, lorsque d'Aubignac parut ; toutes les mains se tendirent au-devant du nouveau venu ; chacun le félicitait de son dernier article dans le *Railleur*.

— Ah ! mes amis, n'en parlons pas ; cela nous

vaut un redoublement de sévérité et La Marlière, qui voudrait me voir dans la cage du cardinal La Ballue, a fait arrêter, avant hier soir, mon cousin Destreville, croyant mettre la main sur moi.

— Les méprises de ce genre ne sont pas rares, fit Bories ; triste épée que celle des soldats de la domesticité ministérielle !

— Ces soldats-là ne me tiennent pas encore ; on m'offre de tous côtés l'hospitalité, et j'ai autant de domiciles que Denys tyran de Syracuse. D'ailleurs, je suis incorrigible et, dans le prochain numéro du *Railleur*, je vais leur servir une nouvelle anecdote dont vous aurez la primeur.

« Le garde des sceaux, M. de Peyronnet, possède un singe qu'il gâte beaucoup parce qu'il lui a été donnée par une belle dame chère au cœur de Son Excellence. Le ouistiti assiste à toutes les audiences et copie les grands airs de son maître ; on le dit plus mal commode encore. Avant-hier, un provincial sollicitait un siège dans un tribunal quelconque; sa figure déplut sans doute au singe qui se jeta sur lui et le mordit cruellement au bras; le sang jaillit avec abondance; là-dessus, excuses polies du ministre : — « Ah! monseigneur, » s'écrie le provincial, que Votre Excellence ne re- » grette rien! Chaque automne, le sang m'étouffe et » je suis obligé de me faire saigner ; cet intelligent

» animal m'en évite la peine ; je n'ai que des remer-
» ciments à lui adresser. » Il va sans dire qu'hier matin la nomination de l'accommodant personnage paraissait au *Moniteur*. Voilà, messieurs, jusqu'où en est arrivée la bassesse humaine sous ce règne de privilèges et de turpitudes.

Berton semblait contenir avec peine son impatience.

— Est-ce pour nous conter ces fariboles que vous nous avez fait venir rue de la Tombe-Issoire? N'avez-vous rien de plus sérieux à nous apprendre que les exploits d'un singe?

— Si fait; d'abord, j'ai dans ma poche une lettre de Béranger.

— Le tribun chantant qui vient d'être destitué, condamné à cinq cents francs d'amende et à trois mois de prison ?Bravo ! il est bien des nôtres celui-là.

— Ses chansons sont notre bréviaire, nous les répétons jusque sur les bancs de l'amphithéâtre.

Le grave Bories lança un regard tant soit peu méprisant sur les deux carabins qui exprimaient ainsi leur enthousiasme.

— Béranger, reprit d'Aubignac, s'excuse de ne pouvoir venir à notre réunion, son médecin et Lisette lui ordonnent de garder le coin du feu. Avez-vous vu M. de Lafayette comme vous en aviez l'intention, sergent Bories?

— J'ai eu l'honneur d'être reçu aujourd'hui par M. de Lafayette; il m'a déclaré que la force ouverte était désormais la seule arme efficace pour renverser un gouvernement qui veut ressusciter les inégalités sociales de l'ancien régime.

— Oui, grommela Berton, je le reconnais bien là, toujours le même, faisant circuler le mot d'ordre dans les *ventes*, les régiments, les ateliers, les écoles, mais ne se montrant jamais et nous laissant tirer les marrons du feu.

Puis, à l'oreille de d'Aubignac, il ajouta :

— Le ton de légèreté qui règne ici ne convient guère à la gravité des circonstances. Où donc recrutez-vous vos adeptes?

— Ma foi, un peu partout, sauf à la Chambre des pairs. Vous avez devant vous des officiers à la demi-solde, de futurs avocats ou médecins, quelques apprentis littéraires, sans parler d'un maître de danse et d'un coiffeur auxquels la pochette et le peigne valent leurs entrées dans le noble faubourg; ce ne sont pas les moins utiles dans notre association.

Le général haussa les épaules et, désignant du doigt Pauline et la Saint-Elme dont il avait jadis été l'intime ami :

— Pourquoi admettez-vous ici ces deux femmes ? Elles y sont déplacées.

— L'une d'elles est locataire de la maison, impossible de la mettre à la porte; quant à l'autre, je réclame une exception en sa faveur; elle a suivi les armées comme un vieux troupier. L'empereur souffrait bien les vivandières sur le champ de bataille et elles n'étaient pas les moins aguerries au feu.

— Décidément, vous avez réponse à tout; je persiste, néanmoins, dans mon opinion : avant de venir ici, cette jeunesse tapageuse a dû faire plus d'une station dans les estaminets du quartier Latin.

— Erreur! Les pauvres diables sortent de table où ils n'ont bu que de l'eau. J'en sais quelque chose, moi qui partage ces repas dignes de Pythagore : du potage pour les gourmets, trois sous de pain, six sous de bœuf ou de mouton, jamais de vin ni de dessert, tel est l'ordinaire invariable de notre pension de la rue Saint-Jacques; peut-être, l'avouerai-je? cela contribue-t-il à nous rendre si féroces à l'égard du gouvernement? les satrapes qui dînent au Rocher de Cancale sont bien plus disposés à l'indulgence pour les ministres.

— Savez-vous, monsieur, que vos façons burlesques de présenter les choses ne me conviennent guère?

— Savez-vous, général, que vos chicanes ne me vont pas davantage! Lorsque vous m'écrivîtes pour me demander de présider notre *vente*, je

m'attendais à plus de bon vouloir de votre part.

— N'ergotons pas sur les mots, je vous prie; loin de moi l'intention de vous offenser ; mais tant d'affaires se heurtent dans ma tête que l'égalité de mon humeur peut, parfois, en être troublée ; pour l'instant, je ne vois qu'une chose : ne pas recommencer les étourderies du capitaine Nantil, ni les fausses manœuvres de Béfort. Me garantissez-vous, au moins, qu'aucun espion ne nous écoute et que la police ne viendra pas surprendre le secret de nos délibérations?

— Général, je réponds de tous ceux qui nous entourent; si la police nous cherche, c'est ailleurs que dans cette maison isolée où nous sommes mieux à l'abri qu'au fond des carrières de Montrouge.

Sur cette assurance, Berton reprit le fil de sa harangue. Lettres et pièces à l'appui, il prouva aux conjurés que, cette fois, l'occasion était propice, et qu'un soulèvement, combiné en même temps dans plusieurs provinces de l'Ouest, devait sûrement réussir. Il s'agissait seulement de trouver un intermédiaire brave, intelligent et, au besoin, prêt à faire le sacrifice de sa vie, pour transmettre des instructions d'un pays à l'autre.

Celui auquel était réservée cette mission de confiance, ajouta le général, Philippe Durand, capitaine de la garde impériale, est mort il y a deux

mois, tué en duel, après avoir été lâchement provoqué par un royaliste.

— Mais, s'écria d'Aubignac, l'homme qui a juré à Philippe de le remplacer existe, c'est lui qu'on vient de jeter en prison à ma place.

— Dans nos *ventes* de l'Ouest, répliqua froidement Berton, on n'interrompt pas ainsi l'orateur à tout propos; cet homme est en prison; inutile d'en parler.

— Non, mon général, il est là, prêt à vous servir, fit Julien émergeant soudain du fond de la salle.

Un vrai coup de théâtre; d'Aubignac étreignit le revenant dans ses bras et toute l'assistance poussa des cris d'enthousiasme.

— Je suis encore, dit l'officier, étourdi de la clémence du gouvernement; c'est le duc de Richelieu, m'a-t-on dit, qui vient de faire ouvrir les portes de ma prison. Me voici libre de travailler avec vous au grand œuvre de la liberté.

Gustave murmura à l'oreille de son cousin :

— Je te dirai plus tard qui s'est entremis pour toi auprès du duc de Richelieu.

— Peu m'importe ! tout ce que je demande c'est qu'on ne me ménage pas et qu'on me mette au poste le plus dangereux.

Berton eut un sourire de sphinx.

— Vous serez servi à souhait, jeune homme; je vais vous expliquer ce qu'on attend de vous.

En ce moment, une grosse Picarde, l'unique servante de la veuve de la Grande Armée, se précipita tout effarée dans la salle :

— Trahis ! cernés des deux côtés, la police vient d'enfoncer la porte du jardin.

En effet, si les volets n'eussent été clos, on aurait pu voir les agents, des torches à la main, accourant vers la maison.

— Comme j'avais raison de me méfier! fit amèrement Berton ; étouffée, avant d'avoir vu le jour, notre conspiration !

— Non pas, répondit la veuve; le cas a été prévu ; du sang-froid et de la promptitude, éteignez les lumières : cette lanterne nous suffira.

Et, se dirigeant vers un angle de la salle, elle essaya de faire glisser un panneau qui n'offrait à l'œil aucune trace d'ouverture visible. Une minute d'angoisse s'écoula ; les ongles de Pauline éclataient sous l'effort ; le bois, gonflé par l'humidité, résistait et les agents de police venaient d'attaquer les vantaux de la porte d'entrée fermés à trois verrous. Le panneau glissa enfin dans la rainure, juste assez pour laisser passer un homme. Les conjurés s'enfoncèrent à la suite de Pauline dans un escalier raide et étroit. D'Aubignac, Destreville et Berton restèrent les derniers.

— Partez vite, dit la Saint-Elme, ils ne me font

pas peur, je me charge de leur tenir tête, jusqu'à ce que vous soyez hors d'atteinte. Vous voyez, d'Aubignac, que les femmes peuvent encore être utiles aux conspirateurs.

Le panneau était à peine refermé que la porte vola en éclats; un petit homme à mine chafouine entra le premier; c'était M. Franchet qui devait, l'année suivante, être promu à de hautes fonctions et diriger l'officine nommée vulgairement le *Cabinet noir*. Il avait le beau zèle des ambitieux.

— Envolés! s'écria-t-il, c'est incroyable! Quelle est cette femme, seule ici, qui se donne des airs d'amazone?

— Une vieille connaissance, fit le vétéran de la troupe en s'avançant; madame et moi, nous nous sommes rencontrés en italie, sur le champ de bataille de Monza. Allons, la belle Ida, renseignez-nous, guidez-nous.

— Vous plaisantez, sergent; je ne sais rien, que voulez-vous que je sache? Mon amie Pauline est absente. Ce soir, j'étais venue lui demander l'hospitalité ; toute la journée, j'ai couru le cachet, donnant des leçons d'italien; je suis brisée de fatigue et j'allais me coucher sans attendre la maîtresse du logis. C'est peu galant de venir troubler ainsi le repos des dames.

— A d'autres, ma bonne amie; ces contes à dor-

mir debout ne sont pas faits pour attraper les vieux renards comme moi. Que je sois pendu si ces leçons d'italien ne cachent pas quelque intrigue politique ou amoureuse! Nous savons que cette maison est machinée comme un décor d'Opéra. Sans vous faire prier davantage, manœuvrez-moi sur-le-champ trappes et judas; sinon, nous aurons le regret de vous garder comme otage et de vous emmener coucher en prison.

— Ne la menacez pas, dit Franchet d'un ton doucereux; elle sait bien que le gouvernement ne persécute pas les femmes. La preuve, madame, c'est qu'on connaît vos opinions et qu'on vous laisse en paix. Un peu de complaisance, seulement; dites-nous si les conspirateurs sont ici; on ne vous demande pas autre chose.

La Saint-Elme sembla réfléchir; en ce moment, les conjurés devaient être parvenus à une glacière, abandonnée depuis longtemps, qui ouvrait sur les catacombes. Inutile de feindre davantage; elle redressa sa taille majestueuse et, se croisant dédaigneusement les bras :

— Me croyez-vous par hasard assez lâche pour trahir mes amis? Découvrez-les si vous pouvez; vous ressusciteriez la question à l'eau froide et à l'eau bouillante que vous n'obtiendriez pas une parole d'Ida Saint-Elme. Honte sur toi, vétéran de

nos glorieuses armées, qui rabaisses ta vieillesse jusqu'à tendre des souricières à de braves gens ! honte sur vous tous, vils espions du poussah couronné qui s'imagine remplacer le héros d'Aboukir !

— Enfermez-moi sous clef la courtisane bonapartiste ! cria Franchet furieux. Fallût-il démolir cette baraque, nous saurons bien découvrir sans elle ces maudits carbonari.

La Saint-Elme avait calculé juste ; les conjurés, jeunes et lestes, pour la plupart, avaient descendu en quelques minutes les cent deux marches qui conduisaient à la glacière dont l'entrée sur le jardin avait été murée et cachée sous une cascade artificielle; une humidité pénétrante s'élevait du souterrain ; les chauves-souris, troublées dans leur sommeil, venaient chatouiller de leurs ailes le front des conspirateurs. Pauline chercha dans son *ridicule* une clef qu'elle fit jouer à grand'peine dans la serrure rouillée ; il y avait si longtemps que cette clef n'avait servi !

La porte ouverte et franchie, les fuyards se trouvèrent devant un autel, entièrement façonné avec des têtes de morts, au centre d'un carrefour où venaient aboutir des galeries se prolongeant à l'infini.

— Nous sommes maintenant en sûreté, dit la veuve; que personne ne s'écarte de la route que je

vais suivre; nous sortirons facilement par un regard ouvert sur un jardin de la rue Pot-de-Fer. Toutes les fois qu'ont lieu nos séances, un homme, qui nous est dévoué, guette près de ce regard pour livrer passage, au besoin.

— L'admirable femme ! elle n'oublie rien, murmurèrent en chœur les conspirateurs.

Les rôles étaient intervertis; Berton, effacé au second plan, paraissait de fort méchante humeur. Il s'approcha du journaliste.

— Votre légèreté nous perd, monsieur, je l'avais prévu. Volontairement ou non, nous devions être dénoncés par vos étourneaux d'étudiants.

— La trahison marche souvent de pair avec les complots, j'ignore qui a pu donner l'éveil, mais je vous défends d'accuser mes camarades qui sont innocents. Rien n'est perdu, d'ailleurs; au lieu de nous réunir rue de la Tombe-Issoire, nous en serons quittes pour aller sur les hauteurs de Montmartre, chez notre ami Belhomme, sous prétexte de suivre ses cours de danse.

— Le prétexte est admirable et bien digne de tels conspirateurs ! Quant à moi, je renonce à l'honneur de vous présider et je retourne à Saumur. Puis-je du moins compter sur vous, monsieur Destreville, le seul homme sérieux que j'aie ren contré ici ?

— Oui, général, comptez sur moi; j'irai bientôt vous rejoindre à Saumur.

— Sabreur impertinent! fit d'Aubignac, tandis que Berton s'éloignait pour rejoindre la tête de la colonne; de quoi se plaint-il? C'est une chance de parcourir ainsi les catacombes, les ingénieurs n'accordant que difficilement une permission, de nuit; à la vérité, cela pourrait être mieux éclairé. Aïe! je viens de trébucher sur un tibia; donne-moi le bras, Julien, et causons un peu; j'ai beaucoup de choses à t'apprendre. Sais-tu bien que tu me dois ta délivrance?

— En vérité! Tu connais le duc de Richelieu?

— Pas intimement, mais il me connaît bien, lui; il a signé avant-hier l'ordre de me mettre en prison. J'étais au désespoir de te savoir sous les verrous à ma place; ma foi, je me suis risqué, j'ai été implorer une belle dame qui s'intéresse plus à ton sort qu'elle ne veut le paraître; devines-tu son nom?

— Quoi! Gustave, est-ce possible? Tu as osé...

— Sans doute, j'ai osé; pour toi, j'aurais sollicité Lucifer en personne. La dame de la place Royale est charmante, j'en conviens, quoique ce ne soit pas mon genre; j'aimerais mieux la belle écaillère des Frères-Provençaux.

— Blasphémateur! La sensation te suffit; l'amour,

ce sentiment absurde mais divin, est pour toi livre fermé. Et ainsi tu l'as vue, tu lui as parlé ? Ce qui m'étonne c'est qu'on ne t'ait pas mis à la porte.

— Merci bien de la politesse. Au contraire, on m'a reçu avec tous les égards dus à mon costume; s'il faut te l'avouer, pour dérouter les agents qui me filent d'ordinaire, je m'étais abrité sous le costume ecclésiastique; je regrette que tu ne m'aies pas vu, j'étais exquis, plein d'onction, et si vénérable avec ma longue barbe blanche ! Une fois dans la place, j'ai jeté le froc aux orties; la charmante aristocrate n'a pas semblé trop scandalisée; au fond, elle est plus vibrante qu'on ne croit; elle a rougi et pâli dix fois pendant notre entretien et je vois qu'elle n'a pas perdu de temps pour s'occuper de toi ; je m'y connais, mon gaillard, tu ne déplais pas.

— Écervelé, ne me dis pas ces choses-là; l'amour, qui m'avait épargné jusqu'ici, me fait payer capital et intérêts; j'aime Marion comme un fou et, pourtant, avant-hier, aux Montagnes-Russes, j'ai eu le courage de la quitter froidement comme une étrangère qu'on ne reverra jamais. Ma seule consolation, c'est de penser que je ne subirai pas longtemps la torture d'une passion malheureuse; mourir pour la liberté est une fin

glorieuse qui vaut mieux qu'un lâche suicide.

— Sur ma parole, tu es épique, mon cher; j'admire la naïveté et la fraîcheur d'impressions que la vie des camps laisse aux guerriers lorsqu'un mois de journalisme, sur le pavé de Paris, suffit pour détruire toutes nos illusions. Pourquoi cette belle ne répondrait-elle pas à ta flamme? Tu vaux bien Philippe Durand pour lequel, ce me semble, elle ne se montra pas trop farouche.

— C'est une infâme calomnie? Jamais la vicomtesse n'a rencontré notre ami Philippe, jamais elle ne lui a écrit une ligne, je le proclamerais à la face de l'univers : Marion est un ange de pureté.

Gustave le regarda avec une douce commisération.

— C'est un lis, une hermine, tout ce qu'il te plaira, mon capitaine, mais, palsambleu! calme-toi. Nous voici bien en arrière, ne perdons pas de vue la lanterne de Pauline; je ne veux pas réaliser le poème de l'abbé Delille et mourir de faim dans les catacombes; cela ferait trop de plaisir à ce gredin de La Marlière.

Gustave mettait une certaine affectation à plaisanter ainsi. La plupart des conjurés se taisaient; le bel enthousiasme, les fanfaronnades junéviles s'étaient évanouis par enchantement. Une promenade nocturne dans cette nécropole souterraine

n'avait rien de folâtre et le Père-Lachaise lui-même, entrevu par un beau clair de lune, eût été gai par comparaison. Ces têtes de morts qui semblaient grimacer sous la lanterne que Pauline élevait pour mieux éclairer le chemin, ce dédale de galeries et de couloirs enchevêtrés les uns dans les autres, ces arceaux qui fuyaient à perte de vue, cette solitude où le bruit des pas éveillait des échos lugubres, tout cela était fait pour agir sur les nerfs les moins impressionnables.

La troupe traversa sans encombre la zone située sous le Luxembourg et, au bout d'un long boyau de pierre blanche dont la voûte était si basse qu'on l'atteignait avec la main, les conjurés parvinrent enfin au soupirail de la rue du Pot-de-Fer; ils étaient sauvés! Le gardien se trouvait à son poste, près de la grille descellée à l'avance au milieu d'un jardin appartenant au docteur Z..., ami de Benjamin Constant. Rien, cependant, ne pouvait étonner davantage le veilleur que de voir cette bande surgir des catacombes. Sur la recommandation de Pauline, tous défilèrent en silence par une petite porte donnant sur la rue de Vaugirard. Les bourgeois, endormis derrière leurs volets, ne se doutaient guère que les conspirateurs passaient si près d'eux.

Julien et Gustave remontèrent vers le faubourg Saint-Jacques.

— Avant toute chose, fit Destreville rompant le silence qu'ils gardaient depuis la sortie des catacombes, il convient d'en finir avec ce duel et de ne pas laisser mon adversaire sur la pitoyable opinion qu'il a conçue de moi.

Gustave le regarda tout étonné.

— Eh oui! je n'avais pas osé te l'avouer; hier matin, je devais me battre avec le marquis de Samoise, le fiancé de Marion de Foligni. Comprends-tu maintenant que je n'aie pas le droit de parler d'amour à cette femme? Ce ne sera pas un duel pour rire, l'un de nous tombera pour ne plus se relever; fasse le ciel que ce soit moi! La grande dame, qui n'eût jamais aimé le pauvre soldat, daignera peut-être verser une larme sur sa fin tragique.

— Mon beau cousin, mon enveloppe matérielle m'interdit de m'envoler dans les sphères idéales où tu planes si haut; en termes plus clairs, tu n'as pas le sens commun; le hasard intelligent s'est chargé de faire avorter ce duel; ne t'en inquiète plus et pars le plus vite possible pour l'Ouest où ta présence est utile. Quelques précieuses que soient les larmes d'une belle dame, elles ne valent pas la vie d'un brave comme toi. Mais je sais bien que je prêche dans le désert et que tu n'en feras qu'à ta tête, maudit entêté!

En effet, tous les conseils eussent échoué devant

ce que Julien considérait comme un point d'honneur et le duel eut lieu le surlendemain.

Julien se défendit mollement ; il avait, d'ailleurs, en face de lui le meilleur élève de Bertrand et Grisier; on l'emporta sans connaissance, le flanc traversé d'un coup d'épée, d'Aubignac l'apprit à Marion par un billet que M. Belhomme se chargea de remettre.

Quelque révélation indiscrète était-elle parvenue aux oreilles du marquis ? Évidemment, c'était un mariage de convenance et non d'amour que celui qui allait réunir les grands biens des Samoise et des Foligni ; mais, jusqu'alors, les relations des deux futurs époux avaient été empreintes, d'un côté, d'une familiarité affectueuse, de l'autre, d'une tendre galanterie; une froideur cérémonieuse y succéda des deux parts.

Marion gardait, vis-à-vis de son fiancé, un fier silence, ne daignant ni interroger ni se défendre. Les préparatifs du mariage continuaient cependant ; les fleurs, envoyées par le marquis, remplissaient l'hôtel de Vélaré; la corbeille, d'une splendeur inouïe, et le trousseau, digne d'une princesse, s'étalaient dans le grand salon; on parlait d'une charge à la cour pour la future marquise, et le jour de la cérémonie était fixé au lundi 8 novembre. En dépit du brillant avenir qui s'ouvrait devant elle,

Marion était envahie par une tristesse visible. Le mariage de Vélaré avait été officiellement déclaré et accepté par la famille, non sans protestations. Les caresses hypocrites d'Armande révoltaient la vicomtesse; pour ne pas les subir, elle demeurait confinée dans son appartement.

A quoi songer dans la solitude, si ce n'est à celui qui se débattait entre la vie et la mort? La prose colorée du Gascon d'Aubignac agissait sur l'esprit de Marion ; tantôt arrivait une lettre éperdue : « La fièvre à son paroxysme tout espoir perdu ». Tantôt quelques lignes rassurantes : « La jeunesse triomphait du mal, le délire avait cessé, le blessé semblait renaître à la vie. Fallait-il s'en réjouir pour celui qui aimait follement, sans espoir de retour, et dont le cœur obstiné ne changerait jamais? » Un autre jour, d'Aubignac exécutait des variations brillantes sur le thème des exploits du héros : « Il s'était défendu seul contre vingt-cinq Autrichiens, il avait pris une redoute avec deux hommes de son détachement; brave comme un lion, naïf comme un écolier, timide seulement avec la femme aimée, ce preux digne des croisades du moyen âge ! »

Sous prétexte d'apprendre la *pavane*, pour le prochain bal de madame du Cayla, Marion ne manquait pas une des leçons de danse de M. Belhomme. Cher

petit professeur! il n'était plus question de le congédier; les lettres qu'il apportait étaient lues avidement; rien pour l'instant n'intéressait davantage Marion : pendant trois semaines, elle s'abandonna à des rêveries toujours dangereuses, complètement abusée sur ses propres sentiments. Rien de plus naturel que de plaindre ce pauvre héros qui gisait sur un lit de douleur. Au fond, elle ne pouvait s'empêcher d'en vouloir à celui dont l'épée avait si fort maltraité Julien. Quoi qu'on dise, le coup de foudre se guérit plus facilement que l'amour qui s'insinue peu à peu; lorsque la cristallisation, dont parle Stendhal, a tout envahi, une opération chirurgicale devient bien difficile. Pour avoir raison de cette âme honnête, le petit traître d'Amour avait emprunté les traits de cette figure touchante qui se nomme la Pitié.

La veille de la signature du contrat, après avoir lu une lettre de son correspondant habituel qui l'avait plus agitée encore que les autres, le voile se déchira tout à coup; Marion comprit avec effroi qu'elle aimait Destreville. La délicatesse de sa conscience s'en alarma; pouvait-elle, après une pareille découverte, passer outre et épouser le marquis? Non, certes; dût-elle subir toutes les malédictions familiales, elle était décidée à rompre. Sans perdre une minute, elle descendit bravement pour parler

à la chanoinesse. Dans le premier salon étaient exposés la corbeille et le trousseau, chef-d'œuvre de mesdemoiselles Lolive et Beuvry : tout ce qui peut servir à la toilette féminine, l'indispensable comme le superflu, depuis le manteau de cour en épais brocart jusqu'à la *blouse* de mousseline légère, depuis le diadème de brillants jusqu'au simple mouchoir à la créole pour la nuit. Devant un écrin qu'on venait d'apporter, Odette, extasiée, battait des mains.

— Regarde, Marion, n'es-tu pas la plus heureuse des créatures? Admire ce collier d'émeraudes que monseigneur le duc de Richelieu vient d'envoyer à sa future cousine. Quelle transparence! Quelle grosseur! Aucune femme de la cour ne peut se vanter de posséder des émeraudes pareilles; c'est Armande qui enragera de te voir si belle! Grande hypocrite! ne fais donc pas la détachée, avoue que tu es ravie.

— Oh! oui, ravie, fit la vicomtesse.

Et elle éclata en sanglots.

Hermine entrait en ce moment appuyée sur sa canne à pomme d'ivoire.

— Que vois-je? Ma nièce qui pleure, de joie sans doute? Le fait est que mesdemoiselles Lolive et Beuvry se sont surpassées; depuis le fameux trousseau de madame la duchesse de Berry, où tout se comptait non par douzaines mais par centaines, on

n'a rien vu de plus beau. Vous n'imaginez pas, mes enfants, dans quel état nous étions toutes : « Quand verra-t-on le trousseau? Où verra-t-on le trousseau? Avez-vous des billets pour voir le trousseau? » Naturellement, le premier jour de l'exposition fut consacré à la famille royale, le second à la cour et à la noblesse, les quatre jours suivants au commun des mortels assez heureux pour obtenir des billets. La foule se précipitait comme un torrent à travers le vestibule et le grand escalier des Menus-Plaisirs; les barrières, gardées par des mousquetaires, furent renversées; tout vestige de courtoisie avec disparu; on s'étouffait, on s'écrasait, les femmes criaient...

La bonne chanoinesse s'arrêta; non, ce n'étaient pas des larmes de joie celles qui s'obstinaient à couler sur le visage de Marion. D'un signe, Hermine congédia Odette et, se penchant vers l'affligée qu'elle embrassa :

— Un peu de confiance, mignonne, parle-moi sans contrainte; depuis quelque temps, tu m'inquiètes, tu m'étonnes. Hier, à table, le général me faisait remarquer tes joues pâles et tes airs languissants. Ta belle santé serait-elle ébranlée? Il ne s'agit, sans doute, que d'un peu de malaise physique; le chagrin ne saurait même effleurer la femme de Paris la plus enviée en ce moment.

— Hélas! qu'on a tort de m'envier! Je suis si malheureuse! ma tante.

— Malheureuse! avec ces beaux bijoux et ces belles dentelles; mais, mon cœur, à ta place, en présence de toutes ces merveilles, je danserais comme le saint roi David devant l'Arche. Et puis, tu sais que madame la duchesse de Berry est décidée à te choisir pour dame d'honneur; il ne reste que le consentement du roi à enlever; cette excellente Zoé du Cayla m'a promis qu'elle se faisait fort de l'obtenir.

— Eh! ma tante, que m'importe tout cela! si vous saviez au milieu de quelles incertitudes, de quelles angoisses je me débats depuis trois semaines; j'ai beau m'interroger scrupuleusement, je constate avec regret que je n'éprouve pour le marquis aucun des sentiments qu'une femme doit avoir pour son mari.

Un fou rire secoua la tante Hermine :

— La bonne plaisanterie! Pardonne-moi de rire quand tu pleures, mais c'est plus fort que moi! Qu'elles sont singulières, avec leurs idées romanesques, ces jeunes femmes de la France nouvelle? Voilà ce que c'est que de lire toute la journée *Werther et Atala*; le *Sopha de Crébillon* faisait moins de ravages. De mon temps, nous ne cherchions pas, comme vous autres, midi à quatorze

heures; nous jouissions doucement de la vie sans lui demander plus qu'elle ne peut donner. Mais, petite nigaude, l'amour c'est un hors-d'œuvre dans le mariage, cela viendra après, ou cela ne viendra pas; le principal, c'est que tu contractes une alliance magnifique, inespérée, qui nous comble tous de joie; il fallait cela, je te l'assure, pour me faire accepter le sot mariage de ton frère.

— Alors, selon vous, il faut se laisser traîner à l'autel et épouser, bon gré mal gré, l'homme qu'on n'aime pas, eût-on le cœur rempli par l'image d'un autre?

La chanoinesse frappa le plancher avec sa canne:

— Miséricorde! voilà bien une autre affaire! Je serais curieuse de connaître le polisson qui s'est permis de renverser tous nos projets et d'ensorceler ma nièce? Est-ce un gentilhomme, au moins? Prétendrais-tu l'épouser?

— Soyez tranquille, ma tante, je sais ce que je dois à mon nom, à ma famille; entre cet homme et moi, il ne peut être question de mariage, mais je veux, du moins, garder ma liberté pour aimer et souffrir sans remords.

— Belles rengaines sentimentales! Ton cœur a l'esprit de contradiction, Marion; impose-lui silence et marche à l'autel comme tes grand'mères du XVIIIe siècle l'eussent fait à ta place; je ne veux

pas te donner de mauvais conseils, mais, après le mariage, sait-on jamais ce qui peut arriver? Je venais de prononcer mes vœux à Remiremont, quand je rencontrai pour la première fois Beauverlet, le séduisant mousquetaire; t'imagines-tu que je me sois pour cela cassé la tête contre les murs de l'abbatiale? Ma foi, non, pas si bête: le ciel, mon enfant, est plus indulgent qu'on ne croit pour la faiblesse humaine.

Les larmes séchèrent dans les yeux de Marion; elle releva fièrement la tête.

— Les serments qu'on fait, il faut les tenir loyalement; vous avez une façon d'envisager les choses qui n'est pas la mienne; inutile de discuter davantage, nous ne parlons pas la même langue. Ce que vous appelez l'amour, moi, je l'appelle le caprice.

— Caprice, soit; en tout cas, il valait bien la passion inventée par vos poètes et vos romanciers; le petit fripon qui venait à nous les joues rebondies, les roses du plaisir entre les mains, était cent fois préférable au fantôme décharné qui cache sous ses ailes la jalousie, le suicide et autres noires figures, c'est nous qui étions dans le vrai, c'est vous qui vous débattez dans le faux. Un dernier mot; est-ce définitif? es-tu résolue à nous désoler tous, à faire de la peine à un galant homme et à te rendre la fable de la cour?

— Ma décision est irrévocable.

— Une enfant que j'ai élevée, me faire tant de chagrin ! Marion, vous êtes une ingrate.

— Ma bonne tante, pourquoi me demander la seule chose que je ne puisse faire? Pardonnez-moi la peine que je vous cause bien involontairement.

— Laissez-moi, méchante enfant; j'ai besoin d'être seule, j'étouffe, je suis capable d'en avoir une attaque d'apoplexie.

Marion, aussi, étouffait; cette discussion l'avait énervée; si les dames du XVIII[e] siècle avaient des vapeurs, leurs petites-filles avaient des nerfs, les médecins n'y perdaient rien. Madame de Foligni ouvrit la porte du salon donnant sur un double perron à rampe de fer forgé et se trouva dans un jardinet parisien enclos de murs. Au fond, s'élevait un treillage formant trois baies arrondies, comme on en voit dans les gravures du XVII[e] siècle. Deux statues, *Pomone* et *Hébé*, remplissaient les deux arcades de côté; dans celle du milieu, beaucoup plus profonde, était une grotte en miniature, un banc de mousse et un bassin avec des poissons argentés qui faisaient la joie d'Odette. Mademoiselle de Lenclos avait jadis habité l'hôtel de Vélaré ; dans cette même grotte, elle avait donné des audiences ; Bussy-Rabutin et le marquis de

Sévigné s'étaient assis sur le banc de mousse vers lequel se dirigeait Marion.

En ce moment, on poussa avec précaution une porte de service débouchant sur la ruelle voisine et un homme parut, le chapeau rabattu, le menton à demi caché par un manteau, l'air hésitant et comme honteux à l'idée d'être surpris. Marion releva par hasard la tête, un cri lui échappa.

Julien Destreville, le blessé guéri par miracle, était là devant elle, mais si pâle ! si faible ! se soutenant et respirant avec effort.

— Pardonnez à un indiscret, dit-il. Cette porte était entr'ouverte, je n'ai pu résister à la tentation de jeter un regard sur les lieux que vous habitez.

Il balbutiait, le pauvre homme ! il ne se doutait guère de tout ce que cette femme venait de lui sacrifier. Loin de paraître fâchée, Marion le regarda avec douceur :

— Ne restons pas ici; des fenêtres de l'hôtel, on peut vous apercevoir.

Et elle le guida vers la grotte.

Les jambes de Julien fléchissaient, il se laissa tomber sur le banc de mousse; Marion s'assit près de lui et, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente :

— J'avais de vos nouvelles par votre ami d'Aubignac; je les attendais chaque jour avec impa-

tience ; si vous aviez succombé, je ne me le serais jamais pardonné; n'étais-je pas la cause de ce malheureux duel? Dieu soit loué! vous voici en convalescence, j'en suis bien heureuse.

— Je sais, madame, que vous daigniez vous intéresser à moi, et c'est peut-être là ce qui m'a donné la force de guérir.

Un silence suivit ces paroles. Les yeux de l'officier, agrandis et noircis par la fièvre, se fixaient sur Marion avec une expression si passionnée qu'elle rougit, tout interdite ; il fallait absolument imaginer quelque chose pour rompre ce silence embarrassant.

— Les lettres, dit-elle, ont été retrouvées, après votre départ, sur le bord de l'étang.

— Quel poids vous m'ôtez de dessus le cœur! Bien souvent, tandis que je m'agitais sur mon lit de souffrance, l'idée de ces lettres perdues est venue me poursuivre! Maintenant qu'elles sont retrouvées, je quitterai Paris l'esprit en repos.

Elle était trop généreuse pour le désabuser et lui dire en quelles mains impitoyables ces lettres étaient tombées.

— Vous partez? demanda-t-elle.

— Je pars après-demain pour l'Anjou; j'y suis attendu.

— Et votre absence durera longtemps?

— Qui peut le prévoir? Je bénis le hasard qui m'a permis de vous faire mes adieux et de vous remercier de ce que vous avez fait pour moi.

— Ne me remerciez pas, dites-moi plutôt « au revoir » et promettez-moi de me faire connaître l'époque de votre retour.

Julien sourit avec amertume.

— Me permettre de troubler la marquise de Samoise au milieu de son bonheur, le ciel m'en préserve! Que je vive ou que je meure, Paris ne me reverra jamais.

Une pâleur subite effaça la rougeur brûlante des joues de Marion.

— Alors ce sont des adieux éternels que vous me faites?

— Cela ne vaut-il pas mieux ainsi? Je suis si misérable! Il m'échappe ce secret que je voulais retenir; l'expédition où je vais m'engager est pleine de périls et ceux qui vont mourir se confessent au seuil de l'éternité. Moi, pauvre officier de fortune, moi qui ai juré haine aux Bourbons, j'aime, comme un insensé, une grande dame royaliste. Qu'elle pardonne l'audace de mes aveux; c'est la seule satisfaction que je puisse donner à mon amour. Elle saura du moins, si la mort m'épargne, qu'il existe un cœur où son image adorée ne s'effacera jamais. Si je succombe, peut-être donnera-t-elle un souve-

nir à celui qui aurait voulu mourir pour elle, puisqu'il ne lui était pas permis de vivre pour l'aimer. Mais je vous offense, madame, comment ai-je la faiblesse de me trahir ainsi?

Offensée! assurément non, elle ne l'était pas; même dans la demi-obscurité de la grotte, on ne pouvait s'y tromper; ces regards humides, ce sourire radieux décelaient un tout autre sentiment que la colère.

Julien se pencha vers elle :

— Est-ce possible? vous m'avez entendu et vous ne me chassez pas loin de vous!

D'une main timide encore, il enlaça la patricienne qui ne se défendit pas; une pluie de baisers, rapides et légers comme un vol de colombe, tomba sur le front blanc et les boucles brunes de Marion.

Grotte de Ninon, vous aviez sans doute été témoin de transports moins chastes; dans les doux entretiens, le fils de madame de Sévigné devait s'exprimer avec un lyrisme moins emphatique que le guerrier du premier empire. Tout comme les ajustements féminins, l'amour subit les transformations de la mode et nos contemporaines, un peu réalistes, souriraient du langage qui plaisait aux beautés sentimentales de la Restauration.

Pour sa part, Marion écoutait avec délices Julien lui peindre son martyre. Tous deux, enivrés, bu-

vaient à longs traits le philtre enchanteur réservé aux seuls amants passionnés! Ils oubliaient l'absence qui allait les séparer; les commandeurs, les marquis, les chanoinesses qui se dressaient entre eux; d'un coup d'aile, l'amour, ce grand niveleur, avait supprimé les distances; ils étaient au septième ciel; hélas! ils allaient trop vite retomber sur la terre. Au moment où ils s'y attendaient le moins, Odette pénétra tout essoufflée dans la grotte.

— Armande et le marquis me suivent; impossible de fuir, ils t'apercevraient; cache-toi derrière les rochers qui sont là au fond et laisse-moi prendre ta place.

Poussant Marion qui perdait la tête, elle s'assit sur le banc de mousse à côté de Julien.

— Mais rapprochez-vous donc, monsieur, faites-moi la cour et mieux que cela! baisez-moi la main, jurez que vous m'aimez, les voici qui arrivent, il ne faut pas qu'on la soupçonne.

Comme l'officier portait docilement à ses lèvres la main d'Odette, Armande, l'œil brillant de malice, et Samoise, le visage empourpré de colère, se précipitaient vers la grotte. Tous deux restèrent sur le seuil, immobiles d'étonnement.

— Quelle surprise! s'écria le marquis; la petite Cendrillon qui donne des rendez-vous! Fiez-vous donc aux ingénues! Je félicite M. Destreville de sa

guérison, mais je ne regrette pas de lui avoir donné un coup d'épée ; il faut être bien audacieux pour s'attaquer ainsi aux jeunes filles.

Moins crédule, Armande murmura :

— Que signifie cet escamotage ? Tout à l'heure, de la fenêtre du boudoir, j'ai fort bien vu Marion entrer ici avec ce grand benêt d'officier ; j'en aurai le cœur net.

Elle essaya de franchir le banc et de se glisser au fond de la grotte. Odette étendit les bras pour lui barrer le passage.

— Halte-là ! De quel droit venez-vous m'espionner ? S'il me convient à moi d'aimer quelqu'un, vous n'avez rien à y voir.

Puis, se tournant vers Julien :

— Ne restez pas ici, monsieur, nous y sommes entourés de malveillants, et croyez, malgré tout ce qu'on pourra dire, que mon cœur vous restera fidèle.

Sans se le faire répéter, l'officier salua respectueusement la vaillante petite personne et sortit, comme il était entré, par la porte que le jardinier avait laissée ouverte.

— Rentrons, dit Samoise, il serait ridicule de nous obstiner davantage. D'ailleurs, dès l'instant qu'il ne s'agit pas de ma fiancée, je passe la main à Henri, il châtiera s'il veut l'amoureux protégé par la grande sœur ; tout s'explique à présent ; que j'ai

souffert depuis ce malheureux bal du ministère! J'avais grand tort d'être jaloux, je le vois bien.

— Ce n'est pas encore prouvé, murmura Armande en se laissant entraîner à contre-cœur vers la maison.

Odette frappa du pied avec colère.

— Cette femme est le mauvais génie de la famille!

— Tu ne crois pas si bien dire, répliqua Marion sortant de sa cachette. Toi, chère enfant, tu m'as sauvée. Quelle présence d'esprit! Où donc as-tu appris à jouer si parfaitement la comédie? Ce qui me chagrine, c'est que, maintenant, te voilà compromise pour moi.

— Inutile de t'inquiéter, ma chérie; sans doute, Armande, la méchante, va me dénoncer; ils s'assembleront en conseil de famille et, pour me punir, on m'enfermera une année au moins dans un couvent. N'importe, je recommencerais à l'occasion. Loin de moi l'idée de surprendre tes secrets, Marion, mais j'étais descendue au jardin derrière toi et j'ai fort bien vu que tu n'entrais pas seule dans la grotte. Effrayée de ton imprudence, je me suis mise à guetter en éclaireur; la suite m'a donné raison. A propos, tu sais que j'ai fort bien reconnu le beau Fingal qui faisait faction sur la place Royale. Pourquoi m'as-tu tant rabrouée lorsque je t'en ai parlé?

Pour se dispenser d'une réponse embarrassante,

Marion embrassa Odette à l'étouffer. Celle-ci se dégagea vivement et courut vers la maison. Deux minutes après, elle revint avec un chapeau et un châle dont elle enveloppa sa sœur.

— Maintenant, dit-elle, sors vite par la ruelle et rentre par les arcades; personne n'y verra que du feu.

Mais, le front collé aux vitres, Armande surveillait ce qui se passait dans le jardin. La chance voulut qu'au moment où Marion se glissait dans la ruelle, l'intrigante baronne se retourna pour répondre à une question de la chanoinesse. Lorsque la vicomtesse parut dans le salon, froide et calme comme si rien ne s'était passé, Armande douta du témoignage de ses yeux. Quant à Samoise, il s'avança vers sa fiancée avec empressement, de l'air d'un homme qui veut faire amende honorable.

Moins que jamais, Marion était disposée à revenir sur ses résolutions. Les scènes de famille lui répugnaient et elle savait d'avance tous les assauts qu'elle aurait à soutenir. Aussi, dès le soir même, elle prit le parti de se réfugier dans l'aristocratique demeure où elle avait été élevée. Du couvent du Sacré-Cœur, elle écrivit à son fiancé qu'elle renonçait à l'honneur d'être marquise de Samoise, ne se sentant pas, réflexions faites, le désir de tenter une seconde union.

Odette, dénoncée faute de mieux par Armande, obtint la permission de suivre sa sœur. Tante Hermine était furieuse.

— Petite misérable, qui donnez dans mon jardin des rendez-vous aux officiers bonapartistes ! s'écria-t-elle, allez pleurer vos péchés au couvent ; le Sacré-Cœur est encore une prison trop douce pour vous !

Au fond, la bonne chanoinesse regretta les deux charmantes créatures qui emportaient avec elles toute la joie de la maison. Malgré l'installation de la nouvelle comtesse de Vélaré, le vieil hôtel était d'une tristesse navrante ; le commandeur n'y faisait plus que de rares apparitions ; seul, Beauverlet venait encore apporter à sa vieille amie l'aumône de quelques bribes de tendresse.

Le monde jasa beaucoup sur la rupture du mariage ; une foule de contes absurdes circulèrent et les jalouses ne se privèrent pas de déchirer à belles dents la réputation de Marion. Un soir, aux Tuileries, Louis XVIII imposa silence aux bavards, disant que la conduite de la vicomtesse ne lui paraissait nullement répréhensible et qu'une veuve était bien libre de garder sa liberté si bon lui semblait.

Quinze jours après, le beau monde avait oublié Marion, tout comme si la pierre du caveau de famille

des Vélaré se fût refermée sur elle. Sous les allées dépouillées des jardins du Sacré-Cœur, la recluse eut tout le loisir de songer à celui qu'elle aimait. Elle s'étonnait de n'en recevoir aucune nouvelle. Comment d'Aubignac, le correspondant si exact, ne trouvait-il pas moyen de lui faire remettre quelques lignes par M. Belhomme, brebis galeuse introduite sans défiance dans le sanctuaire du pur royalisme et professeur de danse au couvent du Sacré-Cœur?

Marion s'inquiétait, s'affligeait de plus en plus. Au point de vue humain, la vieille femme, naïvement dépravée du XVIII[e] siècle, avait-elle raison? L'amour, tel qu'il se présentait à cette vaillante, à cette passionnée de la société nouvelle, ne pouvait-il donc apporter autre chose qu'aventures, périls et douleurs?

DEUXIÈME PARTIE

I

LE PONT FOUCHARD

La nuit était venue claire et glaciale, une vraie nuit de février, lorsqu'un cavalier, lancé à toute vitesse, s'arrêta brusquement devant le bac qui se trouve sur les bords du Thouët, auprès de la ville de Thouars ; il mit pied à terre et attacha, par la bride, son cheval à un grand peuplier qui croissait isolé au bord de l'eau ; puis, il se promena à grands pas, d'un air impatient, en homme forcé d'attendre bien malgré lui.

Une ombre, émergeant des portes de la ville, apparut au loin.

— Enfin, vous voilà, général ! s'écria le cavalier en se précipitant vers le nouveau venu ; depuis une

heure, au moins, je guette ici votre arrivée.

— Ne me le reprochez pas, monsieur Destreville, impossible de venir plus tôt : des ordres à distribuer, une foule de détails imprévus à régler au dernier moment; car c'est demain dimanche, à la pointe du jour, que nous arborons le drapeau tricolore, étendard de la révolte.

— Je le sais; le colonel Alix m'a transmis vos instructions. Hier, à la tombée de la nuit, je me suis rendu à l'étoile de la forêt de Beaugé; un homme y attendait avec deux chevaux sellés et bridés; je lui ai présenté la moitié d'un foulard, il m'a tendu l'autre; c'était le signe de ralliement choisi pour me prouver que je pouvais suivre cet homme en toute confiance.

— Oui, c'est un de nos meilleurs affiliés, Guillaume, l'ouvrier de la forge de Peyratte.

— Nous sommes partis immédiatement; à travers les landes, que nous franchissions d'un galop enragé, nous n'avons pas rencontré un être humain. Après avoir fait douze lieues sans débrider, nous nous sommes arrêtés au fond d'un bois, dans un chemin creux rempli de fondrières. « Laissez-moi votre cheval, m'a dit mon guide qui n'avait pas encore ouvert la bouche; prenez le sentier qui est en face de vous et qui longe les taillis jusqu'à ce que vous arriviez à une barrière; là, vous

frapperez des mains, et on viendra vous ouvrir. »

— D'autres, à votre place, eussent reculé, peut-être; en cas d'hésitation, Guillaume avait ordre de vous brûler la cervelle.

— En vérité! vous êtes rempli de prévoyance, mais la peur est un sentiment inconnu de Julien Destreville. Je me suis élancé sans barguigner; parvenu, en quelques minutes, à la barrière, j'ai frappé des mains ainsi qu'on me l'avait recommandé; une servante est arrivée; nous avons échangé le mot de passe et elle m'a conduit, à travers une grande cour, jusqu'à une ferme délabrée. Dans une salle basse, dont les volets hermétiquement clos ne laissaient deviner aucune lumière, je me suis trouvé en présence d'un militaire comme moi, le colonel Alix, qui m'a enjoint, de votre part, de me rendre le lendemain où vous me trouvez en ce moment. Je n'ai pas voulu prendre une heure de repos, je suis reparti immédiatement; ma tâche n'était pas terminée; il me restait à visiter plusieurs bourgs de la Vendée, à stimuler le zèle des uns, à essayer de convertir les autres; j'ai voyagé toute la journée et me voici exact au rendez-vous.

— Fort bien. Ne me blâmez pas d'exagérer les précautions; faut-il donc imiter cet écervelé de Bories qui, au lieu de s'en aller tranquillement à La Rochelle avec son régiment, se prend de querelle dans

une auberge d'Orléans avec deux Suisses de la garde, est blessé grièvement et jeté en prison quand il aurait si fort besoin d'être libre? Pour nous qui sommes prudents, le succès du complot n'est pas douteux. Depuis 1818, je travaille les populations de l'Ouest. Que n'étiez-vous à Saumur, il y a quelques jours, à la réunion préparatoire, chez Caffé, le chirurgien-major? Nos affiliés de Brest, de Rennes, de Nantes, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Vendôme, de Bourbon-Vendée, d'Angers, étaient tous accourus. Quel enthousiasme! La Vendée et la Bretagne sont des foyers où l'incendie flambe toujours. Sur vingt habitants, il y en a dix-huit pour nous. Le comité directeur de Paris a juré d'agir conjointement avec nos *ventes*. Dans la capitale, comme ici, tout est prêt. Pour commencer, demain matin, nous nous assurons de la caserne et du presbytère — les gendarmes et les prêtres sont les plus fermes soutiens de ce gouvernement — puis, nous haranguons la population sur la place du Marché; nous lui annonçons que le roi est renversé et que le général Foy, Kératry, Voyer d'Argenson, Benjamin Constant, Lafayette sont proclamés membres du gouvernement provisoire.

— Pourquoi donner de fausses nouvelles? C'est assumer une grande responsabilité et jouer, vis-à-vis de la grande foule, un jeu hardi.

— C'est le meilleur moyen, au contraire, d'entraîner les masses ; ce qui n'est pas vrai aujourd'hui le sera demain : nos frères de Paris nous l'ont promis : tandis que nous mettons en révolte les provinces de l'Ouest, eux, sous l'uniforme de la garde nationale, s'introduiront dans les Tuileries et s'empareront de la famille royale. D'ailleurs, vous l'avez juré, vous devez obéir sans discuter aux ordres de ceux qui nous commandent. Moi-même, votre chef, je n'ai pas le pouvoir de vous délier d'un serment que vous regrettez peut-être.

— Vous me faites injure, monsieur, mes sentiments n'ont pas varié et je suis prêt à donner mon sang pour la cause de la liberté ; vous interprétez mal une réflexion dictée par l'intérêt seul de notre cause.

La fermeté de cette réponse parut satisfaire l'ombrageux Berton.

— En ce cas, fit-il, subitement radouci, laissez votre cheval attaché à ce peuplier, on viendra le reprendre au petit jour, et regagnons doucement la maison de mon ami Pombas qui nous offre l'hospitalité.

Se serait-on jamais douté qu'une révolution se préparait dans cette petite cité vendéenne si tranquille et si endormie ? Les conjurés se cachaient sans doute dans les campagnes voisines, car on

n'en voyait pas trace dans les rues désertes. Onze heures sonnaient au clocher de l'église sur lequel se balançait le drapeau blanc fleurdelysé, lorsque Berton et son compagnon frappèrent à la porte de Pombas commandant de la garde nationale de Thouars. Le maître du logis veillait seul; il s'empressa d'ouvrir à ses hôtes. C'était un petit homme rubicond et jovial qui n'avait qu'un seul sentiment poussé à l'extrême, la haine des Bourbons.

Le général se tourna vers Julien.

— On va vous conduire dans la chambre qui vous est réservée; dépêchez-vous de prendre du repos et des forces; demain, vous en aurez besoin.

Destreville s'inclina sans répondre et suivit Pombas dans une grande chambre tapissée de personnages de l'Ancien Testament. Quoique épuisé de fatigue, il n'avait pas la prétention de dormir, comme le grand Condé, la veille de la bataille de Rocroy. Il voulait, du moins, se recueillir avant cette journée décisive et écrire à d'Aubignac pour le charger de ses dernières volontés. Le général ne se trompait pas tout à fait; maintenant que Julien savait être aimé, il songeait au colonel Caron fusillé derrière un bastion de la citadelle de Colmar. Qui sait si le destin ne lui réservait pas le même sort?

Il s'assit devant une table et commença une lettre pour son cousin. Mais cet homme d'action ne ma-

niait pas la plume aussi facilement qu'un journaliste. Était-ce la fatigue, le besoin de sommeil? les idées fuyaient obstinément. Le regard de Julien errait sur la tapisserie où le profil d'une Rébecca lui rappelait vaguement les traits purs et délicats de la bien-aimée. Magnétisés par le charme de cette douce ressemblance, les yeux de l'officier se fermèrent peu à peu; à la fin, sa tête, vacillant de droite et de gauche, s'abaissa lourde et inerte sur la table où il s'endormit comme sur l'oreiller.

Combien de temps avait-il reposé lorsqu'il fut réveillé en sursaut? On sonnait le tocsin, on battait la générale; le jour ne paraissait pas encore et la chandelle, qui éclairait la chambre, venait de s'éteindre au fond du bougeoir. Julien chercha ses pistolets à tâtons et il ouvrit sa porte. Dans le vestibule, la voix impérative de Berton se faisait entendre. Destreville descendit aussitôt. Le chef des insurgés se pavanait sous un uniforme de général tout flambant et un superbe plumet tricolore; chez les officiers de l'Empire, il y avait toujours un peu du saltimbanque faisant la parade.

— Partons vite, dit Berton, il est cinq heures et nos frères attendent sur la place Saint-Médard.

Pombas, Berton et Destreville sortirent. Effarés, les bourgeois et les ménagères de Thouars mettaient le nez à la fenêtre, sous le brouillard glacé, se

demandant pourquoi on troublait si désagréablement leur repos dominical.

Sous les auvents du marché, quinze hommes à cheval et cent vingt à pied se promenaient comme des gladiateurs impatients de s'élancer dans l'arène. Le général les salua avec solennité; puis, s'approchant d'un réverbère allumé pour la circonstance, il lut sa fameuse proclamation, distribua des cocardes tricolores et ordonna de déployer le drapeau aux trois couleurs :

J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

chantait Béranger et avaient répété après lui bien des cœurs français. La vue de l'étendard prohibé sembla électriser les conjurés; Pombas venait de leur distribuer des fusils et des cartouches; ils se précipitèrent, sur les traces du général, à l'assaut de la caserne. Julien les suivit machinalement; il lui semblait être le jouet d'un rêve bizarre. Cent cinquante hommes, au plus, voilà donc où aboutissaient toutes les démarches et toutes les promesses! Et ce fou de Berton qui espérait bouleverser la France avec quelques proclamations et quelques poignées de rubans tricolores dans sa poche!

Tel dur que puisse être le sommeil d'un gen-

darme, il ne saurait résister au bruit combiné des cloches et du tambour : au premier coup de sonnette tiré par Berton, le brigadier Bocquiault se trouvait derrière la porte.

— Qui-vive ? demanda-t-il d'une voix émue.

— Ordonnance pressée, lui répondit-on.

Le gendarme tira lentement les vantaux du portail et une avalanche humaine fondit sur lui, le pressant, le menaçant, le couchant en joue. Les gendarmes accouraient alors au secours de leur chef.

— N'essayez pas de lutter, dit froidement Caffé, nous sommes l'avant-garde de vingt mille hommes. Si quelqu'un bouge, nous le fusillons à l'instant et nous brûlons votre cambuse sans miséricorde.

La brigade n'avait nulle envie de se laisser ensevelir sous des ruines fumantes ; elle se rendit sans coup férir. Berton triomphait ; d'une voix brève, il distribuait ses ordres comme César ou Napoléon sur le champ de bataille.

—Destreville, prenez quatre hommes et marchez sur le presbytère ; emparez-vous de l'abbé Jagault, un de nos pires ennemis qui, du haut de la chaire, ne cesse de lancer l'anathème sur la franc-maçonnerie et la charbonnerie. On sonne la messe de six heures ; vous ferez monter un de vos hommes dans le clocher pour mettre le drapeau national à

la place du chiffon blanc. Vous, Saugé, Pombas et Moreau allez réquisitionner des fusils chez Gaspy, l'armurier, et des chevaux à l'hôtel de la Poste. N'oubliez pas de placer des sentinelles aux portes de la ville et devant le bac sur le Thouët afin que personne ne puisse entrer ni sortir. Quant à toi, Sénéchault, pars immédiatement pour Thénesay, ce canton des Deux-Sèvres où nous avons rencontré tant de mauvais vouloir; je te délègue mon autorité; surtout pas de faiblesse, destitue impitoyablement maire, brigadier, juge de paix et greffier.

Destreville essaya de réclamer; la besogne qu'on lui donnait n'était guère de son goût; bel exploit d'arrêter, avec quatre hommes d'escorte, un vieillard à moitié paralysé! Qu'en aurait dit Marion, la dévote royaliste? La voix de Julien fut étouffée au milieu du tumulte; Berton n'entenditpas ou feignit de ne pas entendre, et l'officier se dirigea, fort à contre-cœur, vers le presbytère.

Là, personne pour défendre la place, pas même un gendarme en bras de chemise; seule, Brigitte, la servante presque aussi vieille que son maître, prenait son café au lait dans la cuisine. Julien lui expliqua le motif de cette visite matinale.

— Mon doux Jésus! s'écria-t-elle, faut-il être méchant pour venir ainsi tourmenter un saint du bon

Dieu qui n'en a pas pour longtemps à vivre! Le pauvre cher homme! Il a souffert le martyre toute la nuit; au matin, il s'est endormi et d'un si bon sommeil! Je n'aurai jamais le cœur de l'éveiller; si cela ne vous dérangeait pas, mon officier, de repasser un peu plus tard?

Devant cette paysanne qui plaidait si naïvement la cause de son maître, Destreville se sentait mal à l'aise. Pourtant, il fit un geste négatif et Brigitte se décida à aller réveiller M. le curé. Elle n'en eut pas besoin, il ne dormait plus. Julien laissa ses hommes dans la cuisine et entra seul dans une chambre sans feu, presque sans meubles, une vraie cellule de religieux. Le curé se souleva sur sa mince couchette.

— Que me voulez-vous?

Et, comme Julien hésitait, cherchant une réponse:

— Je m'en doute bien un peu, reprit-il, vous venez pour m'arrêter; la ville est tombée au pouvoir de ceux qui, depuis des années, troublent et faussent le jugement de nos paysans, ceux contre lesquels ma voix, trop faible, n'a cessé de s'élever; je ne résisterai pas; je me lève et je vous suis. C'est égal, monsieur, arrêter un vieillard qui a déjà le pied dans la tombe, vous avez accepté là une vilaine mission, elle ne vous portera pas bonheur.

L'officier baissa la tête, honteux, accablé.

— Maudite consigne! murmura-t-il.

Plus tard, il devait se rappeler les paroles prophétiques du vieux prêtre. Comme il allait se retirer pour laisser M. Jagault revêtir sa soutane, un moine de haute stature, drapé dans un camail à capuchon blanc, sortit d'une chambre voisine.

— Et moi, monsieur, ne m'arrêtez-vous pas aussi? Je l'ai cent fois mérité, je suis dom Jagault, ancien aumônier des troupes royales dans la Vendée; si j'ai béni au nom de Dieu les morts sur le champ de bataille, j'ai fait aussi le coup de feu avec les vivants derrière les haies du Bocage, je suis prêt à le faire de nouveau contre les rebelles qui troublent notre pays.

Avec sa taille de géant fièrement redressée, ses yeux pleins d'éclairs, brillant sous sa capuce blanche, on eût dit un de ces moines florentins du moyen âge qui lançaient l'excommunication sur les princes et les rois. Julien avait entendu dire que ce redoutable adversaire ne s'épargnait pas pour lutter de tout son pouvoir contre les sociétés secrètes; l'esprit de parti n'était pas assez aveugle chez Destreville pour l'empêcher d'admirer le courage de quelque côté qu'il se présentât.

— Mes ordres, fit l'officier en s'inclinant, ne concernent que M. le curé.

— Vous refusez; soit! Je saurai bien m'arranger

pour obtenir la même faveur que mon frère, je ne l'abandonnerai pas lâchement dans le pitoyable état où il se trouve.

Tandis que Destreville accomplissait une tâche désagréable, le général était retourné sur la place du Marché où se trouvait maintenant un auditoire pour l'écouter. Les femmes étaient venues en hâte, jetant un châle sur leurs épaules ou une marmotte sur leur tête. Dans sa précipitation, madame la mairesse s'était coiffée d'un turban ponceau étrenné au bal de la préfecture d'Angers. Elle perdait la tête : son mari enlevé dès l'aube du lit conjugal et jeté en prison par ordre du général!

Un sourire incrédule accueillit les fanfaronnades de Berton; évidemment, la bourgeoisie n'était pas favorable aux conjurés.

— Les Bourbons renversés, la famille royale en prison! fit une matrone à l'oreille de son voisin, quel toupet infernal il a, ce petit singe! Bien sûr, ce sont des *menteries* tout ce qu'il nous raconte. Est-ce vraisemblable qu'on l'ait renversé, notre bon roi que j'ai vu, il n'y a pas deux mois, nous sourire si gracieusement du haut du balcon des Tuileries?

—Parbleu! ma commère, il se moque du monde, le général, avec ses airs de matamore. Ne trouvez-vous pas que ces rebelles ont toute la mine de bu-

veurs de sang? Nous allons revoir les beaux jours de la Terreur, les noyades et la guillotine en permanence sur la place de la Bilange à Saumur. Quand je pense que je songeais à faire épouser à ma nièce ce brigand de Fradin, le médecin de Parthenay, qui est là-bas au premier rang des conspirateurs !

— Oui, ma foi! ce ne sont pas tous des gens du peuple, des maçons ou des vignerons comme on pourrait le croire ; j'aperçois notre cousin Saugé, le propriétaire du clos de Champigny, un ivrogne qui boit bon an mal an toute sa récolte.

— Chut! écoutons, voilà cet enragé qui parle de marcher sur Saumur et de prendre le château ; il n'y va pas de main morte.

Berton expliquait à la foule que la position du château, dominant la vallée de la Loire, le désignait comme centre de la révolte, et il conclut :

— Pas une minute à perdre; déjà le jour se lève, et nous devons être à Saumur avant la nuit. En avant, mes enfants, notre troupe va se grossir en route; nous partons cent cinquante, nous serons plus de mille, n'en doutez pas, quand nous passerons le pont Fouchard pour entrer dans la ville.

Et, désignant une espingole attachée au pommeau de la selle de son cheval, il ajouta, les sourcils froncés, l'œil menaçant :

— Le premier qui ferait mine de s'enfuir, je tire sur lui sans plus de façon que sur un lièvre.

— Vive la liberté ! Vive le peuple ! Vive Napoléon II ! crièrent les conspirateurs en s'éloignant.

Dans les rangs de la Charbonnerie, républicains et bonapartistes se trouvaient confondus, ralliés par une haine commune, n'ayant pour l'instant qu'un même objectif : renverser les Bourbons. Ces transactions-là ne sont pas rares en politique ; le but atteint, on se débrouille après.

Un pâle soleil de février éclairait les belles campagnes de l'Anjou ; le temps froid et sec était favorable pour une pareille expédition. On allait lentement ; les chefs seuls étaient montés, le gros de la troupe suivait à pied. Vers trois heures de l'après-midi, on atteignit Montreuil-Bellay. Là, on se heurta à une résistance plus sérieuse.

Le maire refusa énergiquement de faire sonner le tocsin et battre la générale ; la caserne s'était rendue, mais le brigadier, mieux avisé que son camarade Bocquiault, avait trouvé le moyen de faire partir en cachette un petit berger pour donner l'éveil aux autorités de Saumur. Le général poursuivit sa route, fort mécontent de n'avoir pu lire aux habitants de Montreuil-Bellay la fameuse proclamation qui annonçait la déchéance des Bourbons. Chemin faisant, il maugréait contre le comité direc-

teur qui avait changé d'avis au dernier moment. Choisir Thouars, cette ville de bourgeois placides et idiots, comme point de départ de l'insurrection, au lieu de Saumur, la cité huguenote où fermentait toujours un vieux levain d'opposition et des presses de laquelle était, jadis, sortie la *Satire Ménippée*, quelle faute! Il y avait de quoi compromettre le succès de l'entreprise.

La vérité c'est que Berton commençait à être inquiet; cette colonne, qui devait s'augmenter si formidablement en route, n'avait recruté que onze hommes depuis qu'on avait quitté Thouars! Le repos du dimanche avait interrompu les travaux; dans les villages qu'on traversait, les paysans angevins regardaient tranquillement passer cette troupe presque aussi mal équipée que celles de Stofflet ou de Cathelineau. Pas de réprobation, mais aussi pas d'enthousiasme; partout, un morne silence; ce n'était certes pas là-dessus qu'on avait compté.

Destreville se rendait parfaitement compte de la situation. Tandis qu'il chevauchait en silence aux côtés de Berton, il pensait que, dans cette folle échauffourée, il risquait sa tête à coup sûr. Pourquoi fallait-il que le point d'honneur, la foi jurée le retinssent au milieu de ces rangs prêts à se débander, dans cette expédition hasardeuse condamnée d'avance?

Un brouillard épais s'était répandu sur les prairies qui avoisinent le Thouët; la nuit tombait lorsqu'on fit halte devant le cabaret qui se trouve au sommet de la montée de Bournan. Depuis le matin la troupe était à jeun; on s'arrêta pour prendre un verre de vin des coteaux de Saumur et un morceau de *gogue* [1] sur un chiffon de pain. Ce frugal repas expédié, les conjurés se précipitèrent, un peu en désordre, le long de la pente rapide au bas de laquelle se trouve l'avenue qui mène au pont Fouchard, à l'entrée de Saumur. Rien à craindre de l'espingole et de l'œil sévère de Berton. Ainsi qu'il arrive parfois à cette époque de l'année, le ciel, si clair durant le jour, s'était troublé aux approches du soir; à deux pas devant soi on ne distinguait rien. Destreville avait fort à faire pour maintenir son cheval à côté de celui du général, loin des fossés qui bordaient la route. Seul, le murmure des eaux, resserrées sous les arches, l'avertit qu'on touchait enfin au pont Fouchard.

Les inquiétudes de Berton semblaient dissipées :

— Personne pour nous barrer le chemin, tout est pour le mieux ; nous allons traverser le Thouët et pénétrer dans la ville par le faubourg de Nantilly.

1. Sorte de gros boudin très apprécié en Vendée et en Anjou.

Il s'avança résolument, seul au milieu du pont.

— Qui vive ? demanda une voix.

— France ! répond Berton, livrant le mot de passe, persuadé qu'il a devant lui des alliés.

Quelle apparence que l'autorité ait déjà pu rassembler des troupes et se mettre sur la défensive ? Il est vite détrompé.

— Que voulez-vous ? reprend son invisible interlocuteur.

— La liberté.

— Vous avez une singulière façon de la comprendre. N'avancez pas ; il y a là un peloton d'élèves de l'École pour vous en empêcher.

— Nous ne les craignons pas. Savez-vous que la gendarmerie et la garde nationale sont avec nous, que Parthenay, Loudun, Baugé, Rennes vont nous envoyer des renforts considérables, que les cuirassiers d'Orléans viendront à la rescousse et que toute résistance est inutile.

Ces hâbleries n'effraient pas outre mesure le capitaine de cavalerie qui défend la tête du pont. Au fond, il n'a pas plus envie d'engager la lutte et de risquer la vie de ses élèves que de reconnaître l'autorité du chef des rebelles. Le petit pâtre, courant de toute la vitesse de ses pieds nus, était arrivé à l'École vers cinq heures. Le gouvernement venait de licencier et de réorganiser cette École

qui se montrait pleine de zèle. En apprenant les nouvelles, l'écuyer Bouchon et vingt-quatre élèves de bonne volonté s'étaient élancés, par la porte Saint-Nicolas, vers le pont Fouchard. Le maire, M. Maupassant, doit bientôt les rejoindre ; à lui de traiter avec les insurgés et de décider la conduite à tenir.

Berton, acceptant l'armistice qu'on lui propose, consent à se retirer en arrière du pont Fouchard ; il fait faire demi-tour à droite à ses hommes ; les chevaux épuisés essaient de brouter l'herbe glacée, au milieu des ténèbres, tandis que, pour se réchauffer, leurs cavaliers battent la semelle sur la route ; un givre menu commence à tomber qui poudre à blanc blouses, pelisses et uniformes : le campement n'a rien d'agréable.

Le colonel Alix murmure :

— Qu'en dites-vous, capitaine Destreville ? chienne de température qui me rappelle les beaux jours de la campagne de Russie ! Il n'y manque que le grand chef; ce petit général a beau vouloir jouer à l'autocrate, il n'entend rien aux opérations militaires.

Plus explicite encore, Caffé ajoute sans souci d'être entendu ;

— Rien de pire que toutes ces tergiversations ; l'occasion est perdue ; il fallait avancer hardiment, dût-on passer sur le corps de cette jeunesse roya-

liste, et aller se barricader dans le château de Saumur. Au lieu de cela, nous condamner à geler ici jusqu'à ce qu'il plaise au maire d'apparaître? Exactement comme des écoliers indisciplinés attendant le Père-fouetteur qui va les châtier.

— En tout cas, dit sèchement Berton, vous n'attendrez pas longtemps ; j'aperçois l'écharpe blanche municipale qui se détache en clair au milieu de l'obscurité.

Et, faisant quelques pas au-devant du maire, il lui explique avec vivacité qu'une révolution vient d'avoir lieu dans Paris ; la famille royale est prisonnière au donjon de Vincennes et un gouvernement provisoire est proclamé.

— Bah? réplique tranquillement le fonctionnaire royaliste, cela ne m'est pas encore prouvé et, jusqu'à nouvel ordre, vous me permettrez, monsieur, de considérer Louis XVIII comme mon souverain. Croyez-moi, mauvaises têtes, dispersez-vous immédiatement et ne me donnez pas le regret de vous faire charger par la cavalerie.

— Nous disperser, accepter avant le combat une capitulation déshonorante ? non pas : notre cause est sainte et doit triompher ; c'est le droit, la justice que nous défendons.

Le maire hausse les épaules et tourne le dos sans daigner répondre. Puis rejoignant l'écuyer,

debout avec son peloton, à la tête du pont Fouchard :

— Ils sont fous ; impossible de leur faire entendre raison ; je passe la parole aux dragons en garnison à Saumur : au point du jour ils marcheront contre cette poignée de rebelles qu'ils auront bientôt dispersée.

Un nouveau plan venait de surgir dans l'esprit de Berton : à défaut du château de Saumur, se retrancher sur la montée de Bournan et s'y défendre intrépidement. Sur l'ordre du général, la troupe refit la route qu'elle venait de parcourir deux heures auparavant [1].

— Rétrograder ! quelle humiliation !

— Perd-il la tête, cet orgueilleux qui ne daigne consulter personne ?

— Il ne prévoit rien ; camper à jeun sur la butte, sans même un petit verre d'eau-de-vie, nous serons gelés demain matin.

— On veut bien risquer quelque chose pour la patrie mais se faire hacher comme chair à pâté par ces satanés dragons bien équipés, bien montés, bien armés, ce serait folie pour des pères de famille.

Et tous de murmurer à qui mieux mieux ; l'insubordination, présage de la débandade, se manifes-

1. Tous ces détails, rigoureusement exacts, ont été pris dans le compte rendu de la conspiration de Saumur, et l'auteur a visité le chemin suivi par les conjurés.

tait parmi les chefs comme dans les rangs des plus humbles conjurés. Les menaces n'y faisaient rien; une fois sur la montée de Bournan, chacun battit sournoisement en retraite se dispersant dans la direction de Montreuil-Bellay. Vers minuit, il ne restait dans la salle basse du cabaret que Berton, Alix, Destreville et Caffé qui accablait le général de reproches véhéments.

Celui ci les prenait fort mal :

— Faites-moi grâce de vos injures et n'accusez que la chance qui a tourné contre nous. D'ailleurs, les jérémiades ne servent à rien, c'est à recommencer, voilà tout; d'ici peu, messieurs, vous aurez de mes nouvelles et vous serez convoqués de nouveau.

Là-dessus, il disparut. Deux minutes après, on l'entendit s'éloigner sur son cheval au grand galop.

— Nous serons convoqués, possible, mais ce ne sera sûrement pas toi qui commanderas, citoyen Berton, grommela entre ses dents le chirurgien Caffé en se dirigeant vers la porte avec le colonel Alix.

Ni l'un ni l'autre ne s'inquiétait de savoir comment Destreville s'en tirerait dans un pays inconnu pour lui. Au milieu des circonstances critiques de la vie, l'égoïsme humain se montre sans vergogne.

Julien resta un moment près du foyer, hésitant

sur ce qu'il allait faire; peut-être, la cabaretière consentirait-elle à lui laisser passer la nuit dans une des chambres qu'elle louait aux rouliers de la Vendée et de l'Anjou. Il n'eut pas longtemps cette illusion. Le poing sur la hanche, l'air insolent, la maîtresse de céans se posa devant lui :

— Dites donc, le militaire, espérez-vous qu'on va vous offrir l'hospitalité? Si vous croyez que je vais me compromettre pour donner asile à un conspirateur! J'aime notre bon roi, entendez-vous? nos seigneurs de l'Anjou, les églises, les curés et tout ce que vous voulez renverser. Faites-moi le plaisir de décamper comme les autres; sinon, mes gars se chargeront de vous mettre dehors.

L'officier n'était pas endurant; le rouge lui monta au visage; il se contint pourtant :

— Soit, madame, vous êtes libre de me refuser l'abri que vous accordez au premier vagabond qui peut payer son écot; si je meurs de froid, cette nuit, dans un pays où je viens pour la première fois, c'est mon affaire et, à vous croire, une punition qui m'est due; mais mon cheval, la pauvre bête, qui n'a trempé qu'indirectement dans la rébellion, ne lui accorderez-vous pas au moins un coin dans votre écurie? je paierai sa pension d'avance; voici deux louis pour la quinzaine qui va suivre.

La virago allongea ses doigts crochus pour saisir

les deux louis et répliqua d'un ton plus doux :

— Je veux bien par bonté pure, pour vous obliger, prendre votre cheval à condition qu'il m'appartiendra si, dans quinze jours, on n'est pas venu le réclamer.

Le cheval, épuisé par plusieurs jours de marche forcée, s'était allongé grelottant, fiévreux, sur la terre nue, engourdi dans un sommeil de mauvaise augure. Julien frappa doucement sa crinière. Sous cette caresse du maître, la bête s'éveilla et fit entendre un hennissement plaintif; on eût dit un adieu à celui que, tant de fois, elle avait emporté dans l'espace et qui allait la quitter. Destreville ne s'éloigna qu'après avoir vu son cheval installé dans l'écurie et bien couché sur une épaisse litière de paille.

Maintenant, qu'allait devenir l'infortuné carbonaro errant à l'aventure par cette nuit sombre et neigeuse? Julien ignorait qu'à peu de distance se trouvait, en plein champ, le dolmen de Bagneux où les druides avaient jadis offert des sacrifices humains; là, du moins, il aurait pu trouver un refuge contre les intempéries de l'air et dormir tant bien que mal, sans souci des ombres qui, au dire des paysans, reviennent la nuit célébrer les mystères de Teutatès.

Destreville marchait à grands pas pour ne point

se laisser envahir par le froid humide et piquant.

Quelle route avait-il prise? Comment parvint-il à la longue allée, ombragée au printemps d'arbustes odorants, qui mène au joli village de Saint-Florent: sur les bords du Thouët? Julien n'aurait su le dire, mais que lui importait de se trouver dans un village ou en rase campagne, à pareille heure, quand tous les paysans dormaient sous leurs courtines de lin, dans un lit de plume moelleux et rempli d'une tiède chaleur? Marchant toujours du même pas gymnastique, il suivit la rive bordée de frênes et de saules, se heurtant parfois aux ajoncs que les bonnes femmes du pays avaient coupés et liés en fagots les jours précédents. La rivière tournant brusquement, Julien se trouva sur le bord d'un fossé qui, autant qu'on en pouvait juger dans l'obscurité, servait de clôture à un parc. A tout hasard, au lieu de continuer à suivre le rivage, l'officier se mit à longer les bords de la douve. Qui sait s'il ne finirait pas par découvrir un pont-levis ou une brèche pour pénétrer dans ce parc qui devait tenir à une habitation quelconque? La neige avait cessé, le ciel se dégageait et la lune, à son premier croissant, se leva timidement; Julien entrevit au loin les tourelles et les pignons pointus d'un château moyen âge. Cette vue le ranima; il était temps; faible, exténué, n'ayant pris qu'un verre de piquette

au cabaret de Bournan, il se sentait à bout de forces sinon de courage.

Décidément, il avait été bien inspiré ; au milieu de la douve, il aperçut une planche jetée en guise de pont pour donner accès dans la propriété. Bien étroite, cette planche fragile qui tremblait sous les pieds et au-dessous de laquelle dormaient dix pieds d'eau bourbeuse. Destreville, pourtant, s'y risqua avec audace; s'il avait fait un plongeon, que de couleuvres et de crapauds troublés dans leur sommeil !

Le pont volant heureusement franchi, Julien se trouva dans un parc dessiné à l'anglaise. Dieu soit loué ! Le soldat de la Grande Armée rencontrait enfin un abri ! Il y avait à deux pas, sous un bois de sapins, devant un étang alimenté par les eaux du Thouët, une chapelle gothique. Sans doute les ancêtres des propriétaires du château reposaient là, mais un militaire n'a pas peur des revenants; les défunts, d'ailleurs, auraient mauvaise grâce à se formaliser quand un vivant se risque, par hasard, à leur demander l'hospitalité de nuit. Pourvu, seulement, que la porte ne fût pas fermée à clef! Julien monta cinq ou six degrés ; il mettait la main sur la serrure lorsqu'il entendit un bruit étrange et s'aperçut que la porte s'ouvrait à l'intérieur. Il y avait donc quelqu'un derrière cette porte?

A deux heures du matin! Assurément, ce n'était pas la châtelaine qui veillait en prières dans ces lieux isolés. Julien avait bravé bien des dangers avec le courage insouciant du soldat français; tout à l'heure encore, il marchait résolu au-devant de la mort, mais le surnaturel épouvantait ce héros. On n'entrevoyait pas alors, comme aujourd'hui, l'époque où l'on causerait familièrement avec les habitants de l'autre monde. Avouons-le, l'officier recula étonné, saisi, le front mouillé d'une sueur froide.

La porte s'ouvrit lentement et une grande silhouette s'avança, ou plutôt glissa, sans marcher, comme les fantômes des légendes. Sur le perron de la chapelle, elle s'arrêta et demeura immobile, regardant d'un œil courroucé l'intrus qui troublait le recueillement de la nuit. Une soutane et un camail blanc recouvraient l'étrange apparition.

— Dom Jagault! s'écria Destreville; est-ce possible? mes yeux me trompent-ils? Ah! parlez, monsieur, répondez-moi, je vous en conjure.

Mais le religieux, impassible, gardait un silence obstiné. ne bougeant pas plus qu'un bloc de marbre. Il s'agissait d'éclaicir ce mystère. Honteux d'un instant de faiblesse, Julien escalada de nouveau les marches de la chapelle et porta la main sur les épaules du prêtre qui ne parut nullement s'en émou-

voir. La réalité sauta brusquement aux yeux de l'officier; ce fantôme, ce prétendu dom Jagault, était tout simplement un automate, cousin germain de celui de Tivoli; en posant le pied sur la dernière marche du perron, on mettait en mouvement un ressort qui faisait aller le prêtre au-devant des visiteurs. Ces pièces mécaniques divertissaient beaucoup nos grands-pères.

— Morbleu! dit Julien, je ne me le pardonnerai de ma vie; il fait beau voir un capitaine de la garde impériale trembler devant une misérable poupée, car j'ai caponné une seconde, je ne puis me le dissimuler. Faut-il que le froid, la faim et la fatigue m'aient abruti à ce point? Allons, monsieur l'abbé, rentrons et tâchons de faire bon ménage le reste de la nuit.

Là-dessus, poussant l'automate qui, d'ailleurs, se retirait de lui-même, il pénétra, à sa suite, dans la chapelle. La porte se referma bruyamment sur le mannequin et l'officier qui se mit en devoir d'explorer les murs à tâtons. Il était résigné à passer la nuit, étendu sur les dalles, roulé dans son marteau; quelle ne fut pas sa joie en sentant sous sa main un sopha très doux et très profane! Un financier libertin l'avait jadis fait placer dans cette retraite qui n'avait de pieux que l'extérieur. La chapelle, gardée par l'abbé-automate, n'était pas plus sérieuse

que la laiterie de Marie-Antoinette ou la maison du bailli de Trianon. Mais Julien ne s'attarda pas dans des réflexions humoristiques sur les fantaisies galantes du XVIIIe siècle et, s'étendant avec délices sur des oreillers moelleux, en moins de cinq minutes il s'endormit d'un profond sommeil.

Le soleil, déjà haut, se jouait sur les vitraux rouges et bleus de cet étrange oratoire lorsque Julien s'éveilla. Debout, à quelques pas, son compagnon de chambre semblait le contempler d'un œil indulgent.

— Comme les choses changent d'aspect en plein jour! murmura Destreville en se frottant les yeux. Cette nuit, sous les rayons de la lune, ce gaillard avait un air sinistre. Maintenant que vous m'avez fait entrer, faites-moi sortir, mon compère.

Mais, pour que l'abbé se mît en branle, il fallait, de toute nécessité, appuyer avec le pied sur le dernière marche du perron; il devait exister un secret, que Julien ne devinait pas, pour ouvrir de l'intérieur. Présentement, il était condamné à rester captif dans ce boudoir capitonné de satin couleur de flamme comme le boudoir de madame Satan. Par surcroît, l'estomac de Destreville réclamait énergiquement la nourriture qui lui faisait défaut depuis vingt-quatre heures.

L'officier s'approcha d'une des fenêtres en ogive et contempla le parc qui se déroulait sous ses regards; ce n'était pas un de ces jardins à la française, aux allées rectilignes, dont l'extrémité se laisse de suite apercevoir et dont les murs élevés arrêtent inflexiblement les limites. Plein d'aimables surprises et de grâces trompeuses, de labyrinthes, de grottes, d'allées sinueuses, de ruisseaux murmurants, de cascades jaillissantes, de ponts rustiques et de *fabriques* imitées du hameau de Sylvie ou de Trianon, ce parc semblait s'étendre indéfiniment. Mais, ce qui charma davantage Julien fut d'apercevoir, au détour d'une allée, une paysanne s'avancer vers la chapelle, fraîche comme un bouquet sous la coiffe empesée des Angevines. L'officier, aussitôt, de frapper sur les carreaux et de crier derrière son vitrail pour tâcher d'attirer l'attention. La nouvelle venue s'arrêta un instant hésitante, comme si elle n'en pouvait croire ses oreilles; réflexion faite, elle allait passer outre et s'engager sur la passerelle volante lorsque, le tapage redoublant, elle se décida à monter les degrés; cette fois, fidèle à sa consigne, l'abbé se présenta à la porte; Julien en profita pour sortir immédiatement.

La paysanne poussa un cri. Avec ses cheveux qui se dressaient tout ébouriffés sur sa tête, ses traits décomposés par la faim et ses vêtements

souillés de poussière, celui qu'Odette appelait le beau Fingal était méconnaissable.

— N'ayez pas peur, fit-il doucement; cette nuit, j'errais sans asile; j'ai vu cette planche qui se trouvait là à point pour me laisser pénétrer dans le parc; cédant à la tentation, je suis entré dans cette chapelle où j'ai, ma foi, très bien dormi. Si la nécessité m'a rendu indiscret, je vous en fais toutes mes excuses, ma belle enfant.

— Pardi! répliqua la Saumuroise qui commençait à se rassurer, c'est la planche qu'on avait mise hier pour les lavandières qui ont lessivé le linge dans la vieille orangerie ici près. Mon mari, le garde du château, Mathurin, pour vous servir, a oublié de retirer cette planche; après tout, il n'y a pas gros mal; les malfaiteurs sont si rares dans notre pays! Mais que faisiez-vous donc cette nuit sur les routes par un froid si dur? Quoique votre toilette soit un peu négligée, je vois bien maintenant que vous n'êtes pas un de ces particuliers qui couchent d'ordinaire à la belle étoile.

Et, comme Julien se taisait un peu embarrassé, elle reprit avec volubilité :

— Que vous avez dû être étonné en voyant cette grande poupée se dresser devant vous! Et la nuit encore! Il faut être un brave pour supporter le choc; nos dames crient comme des orfraies, quand

elles viennent ici pour la première fois, et moi-même, quoique j'y sois habituée, cela me fait toujours un drôle d'effet quand ce vilain moine s'approche de moi. C'est bien pour faire peur, du reste, qu'on l'a placé là : une malice du propriétaire qui était ici avant notre maître ; un mauvais sujet qui bouleversait tout le pays, qui enlevait les filles à plus de vingt lieues à la ronde, pour les mettre dans ce qu'il appelait... trouverai-je le nom? oui, son *Parc aux Cerfs*. Comme bien vous pensez, monsieur, cette chapelle-là a servi à tout autre chose qu'à dire la messe. Mais Mathurin prétend qu'une honnête femme ne doit pas parler de cela. Seigneur! qu'est-ce qui vous prend? On dirait que vous allez tomber en faiblesse?

Julien s'était accroché à un sapin, pâle, haletant :

— Je meurs de faim, murmura-t-il.

— Et vous ne le disiez pas! Reine Picot n'a jamais refusé un morceau de pain ni une écuellée de soupe à un malheureux. C'est bien heureux que Mathurin soit parti ce matin pour Saumur ; entre nous, il n'est pas doux au pauvre monde et il me gronderait peut-être ; suivez-moi jusqu'aux communs du château, si vous en avez la force ; je trouverai bien une croûte à vous donner. Là, appuyez-vous sans crainte, mon bras est solide. Chemin faisant, sans être trop curieuse, expliquez-moi

donc comment un monsieur comme vous n'a pas un sou vaillant dans sa poche pour acheter du pain. Est-ce croyable?

Reine Picot avait la manie des interrogations, mais elle était si bavarde que, jamais, elle n'attendait les réponses.

Elle continua :

— Le voilà notre château, une merveille, un petit Versailles qu'on vient de loin visiter. Quand vous aurez déjeuné, si cela vous amuse, je vous conduirai à travers l'enfilade des salons; justement, j'ai ouvert ce matin pour donner de l'air. Vous verrez : de l'or, de la soie à profusion et des petits anges, au-dessus des portes, plus jolis encore que ceux de Notre-Dame des Ardilliers. Vous connaissez, à Saumur, sur le bord de l'eau, Notre-Dame des Ardilliers, le couvent où s'était retirée certaine marquise de Montespan, la bonne amie d'un roi. Pour le moment, le maître est absent; il n'habite ici que deux mois, à l'époque des chasses; c'est un gentilhomme aussi noble que le roi, qui est à tu et à toi avec les princes. Allons, mon ami, un dernier effort, nous voici arrivés.

En face d'eux se dressait le château fier et imposant, avec ses innombrables fenêtres à petits carreaux que frappait un soleil d'hiver pâle et sans chaleur. Ils contournèrent quelques minutes

la masse des bâtiments jusqu'à un corps de logis situé derrière le château, devant un parterre à la française dont les airs négligés contrastaient avec la culture soignée des jardins. Reine, tirant une clef de sa poche, ouvrit la porte d'une petite salle basse où flambait un feu clair dont Julien s'approcha avec délices. La ménagère sortit d'un buffet une daube appétissante, épanouie dans sa gelée.

— On vous gâte, dit-elle, au lieu de la soupe aux choux verts qui serait un peu lourde pour votre estomac à jeun, voici une daube qui va vous restaurer, sans parler de ce petit vin de Saint-Cyr qui ranimerait un mort.

Julien ne se fit pas prier; il mangea ou plutôt il dévora prosaïquement, non comme un héros de roman, aimé d'une noble dame, mais comme un chien de chasse affamé; la belle Marion, heureusement, n'était pas là pour le voir. La charitable ménagère continuait à bavarder, regardant d'un œil moitié joyeux, moitié attristé, sa belle daube disparaître. Que dirait Mathurin en apercevant la brèche formidable faite par le couteau de Julien?

Depuis un instant, elle prêtait l'oreille avec inquiétude.

— Que la bonne Vierge nous protège! C'est Mathurin qui rentre plus tôt que je ne croyais; j'entends son pas; le dogue a aboyé de contente-

ment en voyant son maître, qu'allons-nous devenir?

— Ne craignez rien, votre généreuse hospitalité ne vous coûtera aucun désagrément, je pars à l'instant.

— Non, non, gardez-vous-en bien; il n'est plus temps, du reste, vous le rencontreriez en chemin. Cachez-vous là, dans le cabinet où je mets le charbon, il ne restera pas longtemps et j'irai vous délivrer.

Tout en parlant, elle le poussait dans un réduit où manquaient à la fois la largeur et la hauteur; Julien s'y accroupit, presque aussi mal à l'aise que le cardinal La Balue dans cette fameuse cage octroyée par la clémence de Louis XI. Fuir devant un paysan, se blottir dans le charbon comme un matou voleur, c'était humiliant pour un militaire ! Mais bah ! à la guerre comme à la guerre ; pendant une visite domiciliaire du régime de la Terreur, le bel Elleviou s'était bien caché sous le lit d'Emilie de Sartines.

Reine achevait à peine de faire disparaître les reliefs du déjeuner lorsque le terrible Mathurin entra. Avec ses cheveux en brosse, ses favoris roux, son teint violacé, ses yeux clairs et incisifs, ses grandes oreilles poilues détachées de la tête, à la façon de celles des renards et des blaireaux, la

physionomie du garde justifiait les terreurs de la ménagère.

— Quelles nouvelles de la ville, notre homme? demanda-t-elle en essuyant une assiette pour se donner une contenance.

— Des nouvelles! ce n'est pas là ce qui manque ce matin; il faut vivre comme des loups au fond d'un bois pour ignorer qu'il s'est passé hier des choses très graves à Saumur; ces maudits bonapartistes ont essayé d'entrer dans la ville et de prendre le château. Heureusement, on les a repoussés au delà du pont Fouchard et ils se sont enfuis comme des lièvres. Oh! les gueux! Si j'en tenais un au bout de mon fusil, comme j'aurais plaisir à l'envoyer dans l'autre monde! à Satan, puisque notre curé affirme que tous les bonapartistes rôtiront en enfer. Cela me rappellerait les beaux jours de ma jeunesse. En ai-je visé de ces canailles de *bleus* pendant les guerres de la Vendée! Je n'en manquais pas un; aussi, je t'en réponds, ils ne se souciaient guère de trouver Mathurin Picot derrière les haies du Bocage. Et puis, ce n'est pas tout; M. le sous-préfet a promis cinq louis à celui qui livrerait un conspirateur. La chasse à l'homme, cela me va; prie le bon Dieu et les saints, ma petite Reine, pour que je mette la main sur un de ces rebelles. Je t'achèterai une belle cape bien chaude, pour l'hiver pro-

chain, celui-ci étant quasiment fini. Mais te voilà aussi blanche que la bonne Vierge en plâtre qui est sur la cheminée! Tes mains tremblent comme si tu avais la fièvre; qu'est-ce que cela veut dire? Je t'avais laissée, ce matin, gaie comme une alouette au printemps.

Reine se taisait, n'osant parler dans la crainte de trahir son émotion ; à présent, elle comprenait : ce vagabond, aux mains blanches, qui avait passé la nuit dans la chapelle, était un des conspirateurs traqués comme des bêtes fauves. Mathurin se méfiait-il? son nez aux larges narines semblait flairer une proie invisible, ses oreilles, sur le qui-vive, se dressaient, cherchant à percevoir quelque bruit révélateur.

— Donne-moi un verre de vin, fit-il brusquement, je n'ai pas de temps à perdre ; il faut que j'aille casser la glace sur le bord de l'étang, devant la chapelle, pour la faire empiler dans la glacière.

Reine s'empressa de lui tendre un gobelet que, sans y prendre garde, elle remplit avec le reste de la bouteille entamée par Julien.

Mathurin fronça les sourcils :

— Qui s'est permis de toucher à ce vin que j'avais soigneusement cacheté moi-même?

— Là, là, mon homme, ne t'emporte pas, le cousin Lucas est venu ce matin de Candes; il y a une

fameuse trotte et il fait si froid ! Je lui ai offert une *verrée* pour se rafraîchir, pour se réchauffer, veux-je dire, je ne croyais pas mal faire.

— Peste ! il n'y a pas été doucement, le cousin Lucas ; on voit bien que ce vin-là ne lui coûte rien ; un verre de piquette aurait été tout aussi bon pour lui. Ces jeunesses sont d'une prodigalité ! Il faut toujours qu'elles jettent l'argent par les fenêtres.

Et il sortit en grommelant. Reine demeura quelques instants à le suivre des yeux tandis qu'il s'éloignait à travers le parc ; si c'était une ruse du vieux Vendéen ? si, tout à coup, il allait revenir ? Quand elle le vit traverser le pont rustique sur la rivière qui se perdait dans le lac, alors, seulement, elle s'élança vers la cachette.

— Ah ! je n'ai plus une goutte de sang dans les veines ; quelle imprudence ! Mon mari a trente ans de plus que moi et il est jaloux comme un tigre ; il me pardonnerait plutôt de cacher un amoureux qu'un bonapartiste. S'il avait pu se douter que vous étiez là ! L'entendiez-vous tout à l'heure ?

— Oui, à merveille ; je sais que nous sommes évalués cent francs par tête et, qu'en me livrant à M. le sous-préfet, vous gagneriez de quoi acheter une elle cape bien chaude !

— Mais je n'en ferai rien ; vous me croyez incapable, n'est-ce pas, d'une si vilaine action ? Trahir,

comme Judas, pour quelques misérables pièces d'argent, j'aimerais mieux mourir. Et Mathurin est un fanfaron qui se vante ; dame! il n'est pas tendre pour ceux de votre parti, j'en conviens; peut-être, s'il vous trouvait ici, vous tuerait-il comme un chien, mais toucher le prix du sang, lui, un loyal Vendéen, jamais! En attendant, je m'intéresse à vous; pauvre jeune homme, qu'allez-vous devenir? Tout le monde n'a pas les mêmes scrupules que moi ; si vous vous aventurez sur les grands chemins, bien sûr, on vous arrêtera. Le plus sage serait d'attendre au moins la nuit pour fuir. D'un autre côté, impossible de vous garder ici une minute de plus.

Reine sembla réfléchir un instant, puis, se frappant le front :

— Bravo! J'ai trouvé, ne perdons pas une minute.

Le précédant à travers le parterre qui séparait les communs de la partie nord-ouest du château, elle franchit une arcade, basse et cintrée, donnant accès dans l'habitation ; au bout d'un couloir obscur qui longeait tous les appartements du rez-de-chaussée, ils se trouvèrent dans le vestibule. Les volets de la porte-fenêtre, ouvrant sur le perron, ayant été tirés le matin, la lumière pénétrait à flots. Ils entrèrent d'abord dans une immense salle des

gardes remplie de portraits. Du ton d'un cicerone qui promène des visiteurs, Reine lança fièrement :

— Les aïeux de notre maître. Lorsqu'il acheta ce château, une ancienne Commanderie restaurée par le financier dont je vous ai parlé, il fit transporter dans cette salle tous ses grands-parents : de rudes guerriers qui allaient au loin se battre pour ravoir le tombeau de Notre-Seigneur et couper les oreilles aux infidèles.

— Fort intéressant, ma chère dame, votre musée d'ancêtres, mais n'avons-nous pas, pour le quart d'heure, à nous occuper de choses plus pressées?

Reine sourit mystérieusement.

— Patience! Pour arriver où je vous conduis, il faut traverser tous les appartements de réception. Voici maintenant le salon d'honneur; les aïeules de M. le commandeur de Vélaré sont là au grand complet.

— Sans doute les compagnes des preux qu'on voit dans la salle des gardes? Il me semble que ce nom de Vélaré a déjà frappé mes oreilles.

— Le beau miracle! tout le monde connaît M. le Commandeur et tout le monde l'aime. Un tantinet familier avec le sexe, par exemple; toujours sur mes talons quand il est ici : « Ma petite Reine par-ci, ma petite Reine par-là! » Bien sûr que Mathurin en serait un peu jaloux si ce n'était pas le seigneur.

Attention ! nous sommes dans le salon de musique ; vous n'y verrez que deux portraits, au-dessus du clavecin qui a appartenu à Marie-Antoinette : les deux nièces de notre maître, jolies comme les amours, jugez-en plutôt.

Elle souleva un rideau de damas pour mieux éclairer ce qu'elle vantait et, par complaisance, Julien regarda. Une exclamation sourde lui échappa. Il resta en arrêt, ébloui, fasciné devant cette image où la créature adorée lui apparaissait dans tout le charme de sa jeunesse patricienne ; ils semblaient animés ces yeux, si purs et si brillants ; cette bouche divine souriait comme le jour où il avait osé lui ravir un premier baiser ; elle palpitait, cette taille de nymphe. Volontiers, il eût tendu les bras pour l'enlacer encore. Oh! la retrouver ainsi tout à coup, la bien-aimée, après trois mois, trois siècles d'absence, c'était plus de joie qu'il n'en pouvait supporter ; son cœur battait à l'étouffer. Reine lui frappa doucement sur l'épaule.

— Vous n'êtes plus si pressé, maintenant ; j'espère que vous l'avez reluquée à votre aise, notre belle vicomtesse. Ne nous attardons pas, cependant ; nous avons encore une galerie et deux salons à parcourir pour arriver au but.

A l'extrémité du dernier salon, la ménagère tira

de sa poche une pierre à fusil et de l'amadou ; à la grande surprise de Julien, elle alluma une des torchères placées sur la cheminée.

— Allons-nous descendre encore à la cave? Y aurait-il aussi, par hasard, des catacombes dans ce château? pensa Julien, tandis que Reine, ouvrant une petite porte masquée sous un rideau, s'engageait dans un escalier tournant.

Une dizaine de marches, au plus, les conduisirent dans une pièce en forme de rotonde, capitonnée du haut en bas de brocatelle bouton d'or; pour tous meubles, des coussins à l'orientale jetés çà et là sur le parquet; sur les murs, quelques fantaisies dans le goût léger de Lancret et de Fragonard; au plafond, plusieurs lustres en rocailles qui, allumés, devaient jeter des clartés éblouissantes.

— Voilà votre prison, monsieur, dit gaiement Reine ; vous ne vous plaindrez pas, elle n'a rien d'effrayant et vous y serez plus en sûreté qu'au fond des bois; une retraite que s'était ménagée l'ancien propriétaire; personne, pas même Mathurin, ne soupçonne l'existence de ce nid pour colombes amoureuses; moi seule et monsieur le commandeur connaissons le passage; j'ai surpris ce secret un jour, par hasard.

Elle rougit beaucoup en prononçant ces mots.

Julien était trop discret pour la questionner; elle reprit :

— Ce soir, aussitôt Mathurin endormi, je m'échapperai pour venir vous apporter votre souper et une lettre pour une vieille tante à moi qui habite aux environs de Cunault. Bonapartiste enragée, elle ne demandera pas mieux que de vous donner l'hospitalité jusqu'à nouvel ordre. En partant vers minuit, vous arriverez chez elle avant le jour. Tâchez, pour l'instant, de faire un somme; ce sera toujours autant de pris sur la nuit.

Elle allait refermer la porte à clef, Destreville lui retint le bras qu'il baisa galamment.

— Ma chère petite Reine, ne m'enfermez pas, je déteste me sentir emprisonné, même par une jolie geôlière; c'est une manie, une fantaisie ridicule peut-être ; de grâce, laissez les portes ouvertes, que je puisse aller et venir si bon me semble.

— Grand enfant volontaire ! N'est-ce pas imprudent de vous céder? Si Mathurin voyait de la lumière à travers les volets, nous serions perdus.

— Soyez tranquille, je prendrai toutes les précautions nécessaires.

Dans sa reconnaissance, Destreville saisit la paysanne dont la joue vermeille subit le même assaut que le bras.

La coquette se dégagea sans trop d'empresse-

ment; au fond, cette vivacité ne lui déplaisait pas.

— Mauvais sujet! Je vous pardonne; ce n'est pas votre faute; l'endroit où nous sommes inspirerait des idées folichonnes aux plus vertueux.

Elle se sauva en riant. Julien, prêtant l'oreille, l'entendit fermer tous les volets des fenêtres; le château retombé dans l'ombre et le silence, Destreville bondit hors du boudoir souterrain.

— Dormir! s'écria-t-il, quel sacrilège! Quand je puis voir ma belle Marion et m'agenouiller devant elle comme les dévots au pied des autels! Ah! ne descends pas trop vite, nuit qui vas me séparer de ma bien-aimée, que je puisse encore lui renouveler mes serments et lui dire qu'elle s'est, pour toujours, emparée de ma vie.

Assurément, il extravaguait, le beau conspirateur. Quiconque l'eût aperçu, parlant tout seul et courant à travers les salons, l'eût pris pour ce qu'il était en ce moment, un échappé de Charenton. L'amour est une folie, nul n'y peut contredire, mais quelle charmante folie! Jamais on n'inventera mirage plus éblouissant.

II

LE CABINET DU ROI AUX TUILERIES

Un missionnaire, un saint homme qui prêche le carême aux Tuileries, vient de faire aux dames du Sacré-Cœur l'honneur de prononcer un sermon dans leur chapelle. Ce prêtre zélé ne craint pas de mêler l'Évangile à la politique ; c'est une des causes de son succès. L'élite du faubourg Saint-Germain est venue pour entendre l'anathème lancé, du haut de la chaire, contre les perturbateurs de la paix publique. Il y a là plus d'un militaire jaloux de se mettre dans les bonnes grâces de la Cour, comme Jean de Dieu Soult qui suit maintenant les processions après avoir, sous l'Empire, pillé les églises en Espagne. Les élégantes inaugurent, à cet office aristocratique, *des atours inédits*, pour employer l'expression du *Miroir des Grâces* ou Dic-

tionnaire de toilette dédié aux dames. Sous le Directoire, en pleine fièvre de plaisirs et de licence, le luxe des ajustements n'a jamais été poussé aussi loin que sous la Restauration.

La nouvelle comtesse de Vélaré, Armande, arrive un peu en retard, éblouissante sous ses fourrures de Sibérie et son chapeau de satin, garni de blondes et de plumes, signé Herbault. Le hasard l'amène juste auprès du prie-Dieu où Marion, agenouillée, les yeux fixés sur son paroissien, chante avec une piété sincère les strophes du *Magnificat*. Elle paraît tellement absorbée qu'elle n'a pas même aperçu sa pire ennemie. Ouvrant son missel enluminé et feignant d'y attacher ses regards, Armande murmure :

— Quelle chance de te rencontrer, ma petite Marion! tu nous manques beaucoup; on s'ennuie ferme au Marais, l'oncle grogne, la tante pleurniche, ça sent le sépulcre dans le vieil hôtel, c'est intolérable.

Silence obstiné de Marion qui, les yeux levés au ciel, semble écouter les religieuses cachées derrière un rideau, reprendre à leur tour un verset du *Magnificat*. Armande ne se tient pas pour battue.

— Si tu voulais, on ferait la paix comme le Congrès de Vienne. Henri répète toute la journée : Est-ce que deux belles-sœurs doivent être ennemies?

Je t'assure que nous faisons scandale dans le monde de la Cour.

Et, se penchant davantage, si bas que ses lèvres ont l'air de réciter une prière :

— Boudeuse ! Tu m'en veux toujours à cause de ces fameuses lettres; eh bien! viens me voir un de ces matins, nous les brûlerons. Suis-je gentille? J'ai tant d'amitié pour toi ! La chanoinesse, qui a oublié ses petites rancunes, tuera le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue; tu verras; à nous deux, nous remettrons la maison en joie.

Pour toute réponse, madame de Foligni lance avec le chœur des fidèles : *Sicut locutus est ad patres nostros*. Armande rougit de dépit et, d'une voix sifflante comme la vipère qui va mordre :

— J'oubliais, une nouvelle intéressante : l'amoureux d'Odette, gravement compromis dans la conspiration de Berton, est prisonnier au château de Saumur; c'est le seul qu'on ait encore pu attraper. Lucien Bocquet dit que son affaire est claire; fusillé peut-être à l'heure qu'il est, le beau Destreville! C'est dommage, n'est-ce pas?

Cette fois, comme la flèche du banderillero s'enfonçant dans les chairs du taureau, le trait a porté: le paroissien échappe aux mains de la vicomtesse qui tourne vers son impitoyable ennemie des yeux pleins d'angoisse.

— La suite au prochain numéro, fait Armande en ricanant; impossible de continuer la conversation.

L'enfant de chœur vient d'agiter une sonnette; les fidèles se prosternent pour recevoir la bénédiction qu'un archevêque va prononcer au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dans cette chapelle privilégiée du monde aristocratique, parmi toutes ces têtes respectueusement inclinées, ces corps ployés dans une humble génuflexion, combien de chrétiens sérieusement préoccupés de leur fin dernière et ayant oublié, pour songer au ciel, affaires, soucis et plaisirs? Quant à Armande, pieusement agenouillée, elle pense :

— J'en étais sûre; la petite Odette a servi de paravent à sa grande sœur; Marion adore le prisonnier de Saumur. S'est-elle assez sottement trahie, tout à l'heure, ma dédaigneuse belle-sœur? Elle va sûrement m'interroger; faisons-lui payer mes réponses.

Son attente est déçue; Marion se relève, les yeux humides, mais le visage plus calme, et se dirige vers le bénitier, près de la porte de la chapelle. Au milieu de tout ce monde qui la connaît et la regarde, elle ne distingue personne; elle croise sur son passage mesdames de Semelé, de Vauvineux et de Soyemont, le trio royaliste qui, sous l'Empire,

s'en allait chantant partout : « Quand le bien-aimé reviendra », ingénieuse adaptation de la romance sentimentale de Dalayrac.

Elle ne remarque même pas le salut bienveillant que lui adresse la duchesse d'Aumont, le bas-bleu philantrophe qui préside l'association des *Dames françaises*; prenant machinalement l'eau bénite que lui a tendue la vicomtesse de Chateaubriand, Marion regagne en courant l'appartement qu'elle occupe dans l'intérieur du Sacré-Cœur. Au milieu de l'antichambre, elle s'arrête un instant ; derrière une porte, résonne une voix mâle et vibrante ; cette voix, qu'elle n'a entendue qu'une fois, Marion la reconnaît aussitôt ; elle se précipite dans le salon et trouve d'Aubignac, assis près du foyer, causant avec Odette.

— Ne me dites rien ! s'écrie-t-elle ; je sais tout ; il est prisonnier.

— Hélas ! oui, madame, depuis un grand mois. C'est ce qui m'a donné la hardiesse de me présenter chez vous.

— Vous y êtes le bienvenu. Pourquoi ce long silence ? Depuis quatre mois, me laisser sans nouvelles de vous, de lui ! ajoute-t-elle en baissant les yeux.

— A la bonne heure, se dit d'Aubignac, Julien n'est pas si maladroit que je croyais. Depuis ma première

visite à l'hôtel Vélaré, il me semble qu'il a fait du chemin dans le cœur de cette noble dame.

Et, tout haut :

— Il serait injuste de m'en vouloir, madame; moi aussi j'étais prisonnier et tenu au secret le plus rigoureux.

— Vous avez donc réussi à vous évader?

— Comme M. de Latude, non pas; la Restauration garde mieux ses prisonniers que l'ancien régime. Arrêté un soir, en sortant de chez moi, par la police militaire de la place du Marché-Saint-Honoré, j'ai purgé ma condamnation à trois mois de prison pour un article irrévérencieux sur le sieur La Marlière, ministre du roi.

— On m'a montré ce ministre, l'autre jour, à Saint-Thomas-d'Aquin, interrompit Odette ; un gros vilain homme commun, tête de procureur carrée, bourrue, hargneuse. Ma marraine, madame du Cayla, prétend que le roi le subit, mais qu'il ne peut le souffrir.

— Fi! mademoiselle ma sœur, est-ce qu'on divulgue ainsi les secrets du parti aux ennemis? Avant tout, expliquez moi, cher monsieur d'Aubignac, comment votre ami a seul été pris, quand Berton et tous les autres ont réussi à s'échapper.

— Rien de plus simple ; après la déroute du pont Fouchard, chacun s'est sauvé comme il a pu.

Errant à l'aventure dans un pays inconnu pour lui, à demi mort de faim et de froid, Julien avait fini par trouver asile dans un vieux château sur les bords du Thouët. Par malheur, en l'absence du maître, le château était gardé par un Vendéen farouche. Cet homme, soupçonnant sa femme d'avoir caché un des fuyards, a feint de se coucher et de s'endormir. La nuit, il s'est relevé à pas de loup ; à travers les volets, il a aperçu de la lumière dans une des salles du rez-de-chaussée ; il est entré et a trouvé Destreville se disposant à fuir avec l'aide de la charitable paysanne. Inutile d'ajouter, qu'au petit jour, la gendarmerie, prévenue par le garde, accourait à Saint-Florent s'emparer du conspirateur ; je tiens la chose d'un de nos amis qui habite Saumur.

— Saint-Florent ! un vieux château sur le bord de l'eau ! mais c'est la commanderie du Thouët qui appartient à notre oncle de Vélaré. Dans ce Vendéen qui a livré M. Destreville, ne reconnais-tu pas, Marion, le garde Picot qui a de si vilaines oreilles ? Méchant traître ! Il me revaudra cela.

— Je crains qu'Odette n'ait raison et c'est un chagrin de plus pour moi d'apprendre que votre ami a été dénoncé par un de nos serviteurs. Mais sa détention, je l'espère, ne sera pas de longue durée ; comme vous, il sortira bientôt de prison.

— Ne vous faites pas d'illusion, madame; il ne s'agit plus ici d'un simple délit de presse. Le gouvernement est furieux de ces conspirations qui éclatent de tous côtés. Rappelez-vous les cours prévôtales qui ont jeté l'épouvante dans le Midi; on veut faire encore un exemple. Le malheureux Julien paiera pour tous; un conseil de guerre doit s'assembler ces jours-ci pour le juger. Faut-il vous avouer l'horrible vérité? Les grilles du château de Saumur ne s'ouvriront devant lui que lorsqu'il marchera à la mort.

Madame de Foligni, restée debout, s'accrocha au dossier d'un fauteuil pour ne pas défaillir. Les joues rouges d'indignation, Odette s'écria :

— Quelle infamie! Mais, n'ayez nulle crainte, nous le sauverons; je vous promets d'aller trouver me marraine qui, elle, ira trouver le roi et obtiendra la grâce de M. Destreville.

— Paix, Odette, étourdie qui t'engages sans savoir! Crois-tu, par hasard, que Zoé, malgré toute l'affection qu'elle nous porte, puisse intervenir dans une affaire aussi grave? Elle le pourrait qu'elle ne le voudrait pas. Moi-même, hélas! ne suis-je pas enchaînée, paralysée? Que je le veuille ou non, je me trouve attachée au parti royaliste. Dieu sait pourtant que je donnerais volontiers ma vie pour sauver celle de votre cousin, monsieur d'Aubignac.

— J'en suis persuadé, madame; le jour où je me permis de vous invoquer en sa faveur, je devinai de suite chez la vicomtesse de Foligni — pardonnez à ma franchise — un sentiment plus vif peut-être que l'intérêt.

— En vérité? Vous étiez plus clairvoyant que moi; j'ignorais alors la nature des sentiments que pourrait un jour m'inspirer M. Destreville, mais ne perdons pas un temps précieux; cherchons ensemble un moyen efficace de soustraire votre ami, le mien, au sort qui le menace.

En cet instant, la porte du salon s'ouvrit pour livrer passage à Lucien Bocquet; il s'inclina devant Marion et lui baisa la main. Madame de Foligni se recula avec une répulsion involontaire. C'était la première fois qu'elle revoyait Lucien depuis le duel où il avait servi de témoin à Samoise. L'audacieux personnage ne parut pas s'apercevoir de l'impression qu'il produisait. Familièrement accoudé à la cheminée, il jeta un coup d'œil dédaigneux sur d'Aubignac, qui le lui rendit avec usure. Quant à Odette, se détournant pour éviter de répondre au salut obséquieux de Lucien, elle murmura à l'oreille de Gustave d'Aubignac :

— Vous n'avez, j'imagine, aucune envie d'être présenté à ce confrère du journalisme?

— C'est inutile; nous ne naviguons pas dans les

mêmes eaux ; mon journal n'est pas marqué du timbre royal aux trois fleurs de lis et je n'ai pas l'honneur d'être reçu chez la princesse de la Trémoïlle.

Le rédacteur de la *Lutécienne* assujettit son lorgnon sur l'œil pour mieux examiner le petit salon de la pensionnaire du Sacré-Cœur.

— Savez-vous, dit-il, que c'est d'un ton parfait, tout ce qu'il y a de plus ancien régime, d'être venue vous réfugier au couvent ? Je le disais hier à mon excellent ami Samoise qui, par parenthèse, madame, ne cesse de regretter le bonheur perdu : une retraite délicieuse que le Sacré-Cœur, une musique céleste qui vaut celle de la chapelle du roi, des religieuses de si grande maison, une vue splendide sur les jardins, un air exquis ! Tout à l'heure, vous avez pris la fuite comme si vous aviez eu des ailes ; impossible de vous rejoindre. Je tenais, cependant, à vous présenter mes hommages.

Il s'arrêta un instant; personne ne lui répondant, il continua avec un aplomb imperturbable :

— N'avez-vous pas été ravie du prédicateur ? Avec quelle habileté il a su prendre prétexte de l'Évangile du jour pour flétrir les conspirateurs, le traître Bories comme l'imbécile Berton ! Le général chef de la police militaire, assis près de moi, se tenait à quatre pour ne pas applaudir.

— Parbleu ! cela ne m'étonne pas, fit d'Aubignac

à l'oreille d'Odette, je le connais celui-là : il porte un capuchon de moine sous son uniforme, une calotte sous son chapeau, un cordon de Saint-François sous son écharpe et une discipline sous le fourreau de son épée.

— Et la péroraison, qu'elle était superbe ! L'abîme des révolutions, la torche incendiaire, le trône et l'autel, les factieux et les honnêtes gens, le triomphe du bon droit et la confusion des malfaiteurs ! Trop douces, seulement, les conclusions; si j'étais le maître, pas un de ces maudits carbonari n'en réchapperait, on les fusillerait tous ; voilà des années que je le répète : le gouvernement est trop mou. Notre devoir, à nous autres journalistes, est de l'avertir; nous crierons tant que nous sauverons la monarchie malgré elle.

— Comme les oies du Capitole, alors, murmura d'Aubignac en se levant pour partir.

Il était à bout de patience.

Lucien avait fort bien entendu; il ne jugea pas à propos de relever l'impertinence de son confrère qui sortit avec Odette, Marion était au supplice, ne prêtant qu'une oreille distraite aux échos de la cour et des salons dont le journaliste s'ingéniait à la divertir.

Il se leva enfin, au grand soulagement de la vicomtesse ; il n'avait pas disparu depuis une minute

que Marion ouvrit la porte contiguë au salon.

— Odette, cria-t-elle, je vais tenter une chose insensée, n'importe, je me reprocherais de ne pas risquer l'impossible pour sauver ce malheureux officier; aux grands maux les grands remèdes, je cours chez ta marraine.

Odette lui sauta au cou.

— Comme c'est bien ce que tu fais là, ma sœur, je le disais tout à l'heure à M. d'Aubignac : Marion a l'air de faire des difficultés pour la forme, mais, ne craignez rien, vous pouvez compter sur elle. Il est charmant, sais-tu, ce journaliste? Moins beau, peut-être, que son ami, mais quelle figure expressive! quelle verve intarissable! je l'écouterais des heures entières, tandis que ce méchant Lucien, qui n'est venu ici que pour épier nos angoisses, je le déteste!

— Modère ton enthousiasme, pour l'amour du ciel, Odette, ne va pas t'éprendre d'un rebelle. C'est bien assez, murmura-t-elle entre ses dents, qu'il y en ait déjà une dans la famille.

— N'aie pas peur: est-ce qu'une petite fille comme moi laisse jaboter son cœur? Je vais descendre à la chapelle prier la Sainte Vierge pour que tu sois éloquente et que tu persuades ma marraine.

Du Sacré-Cœur à l'hôtel de madame du Cayla, situé près du Palais Bourbon, la distance était

insignifiante. Quatre heures n'avaient pas sonné lorsque Marion entra dans la cour, remplie d'équipages. Quel contre-temps! La maîtresse du logis donnait une matinée et, en sortant du salut, beaucoup de belles dames étaient venues achever la journée chez la favorite de Louis XVIII.

Se présenter dans une réunion où on n'a pas été invité ne semblait guère convenable ; évidemment, ce que Marion avait de mieux à faire, c'était de se retirer. Mais, rentrer chez elle, demeurer ainsi dans une inquiétude poignante! Elle n'en avait pas le courage. Tant pis ! Elle affronterait les regards curieux des hommes, les commentaires charitables des femmes et, peut-être, les grands airs que Zoé savait prendre à l'occasion. Pour sauver son bien-aimé Julien, elle se sentait des audaces extraordinaires. Le majordome lui déclara qu'on n'annonçait plus ; M. Bellingère, le jeune poète qui se taillait de si belles réclames dans la *Lutécienne*, était en train de déclamer ses vers sur la mort de Fualdès; Marion traversa deux salons déserts; dans le troisième salon une assistance choisie écoutait pâmée; on se serait cru à l'Académie.

M. de Féletz seul, en sa qualité d'Immortel, avait pris la liberté de s'endormir. Le vicomte d'Arlincourt, agitant ses grands bras, applaudissait chaque hémistiche; le baron de Vitrolles faisait cla-

quer sa langue en signe de satisfaction comme, jadis, à en croire les mauvaises langues, il faisait claquer son fouet. On prétendait que, sous l'Empire, ce membre de la *Chambre introuvable* de 1815 avait fait le métier du postillon de Lonjumeau ; en ce cas, il avait dû brûler beaucoup de relais pour en arriver à être ministre sous Louis XVIII. M. de Vaublanc, le gentilhomme qui avait posé, chez Lemot, pour la statue équestre d'Henri IV qu'on voit sur le Pont-Neuf, offrit courtoisement sa chaise à Marion ; elle accepta sans se faire prier ; ses jambes tremblantes pouvaient à peine la soutenir.

A côté d'elle, était assis un petit homme maigre, courbé avant l'âge, l'œil pénétrant enfoncé au milieu d'un visage aux lignes anguleuses, le nez recourbé, les lèvres minces, le menton pointu et les mains grêles s'agitant sans relâche comme pour feuilleter des papiers. Ce personnage, qui payait si peu de mine, n'était autre que M. de Villèle, le Gascon qui présidait alors le conseil des ministres. Assurément, ce n'était pas à lui qu'il aurait fallu s'adresser pour obtenir la grâce de Julien. Marion se sentait là au milieu du clan ennemi. Ah ! si tous ces gens-là avaient pu deviner ce qu'elle venait faire chez la favorite, comme ils eussent été indignés ! Quant à Zoé, assise sur un canapé entre madame de Beaucourt, la muse du royalisme, et madame

de Duras, l'auteur d'*Ourika*, elle se borna à envoyer de loin un petit salut protecteur à la nouvelle venue. Pourquoi venez-vous? signifiait son regard étonné.

Le poète se démenait de plus en plus. Après avoir décrit la stupeur du petit pâtre de l'Aveyron qui, au lever du soleil, aperçoit tout à coup le cadavre de Fualdès flottant sur les eaux, il en était aux angoisses de madame Manson, n'osant trahir sa faute, ni avouer, qu'à l'heure où fut commis le crime, un rendez-vous l'avait attirée dans la maison maudite. Les alexandrins coulaient comme l'eau d'une fontaine, le front du poète également; on eût transpiré à moins. Il termina enfin et le public l'applaudit avec cette satisfaction intime que cause, en général, la joie d'être quitte d'un pareil divertissement.

Un vieillard — dont la perruque roussâtre, pareille à un gazon brûlé par le soleil, encadrait une figure bienveillante, — s'approcha du vicomte d'Arlincourt avec de grandes démonstrations d'amitié; c'était le bonhomme Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille*; figurez-vous un régent de rhétorique en face d'un de nos modernes décadents.

Le brave homme était ravi.

— Ah! illustre confrère, quel régal exquis! Un génie en herbe que ce Bellingère, plus fort que le

jeune Hugo qui nous a récité, l'autre soir, chez madame de Montcalm, des vers sur la naissance du duc de Bordeaux. Et comme on écoutait! Quel religieux silence! Je pensais, tout à l'heure, que la nature n'a rien fait sans but; elle nous a donné deux oreilles et une seule bouche pour que nous écoutions davantage que nous ne parlions.

D'Arlincourt sourit avec une pointe d'ironie :

— Il n'y a que vous, mon cher Bouilly, pour faire des trouvailles de cette force-là. Je suis de votre avis ; les vers de ce jeune homme sont excellents, ils valent presque les miens ; le sujet tragique est bien choisi. Abjurez donc vos vieilles croyances, mon ami, reconnaissez que le XIX[e] siècle a donné une tournure plus sérieuse aux esprits et une impulsion nouvelle à la poésie ; désormais, pour nous captiver, il faut autre chose que les idylles de Florian, les bouquets à Chloris de Dorat et autres futilités qui charmaient nos pères. Au grenier, les luths enrubannés et tout l'attirail mythologique : myrtes, flambeaux, flèches et carquois de Cupidon.

— De telle sorte, interrompit le comte de Vaublanc — poète aussi à ses heures — qu'il ne nous reste que vos talons éperonnés pour déchirer les robes et vos cigares à brûler en guise d'encens sur les autels de la beauté.

Sans paraître avoir entendu, le vicomte reprit :

— La littérature subit forcément l'influence des milieux et des époques; lorsque Homère écrivit l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la Grèce retentissait encore de la chute de Priam.

— Ainsi, répliqua complaisamment Bouilly, au temps de Charlemagne, on célébrait les exploits de Roland et des chevaliers de la Table Ronde. J'en conviens, le serment du Jeu de Paume, la mort de Kléber, voilà des sujets dignes de passionner nos poètes modernes. Du reste, je suis tranquille ; au point de vue politique comme au point de vue littéraire, un siècle qui, à vingt-deux ans, compte déjà cent victoires immortelles, une charte admirable et six poèmes épiques, ne doit inspirer aucune inquiétude pour l'avenir !

— Chut! mon confrère, ne parlons pas des batailles de l'Empire, réservez cela pour les salons de mesdames Périer et Lafitte ; ici, ce serait d'un goût détestable.

— D'ailleurs, ajouta Beauverlet qui rôdait aux alentours, c'étaient là jeux de fortune et de hasard comme au trictrac; bien surfaites ces victoires qu'on a chantées si haut.

Tandis que s'échangeaient ces menus propos, la vicomtesse essayait de se frayer un chemin jusqu'à la maîtresse du logis.

— Quelle surprise! ma petite, fit Zoé en lui tendant la main par-dessus un buisson de têtes; vous sachant dans la retraite, je n'osais vous inviter, mais je suis ravie de vous voir.

La nuance était sensible; pour parler à la recluse en disgrâce auprès d'une noble famille, madame du Cayla avait un tout autre ton que pour parler à la future marquise de Samoise.

— Excusez-moi, madame, je ne savais pas vous trouver en si nombreuse compagnie; je suis venue en solliciteuse et non en invitée. Tout à l'heure, quand vous serez libre, pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien?

Les deux fins sourcils de la favorite se contractèrent légèrement.

— Mon beau-père, qui cause là-bas, ne peut-il me remplacer et entendre ce que vous avez à me dire?

— Impossible, madame; j'attendrai votre bon plaisir, mais, de grâce, au nom de la vieille amitié qui nous lie, ne me refusez pas.

— Soit! puisqu'il le faut; veuillez passer dans mon oratoire, je vous y rejoindrai dès que je le pourrai.

Et, lui tournant le dos, un peu agacée évidemment, elle reprit avec madame de Beaucourt et la duchesse de Duras la conversation interrompue.

Rouge de confusion, Marion se dirigea vers l'oratoire; les femmes se reculaient avec affectation pour lui livrer passage, chuchotant sans souci d'être entendues :

— Quel front elle a! se montrer ici après son aventure!

— Un scandale épouvantable, n'est-ce pas? surprise dans une grotte avec un scélérat bonapartiste!

— Sa petite sœur Odette a voulu donner le change; personne n'y a été pris.

— Pauvre vicomtesse! En tout cas, cela ne lui a pas réussi. Elle est changée d'une façon effrayante, ce ne sera bientôt plus qu'une ruine.

Mais qu'importait à Marion les propos des jalouses? Elle referma sur elle la porte de l'oratoire, heureuse d'échapper à ce monde futile et inconsciemment cruel.

Pour la première fois, elle pénétrait dans le fameux oratoire où, assise dans un fauteuil, à côté du bénitier, Zoé recevait évêques, jésuites et missionnaires. Là, pas une tapisserie ou une sculpture qui ne fût du xve siècle. Les vitraux de couleur, présent du roi, provenaient d'une vieille abbaye des environs de Rennes. Sur un prie-Dieu était posée la Bible qui avait donné lieu à une légende vraie ou fausse : on prétendait que les gardes

des gravures remplissant le livre sacré s'étaient offertes aux yeux de madame du Cayla sous forme de billets de la Banque de France. A ce compte-là qui ne souhaiterait beaucoup de livres dans sa bibliothèque?

Au bout d'une demi-heure d'attente, Zoé parut :

— Excusez-moi de vous avoir laissée si longtemps seule, mais les adieux n'en finissaient pas; au dernier moment, les femmes ont toujours tant de choses à se dire! Je suis moi-même très pressée, il faut que je dîne en poste, c'est aujourd'hui mercredi; or, ce jour-là, ma soirée appartient au roi. Pauvre roi! isolé la plupart du temps, souffrant, avec la résignation d'un sage, des douleurs intolérables, je me reprocherais de lui dérober une minute de la causerie qu'il daigne appeler « les heures du divertissement royal ».

— Eh! justement, madame, je sais que vous allez aux Tuileries ce soir; c'est pourquoi je suis venue; emmenez-moi avec vous; il faut absolument que je parle à Sa Majesté.

Madame du Cayla regarda son interlocutrice d'un air méfiant et stupéfait.

— Hein? Que dites-vous, ma mie? Ai-je bien compris? Voir le roi? Sans doute, vous êtes charmante et Sa Majesté aime beaucoup les jolies femmes, platoniquement, cela va de soi, mais

qu'avez-vous donc à lui dire de si pressé? Comprenez que, dans ma situation, il faut beaucoup de prudence; si vous ne m'apprenez le motif qui vous fait agir, je ne puis, en vérité, me charger d'être votre introductrice.

Se confesser, c'était le plus difficile; la femme, d'une habileté consommée, que Marion avait en face d'elle, n'était pas si facile à persuader que l'impartial et bienveillant Richelieu. Cette fois, d'ailleurs, impossible de nier la culpabilité de l'officier; il avait pris les armes contre le gouvernement établi, ce n'était que trop avéré.

La pauvre amoureuse balbutia d'une voix faible :

— Il s'agit, madame, d'un militaire compromis dans la conspiration du général Berton et enfermé depuis un mois au château de Saumur.

Zoé haussa dédaigneusement les épaules.

— Quoi! cette ridicule échauffourée qui, loin de nuire à la cause royale, ne peut que lui servir! Et la vicomtesse de Foligni s'intéresse à ces gens-là! Ah! fi! ma chère, je n'aurais jamais cru cela de vous. A présent, je me souviens d'un certain géant à l'œil de brebis, entrevu un soir chez La Marlière. Gageons que c'est lui dont vous voulez sauver la précieuse tête?

— Oui, madame, c'est lui, je ne le nie pas; je comptais sur votre amitié pour m'aider, je me suis

trompée et je me retire; mais je ne désespère pas de la bonté de mon souverain; je trouverai moyen de l'invoquer, dussé-je, comme madame de La Valette, attendre le roi au pied de l'escalier des Tuileries pour me jeter à ses pieds.

Devant un langage aussi net, Zoé changea subitement d'attitude et, frappant sur l'épaule de Marion :

— Tout doux, ma jeune amie ; quelle petite lionne vous faites ! Nous l'aimons donc bien ce rebelle? Il faut vous céder, je le vois, sinon, vous me croiriez jalouse. Je ne puis vous emmener ce soir, mais je parlerai à Sa Majesté du désir que vous avez de la voir et nous verrons ce qu'elle me répondra.

— Merci, madame, je retrouve ma généreuse amie. J'espère que cette démarche ne compromettra pas la faveur que vous méritez si bien.

— Sur ce point, n'ayez nulle inquiétude. L'autre jour, faut-il l'avouer? un léger nuage s'est élevé entre moi et Sa Majesté à propos d'une bagatelle. Le roi, comme tous les vieillards, regrette le temps passé; le XVIIIe siècle est, à ses yeux, bien supérieur en toutes choses au XIXe; c'est ainsi qu'il préfère Lekain à Talma et Delille à Alphonse de Lamartine. Peut-être ai-je défendu mes contemporains avec trop d'ardeur; lors de notre dernière entrevue, nous nous sommes séparés plus froide-

ment que d'habitude. Mais, aujourd'hui, je suis rassurée, j'ai reçu deux billets charmants où le roi daigne s'excuser de sa vivacité et me dire qu'il aura grand plaisir à me recevoir. Si je n'étais reconnaissante, je serais bien ingrate. Savez-vous, ma petite, qu'il m'a fait don du château de Saint-Ouen en me disant : « Mon enfant, Saint-Ouen n'est pas loin de Saint-Denis; quand j'y serai, vous pourrez venir prier Dieu pour moi. »

Il y aurait eu maintenant de l'indiscrétion à rester. Marion se leva pour partir, et Zoé, qui avait repris toute sa bonne grâce habituelle, l'embrassa sur le front.

— Au revoir, mon cœur; demain matin, je vous ferai connaître la réponse de Sa Majesté; il est probable qu'elle nous recevra entre son déjeuner et sa promenade; tenez-vous prête à tout hasard.

Matrone de l'Église et sirène de la royauté, favorite chargée de défendre les intérêts sacerdotaux et de servir de trait d'union entre la politique de Louis XVIII et celle du comte d'Artois, il faut convenir que madame du Cayla s'acquittait à merveille de sa double mission. Son ami, le duc de La Rochefoucauld, n'avait pas à se repentir de l'avoir désignée à la faveur royale. Quoi qu'en pût dire le comte du Cayla — un beau-père qui avait pour Zoé l'indulgence d'une belle-mère — elle était mieux que

bien conservée, charmante encore, pleine de grâce et d'intelligence, on comprenait l'influence qu'elle exerçait. Le langage de la religion était plus persuasif dans sa bouche que dans celle de l'abbé de Latil et touchait davantage le monarque un peu sceptique qui, dans le secret de son âme, préférait peut-être l'*Encyclopédie* à l'Évangile. Dans les salons constitutionnels et libéraux, on était bien sévère pour une liaison qui faisait trêve aux ennuis et aux tracasseries dont le vieillard était saturé ; on murmurait au nom de la morale ; épigrammes et quolibets pleuvaient sur cette favorite qui avait plus d'un trait de ressemblance avec madame de Maintenon.

L'histoire ne dit pas à quel degré de température s'éleva la réconciliation du roi et de sa belle amie, ce qu'il y a de sûr, c'est que, le lendemain, l'auguste personnage se réveilla tout souriant et d'excellente humeur. Dans un autre livre, (*les Amoureuses du Colonel*) nous avons essayé de peindre le César moderne en déshabillé. Pourquoi n'en userions-nous pas de même avec le petit-fils de saint Louis ?

Le garçon d'appartement vient d'enlever le *mortier* ou veilleuse et d'emporter ce qui reste de l'en-cas de nuit : de la volaille froide, du fruit et un carafon de Bordeaux. Selon l'usage établi, on gratte doucement à la porte au lieu de frapper ; le valet

de chambre ouvre à deux battants et la *Grande Entrée* fait irruption dans la chambre royale : officiers de la maison du roi, amiraux, maréchaux et grandes dames partageant avec le tailleur, le cravatier, le porte-mule, le barbier, l'horloger et l'apothicaire de service, l'honneur d'assister au lever du roi.

Il ne s'agit plus de Napoléon sautant à bas d'un petit lit de fer et se faisant seul la barbe à grands coups de rasoir ; l'étiquette de Versailles est revenue ; tout comme sous Louis XIV, un duc présente la chemise, tandis que les valets, pour concilier la décence et le cérémonial, déploient comme un paravent la robe de chambre à ramages de Louis XVIII ; elle est d'une belle envergure, heureusement.

Quand le roi a lavé son visage et plongé ses mains dans une aiguière de vermeil, la robe de chambre fait une évolution et passe sur le dos du roi ; une toilette dont tant de personnes se mêlent est vide expédiée ; le grand-cordon bleu du Saint-Esprit à mettre en sautoir, le mouchoir de batiste à parfumer, et le roi est prêt à déjeuner. En passant pour se rendre à la galerie de Diane, où le couvert est dressé, il lance quelques mots gracieux avidement recueillis pas les courtisans. Dangeau, par malheur, n'est plus là pour les enregistrer.

Dans un coin, à gauche, un groupe de vieux

émigrés, qui viennent régulièrement tous les jours, en grand uniforme militaire ou en habit de cour; les jeunes gens les raillent un peu; ils les ont surnommés les *Voltigeurs de Coblentz*; ces voltigeurs, à l'aile un peu lourde, conservent les grandes fa çons de l'œil de Bœuf; tout en jouant négligemment avec leur tabatière, ils secouent la poudre parfumée qui couvre leurs ailes de pigeon, saluant très bas et parlant très haut, réclamant tous les privilèges de leurs ancêtres et s'imaginant qu'il suffit d'avoir désiré le retour des Bourbons pour mériter toutes les récompenses.

Les officiers de bouche, émergeant de la salle dite du *Gobelet*, viennent de déposer sur la table les côtelettes de mouton, les filets de bœuf et les entremets sucrés. Les gardes du corps rangés sur deux files, la carabine à l'épaule, ont respectueusement escorté les victuailles royales. Le premier maître d'hôtel, un duc, s'il vous plaît, tirant une serviette de la nef d'argent qui contient tous les ustensiles nécessaires au repas, la présente à son maître qui la déplie et s'asseoit non sans un léger effort. Jadis, aux Tuileries, le déjeuner se passait en famille mais, depuis quelque temps déjà, à la suite de dissentiments survenus, Louis XVIII mange seul avec l'appetit égal et formidable d'un Bourbon. Ce matin-là, en particulier, il semble plus affamé qu'à

l'ordinaire ; les noix de côtelettes disparaissent avec la rapidité de l'éclair ; un baba, quatre pots de crème à la pistache, une assiette de petits fours et une compote de poires sont engloutis ; le roi avale par-dessus une rasade de pomard et le déjeuner est fini.

Il s'agit maintenant de rouler dans un fauteuil le souverain jusqu'au cabinet où il reçoit ses ministres et ses familiers.

L'ameublement de cette pièce n'a rien de somptueux. Un bureau d'acajou, une bibliothèque idem, voilée de taffetas vert ; un canapé et des chaises bleu de roi, style Louis XVI, contrastant avec la garniture Empire de la cheminée. Dans un coin, la table d'Hartwell, en bois blanc et une sorte d'armoire à hauteur d'appui où sont ensevelis bien des secrets d'État. Sur le bureau, encombré de paperasses, une douzaine de volumes reliés en maroquin rouge : les poëtes latins favoris du roi ; sur la cheminée, une miniature de la duchesse d'Angoulême et, au-dessus de la bibliothèque, un beau vase de Sèvres sous verre, tel est ce cabinet que dédaignerait, de nos jours, le plus obscur financier.

Le garde des sceaux, M. de Peyronnet, est là, guettant l'arrivée du roi ; ce n'est pas son ministre que Louis XVIII comptait trouver ; Zoé doit

venir vers une heure avec sa protégée. M. de Peyronnet n'est pas mieux accueilli que certain jour où il pénétra à l'improviste dans les appartements privés et où le roi, entendant le froufrou de sa simarre de soie, demanda sans se retourner « Est-ce vous Zoé ? » Tout Paris s'était diverti aux dépens de M. le garde des sceaux *Crusoé*. Un bel homme, du reste, très prisé des dames et dont les malins médisaient fort parce qu'au lieu de sa femme laissée en province, c'était sa belle-sœur qu'il chargeait de faire les honneurs du ministère. Il se piquait de littérature et passait pour l'auteur des stances à Zélie sur *l'indifférence*, lesquelles stances avaient laissé le public fort indifférent.

— A-t-on découvert une nouvelle conspiration? demanda le roi d'un ton railleur : y a-t-il encore de pauvres diables à fusiller pour que notre excellent garde des sceaux se dérange d'aussi bonne heure ?

— Sire, j'ai à vous entretenir de choses graves ; il importe de prendre des mesures énergiques contre les misérables qui troublent la France et paralysent tous vos efforts pour la rendre heureuse. On m'a signalé quelques-uns des chefs de ces *ventes* criminelles ; avant d'opérer des visites domiciliaires et de nouvelles arrestations, je suis venu prendre votre avis.

— Je ne vous le marchanderai pas, monsieur ; assez de proscriptions, d'exécutions ; les mesures rigoureuses ne servent à rien, vous le voyez bien ; jamais l'ésprit de révolte n'a fermenté davantage que dans ces derniers mois où toute votre police civile et militaire était sur pied.

— Sire, pardonnez la hardiesse de mon langage vous êtes trop faible et les libéraux en abusent.

— Soit, monsieur, j'ai souvent déploré les sévérités qu'il m'a fallu déployer; maintenant, je ne veux plus être que le père de mes sujets et non leur bourreau. Chuchotez derrière moi, si vous voulez, que je suis un jacobin royaliste comme Royer-Collard, Lally-Tollendal et Chateaubriand que vous détestez; quand vous vous ligueriez tous contre moi, je ne changerai pas de système. Il faut comprendre son siècle et marcher avec lui. Pensez-vous qu'il ne me serait pas agréable de régner de droit divin comme mes ancêtres, au lieu d'avoir fait la charte! mais le retour au passé est impossible et il y aurait folie, entendez-vous ? à agir autrement que je le fais [1].

La physionomie du roi s'était transformée, l'œil brillait, puissant, dominateur; la taille informe s'était redressée majestueuse; ce goutteux, cet infirme, c'était le roi qui parlait.

1. Ces paroles sont historiques.

Seul, en effet, il luttait contre sa nièce, contre son frère, contre les fanatiques, les ambitieux, les *Marsandistes*, comme on appelait les habitués du pavillon de Marsan. Ne lui fallait-il pas aussi se défendre contre un confesseur qui le menaçait des flammes éternelles? L'énergie et le bon sens du vieillard triomphaient de toutes les manœuvres et démasquaient toutes les intrigues.

Lorsqu'un baril de poudre, placé dans un couloir des Tuileries, fit éclater les vitres de son cabinet, il ne fut pas dupe, un instant, du manège des ultras. « Ce ne sont, dit-il, ni les libéraux ni les jacobins, mais les gens bien pensants qui ont organisé ce petit complot pour m'effrayer et m'exciter à des mesures de rigueur. » Nul ne savait mieux apprécier les hommes; il ne se méprenait guère sur les dévouements improvisés. Avec quelle finesse il raillait ces *fructidorisés*, sénateurs de l'Empire, qui avaient si lestement enfilé la culotte des pairs de France, « d'honnêtes gens, disait-il, qui auraient volontiers pendu Bonaparte par amour pour les Bourbons et étouffé les Bourbons par fidélité à Bonaparte ». L'allusion aux défections des Cent Jours était mordante; en revanche, Louis XVIII rendait justice aux orateurs de l'opposition; il admirait le général Foy et, à l'occasion, il redoutait davantage les ultras, ses amis, que les carbonari,

ses ennemis. L'histoire l'a déjà constaté : cet homme, qui savait penser comme Montesquieu et causer comme Talleyrand, fut un souverain habile auquel la France a dû d'heureux jours de prospérité.

Pour se remettre de la vivacité qu'il venait de déployer, Louis XVIII huma une prise de tabac; visiblement désappointé, le ministre s'inclinait pour prendre congé lorsqu'une porte intérieure s'ouvrit; un bel enfant, de vingt mois environ, s'arrêta timidement sur le seuil; le roi l'aperçut et lui tendit les bras; le baby s'y précipita en courant tandis que les deux gouvernantes, immobiles comme deux statues de pierre, contemplaient cette scène qui, chaque jour, se reproduisait à la même heure. L'*enfant du miracle*, le duc de Bordeaux, venait souhaiter le bonjour à son oncle. Touchant contraste que le groupe formé par l'auguste vieillard et le chérubin rose qui souriait à la vie, si joli sous son costume de velours noir et sa blonde chevelure.

Pour célébrer la naissance de cet enfant, les poètes du baptême du roi de Rome avaient rafraîchi le bec de leur plume et témoigné un enthousiasme dont souriaient les gens malicieux. Qui se fût douté alors des surprises de l'avenir?

Cependant le roi avait doucement posé son neveu à terre et, tirant de la poche de sa robe de chambre deux oranges prises au dessert à l'intention de la

jeune Altesse, il les lui présenta avec un baiser. Ce baiser-là signifiait que l'audience était finie ; le bambin, avec un tact au-dessus de son âge, ne s'y trompait pas. Il sortit en gambadant par la salle des gardes, tandis que ses deux gouvernantes le suivaient à reculons après avoir fait la grande révérence classique de l'Œil-de-Bœuf.

Sur le passage de Monseigneur, les chambellans, à l'habit bleu de roi, se prosternaient avec respect. M. le duc de Blacas baisa la menotte que le petit seigneur lui tendait avec une dignité princière.

— Regardez, monsieur le duc, fit-il, les belles oranges que m'a données *Papa-Roi*.

— Superbes, Monseigneur. C'est agréable, n'est-ce pas, d'être roi? Voudriez-vous l'être un jour?

— Non, répliqua dédaigneusement l'enfant, j'aime mieux marcher.

Le pauvre baby, qui voyait traîner son oncle dans un fauteuil à roulettes, s'imaginait que, pour régner sur la France, il fallait de toute nécessité être impotent.

Comme il remontait dans son landau à glaces, escorté d'une garde d'honneur, pour retourner à l'Élysée, deux élégantes se présentaient au guichet de l'Horloge. Pour égayer les yeux du roi, madame du Cayla et Marion avaient fait une toilette exquise. « Ce détail a son importance, disait Zoé dans un

billet écrit le matin à son amie; n'oubliez pas de vous faire charmante, ce qui ne vous sera pas difficile. »

Henri ôta respectueusement sa petite toque devant les deux visiteuses ; ce Bourbon de deux ans savait déjà qu'un prince doit être courtois envers le beau sexe.

Le mot d'ordre était donné; un huissier, à mine renfrognée, dont la tête sèche était couverte *d'une perruque à crapaud*, introduisit ces dames. Le roi essaya de se soulever sur son fauteuil; la belle main de Zoé se posa doucement sur le bras de son auguste ami pour le retenir.

— De grâce, ne bougez pas, Sire, il n'y a ici devant vous que deux fidèles sujettes.

— Hélas ! ma chère comtesse, je suis bien forcé de vous obéir; malgré tout mon désir de me conduire en galant chevalier, mes forces trahissent souvent ma volonté. Mais vous avez parlé de fidèle sujette; n'est-ce pas, au contraire, une petite rebelle que vous m'amenez?

Marion s'empressa de répondre :

— Sire, que Votre Majesté n'en croie rien, on m'a calomniée; jusqu'à mon dernier souffle j'aimerai l'auguste famille des Bourbons, j'admirerai le sage monarque qui a ramené des jours prospères dans notre pauvre France si cruellement éprouvée.

— Fort agréable à entendre d'une bouche charmante ; il n'en est pas moins vrai, madame de Foligni, que vos meilleurs amis prennent les armes contre moi.

— En tout cas, Sire, ils ne m'ont pas consultée et je les blâme sévèrement; ce sont des égarés, il faut aussi les plaindre.

— Et leur pardonner, n'est-il pas vrai? Ah! mon enfant, *le roi n'est pas le maître* ! en cette circonstance, la clémence d'Auguste ne m'est pas permise. Si vous aviez entendu tout à l'heure mon garde des sceaux m'accuser de faiblesse et réclamer de moi des mesures plus rigoureuses! J'ai dû me défendre contre ses instances avec une énergie dont je suis encore brisé.

Un silence suivit ces paroles. Émue, rougissante sous le regard pénétrant du souverain, Marion baissait les yeux, tandis qu'un peu à l'écart, Zoé feuilletait un album, très occupée en apparence à contempler les héroïnes de Walter Scott. Évidemment, elle prétendait garder une neutralité prudente.

Le roi reprit :

— On n'a pu prendre qu'un seul des conspirateurs de Saumur et c'est justement celui dont vous venez nous demander la liberté : Julien Destreville, le capitaine de la garde impériale, en l'honneur duquel vous avez renoncé à mon fidèle Samoise;

vous voyez que je suis au fait de l'histoire. Je ne voudrais pas vous interdire tout espoir, loin de là, mais, en ce moment, mon intervention serait inutile; ces messieurs ne lâcheront pas leur prisonnier; ils n'en ont qu'un, ils le garderont.

— Si, au moins, ils le gardaient! mais un conseil de guerre doit se réunir; on traitera le prisonnier comme en temps de siège et on le fusillera sans miséricorde. Ce sang généreux, échappé par plus de dix blessures en combattant l'étranger, des compatriotes le verseront cette fois; ce cœur loyal, trop épris de liberté, des balles françaises le perceront. Ah! Sire, vous, le monarque juste par excellence, souffrirez-vous que pareille iniquité s'accomplisse?

Et, se jetant à genoux, elle embrassait les mains bouffies du vieillard, elle les arrosait de ses larmes; passionnée, suppliante comme le fut jadis madame de La Valette.

Zoé interrompit sa lecture pour jeter un regard mécontent sur sa protégée; elle trouvait que la scène tournait trop au drame. Quant au roi, il essayait doucement de dégager ses mains.

— Comme vous l'aimez, mon enfant, ce bonapartiste! Ne pleurez plus, je vous en prie, je vous l'ordonne. Quand on ne peut suivre la ligne droite, il n'est pas défendu de chercher un biais; c'est le

principe de notre féal serviteur le prince de Talleyrand. Ne devinez-vous pas un moyen de tout concilier?

Le grand œil noir de Marion se leva ingénument sur le roi, elle ne devinait pas du tout.

— Eh bien! nous ferons dire, sous main, au geôlier que, si d'aventure il ne surveillait pas trop strictement son prisonnier, il n'aurait rien à craindre; nous le couvririons de notre protection royale. A vous, madame, d'agir en conséquence; le prisonnier aura ainsi le bonheur de vous devoir sa liberté.

La joie suffoquait madame de Foligni; surprise et ravie de sa victoire, elle ne trouvait plus une parole pour remercier celui qu'elle avait si ardemment imploré.

— Mon roi bien-aimé, dit-elle enfin, que de générosité! madame du Cayla a raison: bien ingrate celle qui ne serait pénétrée de reconnaissance pour vos bontés!

— Ah! Zoé, vous dites donc quelquefois du bien de moi? Je suis charmé de l'apprendre : gardez-moi votre amitié, ma douce amie; seule, elle peut me consoler et me soutenir au milieu des tribulations qui m'accablent.

Puis, se tournant vers Marion :

— Une chose m'inquiète, pourtant, c'est de penser qu'une des plus belles fleurs de notre parterre royal

va devenir vraisemblablement la propriété d'un rebelle. Au moins, je vous en conjure, n'allez pas faire souche de petits carbonari; apprenez un jour à vos enfants à ne pas trop détester le régime des Bourbons.

— Sire, je sais trop ce que je vous dois, ce que je dois à ma famille; vous n'avez de ce côté rien à craindre. Celui que je n'ai pu m'empêcher d'aimer dans le secret de mon cœur a porté les armes contre le souverain; il ne sera jamais mon époux; j'en fais à vos pieds le serment solennel.

— Bravo! C'est parler comme une Vélaré; je n'en attendais pas moins de vous, madame.

Et, ouvrant un tiroir de son bureau, Louis y prit un papier qu'il tendit à Marion.

— Ceci est un blanc-seing royal qui vous servira utilement à l'occasion. Puissiez-vous réussir! Dans un mois, je vous donne rendez-vous pour me conter les péripéties de l'évasion. Au fond, je ne regrette pas ce que je fais. Julien Destreville est un brave qu'il serait dommage de fusiller; les vrais coupables, ce sont tous ces grands faiseurs de phrases, ces journalistes de l'opposition qui soufflent le feu, mais qui se garderaient bien d'y aller.

Et Louis XVIII, qui ne détestait pas les jeux de mots, se mit à rire si bruyamment, que son abdomen exubérant se soulevait et s'abaissait dans des res-

sauts convulsifs. Cet accès d'hilarité passé, il lança un tendre regard sur madame du Cayla :

— Au revoir et à bientôt, chère amie. Le soleil de mars est engageant aujourd'hui ; je vais aller visiter les nouvelles plantations du bois de Vincennes.

Zoé fit un signe à sa compagne et toutes deux se retirèrent avec le cérémonial d'usage, à reculons comme les écrevisses.

Elles descendirent l'escalier et traversèrent en silence le vestibule où les gardes du corps faisaient faction, mais, aussitôt remontées en voiture :

— Je vous félicite, mon cœur, dit madame du Cayla ; vous avez su toucher le roi et lui plaire, j'en étais sûre, mais pourquoi ce serment téméraire qu'on ne vous demandait pas ? Quelle imprudence ! Vous le regretterez peut-être un jour.

— Non, madame ; le sentiment que je n'ai pu vaincre ne devait, je le savais, apporter dans ma vie qu'amertumes et douleurs. Pas un instant, je n'ai songé à chagriner ma famille en sautant à pieds joints par-dessus les préjugés et les convenances sociales. J'ai refusé de tromper un galant homme et de l'épouser, la tête remplie d'un autre, mais je n'appartiendrai pas davantage à l'officier de fortune sorti des rangs plébéiens qu'au patricien dont la noblesse remonte aux croisades.

— Décidément, Marion, vous êtes une héroïne! Vous gardez le respect du nom et de la race, ce qui est bien rare de nos jours, je vous admire. Quand partez-vous pour Saumur?

— Dans une heure au plus tard; priez Dieu, chère comtesse, pour que j'arrive à temps et que je sauve Julien.

III

L'ÉVASION

D'Aubignac ne se trompait pas; Julien devait être traité sur le pied de guerre; trois jours après la démarche tentée par madame de Foligni auprès de Louis XVIII, une commission militaire s'assemblait au château de Saumur et, après un interrogatoire très sommaire, Julien était condamné à mort pour rébellion envers le gouvernement établi.

Cinq heures sonnaient au beffroi de la citadelle lorsque les gendarmes ramenèrent Destreville dans sa prison; l'exécution devait avoir lieu le lendemain, au point du jour, dans la grande cour du château. Julien se laissa tomber anéanti sur l'escabeau de bois, unique siège de la cellule du prisonnier. Mourir à vingt-neuf ans, quand on aime et qu'on est aimé! Aujourd'hui si robuste, si vaillant,

dans la plénitude de la vie et de la jeunesse; demain, à pareille heure, lancé dans l'éternité! Certes, l'ancien capitaine de la garde était prêt à marcher fièrement au-devant du peloton d'exécution, sans qu'aucune défaillance trahît l'amertume de ses regrets; mais, en ce moment, personne ne le voyait; des sanglots s'échappèrent de sa gorge contractée. L'héroïsme du soldat pouvait, au dernier moment, lui donner la force de lutter; la bête humaine gémissait et protestait tout bas.

Cette première crise, si naturelle, ne dura pas longtemps; Destreville avait bien peu d'heures devant lui pour se recueillir, écrire à d'Aubignac et envoyer ses adieux à la bien-aimée, douce vision entrevue au milieu d'une existence où la guerre et la politique avaient tenu plus de place que l'amour.

Déjà, il commençait à écrire, lorsque le geôlier ouvrit la porte pour introduire l'aumônier des prisons de Saumur. Destreville était né à la fin du XVIIIe siècle, à une époque où l'on ne croyait guère qu'aux dieux de l'Olympe. Sans professer pour le catholicisme le dédaigneux mépris de certains affiliés de la charbonnerie, il était, en matière religieuse, d'une parfaite indifférence. Pourtant, un sentiment d'irritation le saisit à la vue de cet homme qui venait le visiter, en ce moment suprême, comme il fût venu s'asseoir au chevet d'un mou-

rant. Sous prétexte de lui imposer les secours de la religion, prétendait-on lui arracher des noms et des révélations? Julien s'inclina froidement et, plein de méfiance, il attendit que le prêtre lui adressât la parole.

Celui-ci sembla deviner les pensées du prisonnier.

— Que ma présence ne vous trouble ni ne vous inquiète, mon fils; je viens ici vous apporter les bénédictions du ciel et les encouragements d'un homme rempli de compassion pour son semblable. Si quelque poids pèse sur votre conscience, épanchez-le sans crainte et croyez que le secret de la confession n'est jamais trahi.

— Merci, monsieur, de vos offres charitables; je ne me rappelle, Dieu merci! aucune action de ma vie dont je puisse rougir et qui ne soit conforme aux lois de l'honneur. Faut-il vous l'avouer? je n'ai jamais été dévot; aujourd'hui, surtout, j'y suis moins disposé encore, et la religion, sans cesse invoquée par ce gouvernement qui me condamne à mort, me semble venir à moi plutôt comme une ennemie que comme une amie.

Le prêtre soupira.

— Ah! mon enfant, chassez de votre esprit de pareilles idées; vous vous méprenez étrangement sur le but de ma visite. Je me retire. Puisse la grâce toucher votre âme! Demain, avant le jour,

j'offrirai le saint sacrifice à votre intention; puis, vous me trouverez marchant à vos côtés, l'image du divin supplicié entre mes bras.

Destreville sentait ses préventions se dissiper; non, ce prêtre au visage vénérable ne pouvait s'être chargé d'une mission si vile; non, il ne venait pas extorquer à un malheureux prisonnier les secrets de la conspiration. Une pensée subite frappa l'esprit de Julien.

— Mon père, dit-il, je ne demande pas mieux que de vous croire, et la preuve, c'est que je veux solliciter de vous un service.

— Parlez, mon fils, je suis prêt à vous servir en tout ce qui peut se concilier avec mon ministère.

— Il s'agit simplement de faire parvenir en mains propres deux lettres : l'une à un parent que je charge d'exécuter mes dernières volontés, l'autre à une femme à laquelle j'adresse mes adieux. Oh! rassurez-vous, vous pouvez sans crainte me prêter votre assistance; cette femme, je la respecte autant que je l'aime.

— Donnez-moi ces deux lettres; au besoin, je ferai le voyage de Paris pour n'employer aucun intermédiaire.

— Ces lettres ne sont pas prêtes; je les écrirai cette nuit dans le silence des dernières heures que je dois passer sur la terre, et je vous les remettrai

demain en face de la mort. Embrassez-moi, mon père; la promesse que vous venez de me faire raffermit mon courage et est pour moi la plus efficace des consolations.

Tandis que le bon abbé se retirait, à moitié satisfait de sa demi-victoire, il croisa dans l'escalier un petit jeune homme imberbe qui montait précipitamment suivi du geôlier.

— Encore une visite, mon capitaine : votre neveu auquel le commandant du château a donné la permission de vous voir..

Et le geôlier introduisit le nouveau venu dont le visage était à demi caché par un manteau à la Byron. Julien ouvrit de grands yeux pour examiner ce neveu qu'il ne s'était jamais connu.

— Peu flatteur pour moi, dit l'adolescent en rejetant son manteau lorsque le geôlier se fut retiré. Quoi! vous ne reconnaissez pas votre amoureuse, la jeune personne avec laquelle vous fûtes surpris dans le jardin de l'hôtel de Vélaré?

— En puis-je croire mes yeux?... Mademoiselle Odette, la sœur de madame de Foligni, sous un pareil costume! Et par quel hasard se trouve-t-elle à Saumur?

— Le hasard n'y est pour rien, nous sommes bel et bien venues tout exprès, Marion et moi.. Quant au déguisement, j'en suis un peu honteuse,

je ne vous le cache pas, une élève du Sacré-Cœur travestie en homme! En m'apercevant dans une glace je me suis voilé la face. Mais, bah! sous le Directoire, ma mère s'est bien déguisée en petit Savoyard pour avertir mon père, qui conspirait dans les caves de Clichy, qu'on le cherchait de tous côtés. Un homme passe partout, une femme ne peut rien faire. La fin justifie les moyens et c'est là ce qui m'excuse. Le ciel soit béni! J'arrive à temps.

— A temps, hélas! vous ignorez que je serai fusillé demain au petit jour?

— Non pas; on y mettra bon ordre; vous vous évaderez cette nuit. Pourquoi me regarder de cet air incrédule? Ce n'est pas une échelle de soie que je vous offrirai; descendre ainsi d'une tour élevée à cent trente-cinq pieds au-dessus du niveau de la Loire, ce serait vous demander plus qu'à un acrobate du cirque, mais vous sortirez tranquillement par l'escalier, les mains dans vos poches.

— Quelle illusion! Il y a ici plus de grilles, de factionnaires et de verrous qu'il n'en faut pour garder une légion de prisonniers.

— J'en conviens : le donjon de Foulques-Nerra n'est par d'une gaieté folle. Dans la cour, j'ai failli me casser le nez contre une statue mutilée, gisant à terre, que le geôlier m'a affirmé être celle de

Godefroy de Bouillon. Le bonhomme s'évertuait à m'expliquer, comme aux touristes anglais, les splendeurs passées de ce vieux nid d'aigle, depuis la fête militaire donnée par saint Louis en 1241, jusqu'aux bals offerts aux dames de la ville par le régiment des carabiniers dont le comte de Provence était colonel à neuf ans. J'avais autre chose à faire que d'écouter; munie des instructions de Marion, j'ai commencé l'attaque; le brave porte-clefs était dur à persuader ; il n'a fallu rien moins qu'un blanc-seing royal que j'ai tiré de ma poche pour le décider à favoriser votre évasion. Douterez-vous encore de la réussite de nos projets quand je vous dirai que nous avons le roi dans notre jeu? Marion a été le trouver aux Tuileries.

Le visage de l'officier s'assombrit.

— Merci de tant de sollicitude et de dévouement, mais fuir, accepter une grâce accordée de cette façon équivoque, n'y a-t-il pas là quelque chose d'humiliant, une lâcheté qui répugne à ma loyauté?

— Vos scrupules n'ont pas le sens commun; le premier devoir d'un galant homme est de conserver sa tête sur ses épaules pour la femme qui veut bien l'aimer. Était-ce la peine de nous démener ainsi, Marion et moi, pour que monsieur Destreville se laisse bêtement fusiller sous prétexte d'un point d'honneur imaginaire?

— Encore une fois, je suis pénétré de reconnaissance.

— On n'a que faire de votre reconnaissance; vous n'avez qu'une façon de la prouver : m'écouter et m'obéir. Ne perdons pas de temps, je n'ai plus que dix minutes à vous donner. Ce n'était pas tout que d'endoctriner le porte-clefs, il fallait obtenir du commandant du château la permission d'arriver jusqu'au prisonnier. On m'introduit par l'escalier d'honneur dans le corps de bâtiment principal, je me trouve en face d'un vieux grognard à moustache grise qui me toise de haut en bas. Je feins d'être intimidée et je balbutie :

» — Mon commandant, je suis le neveu de M. Destreville et je voudrais — avec un sanglot dans la voix — je voudrais embrasser mon pauvre oncle pour la dernière fois.

» — Hum! je ne sais trop si je dois; pourtant, lui refuser de voir son oncle, à ce blanc-bec... je n'ai pas ce cœur-là; on me jettera la pierre si on veut; c'est bien assez que demain... j'en suis malade d'avance; chienne de corvée pour un militaire que de voir fusiller un camarade avec lequel il a fait la campagne de Russie! Voilà votre laissez-passer, mon garçon; seulement, mettez-y de la discrétion et ne restez pas trop longtemps avec le prisonnier.

» Celui-là, j'en réponds, criera demain pour la forme en apprenant votre évasion ; au fond, il sera ravi. Je le remercie, je retraverse la cour, en évitant cette fois Godefroid de Bouillon, et je grimpe l'escalier de la tour du Nord pour vous avertir qu'à huit heures le geôlier vous apportera, en même temps que votre souper, une grande barbe, une blouse et un chapeau à bords rabattus. Au milieu de tant d'aventures, ce n'est pas la première fois, j'imagine, que vous endosserez un déguisement. On vous remettra un pot de rouge, ne craignez pas de vous enluminer fortement les joues. Ainsi grimé et accoutré, dans l'ombre, vous ne courez aucun risque; les gens que vous rencontrerez vous prendront pour un parent du geôlier, qui vient souvent passer la soirée ici; c'est du moins ce que cet excellent homme m'a affirmé. Escorté de votre gardien, vous franchirez les cours sans qu'aucune sentinelle s'avise de donner l'alarme, et vous arriverez à la poterne qui débouche à l'entrée du faubourg de Fenet.

— Mais le malheureux geôlier, que deviendra-t-il? Mon évasion va attirer sur sa tête de terribles représailles; ils sont capables de le fusiller à ma place.

— Croyez-vous que cela n'ait pas été prévu? Votre geôlier quittera, en même temps que vous, le château de Saumur pour n'y plus revenir et on

lui donnera une compensation équivalente au moins à l'emploi qu'il perd. Plus d'interruptions, pour l'amour de Dieu, je n'ai pas fini. Un bateau vous attendra au pied de la berge; vous traverserez la Loire pour débarquer à la pointe du faubourg de la Croix-Verte. Là, dans une petite maison cachée sous les peupliers, vous trouverez une personne dont la présence ne vous sera pas désagréable. Je n'en dis pas davantage pour vous laisser le plaisir de la surprise. Maintenant, vous pouvez bavarder tant qu'il vous plaira. Que lisiez-vous donc pour charmer les loisirs de la prison?

Et, touchant négligemment un volume posé sur la table, elle le laissa retomber avec dédain.

— Peuh! La *Vie des grands hommes* de Plutarque; j'aime mieux l'Évangile, c'est plus consolant.

Julien l'attira doucement vers lui.

— Charmante fille, voulez-vous lui porter ce baiser de ma part et lui dire que, si je me suis laissé prendre, comme un rat au piège, dans la commanderie du Thouët, c'est que je ne pouvais me lasser de contempler son portrait?...

— Peste! Vous n'étiez pas dégoûté; le chef-d'œuvre de Robert Lefebvre! Sans reproche, beau troubadour, vous me faites l'effet d'un fier étourdi; égarer votre portefeuille aux Montagnes-Russes, vous laisser pincer par ce brigand de Picot, en vé-

rité, je crois que l'amour vous fait perdre la cervelle.

— Ah! chère Odette, répondez-moi franchement, m'aime-t-elle un peu?

— Que les amoureux sont nigauds! M'adresser pareille demande après ce qu'elle vient de faire pour vous!

— Mais je ne suis pas du monde auquel elle appartient; mon amour est sans espoir.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? Bon pour les princesses souveraines, de se sacrifier à la raison d'État. M'est avis, qu'avant le faubourg Saint-Germain, il faut contenter son cœur. En temps et lieu soyez certain que je plaiderai votre cause avec énergie. Mais je l'entends cet aimable porte-clefs qui vous donnera celle des champs. A bientôt, mon cher oncle.

Elle était partie, laissant derrière elle, dans le sombre cachot, l'espérance et la lumière. Les hésitations de Julien s'étaient évanouies; ne valaient-ils pas la peine d'être défendus ces jours au-devant desquels s'ouvraient de si riantes perspectives? Devenir l'époux de Marion! Jamais sa pensée ne s'était égarée dans des audaces semblables. Odette avait raison; les douairières pouvaient crier au scandale, à la mésalliance, qu'importe aux heureux l'opinion du monde? La patricienne et le plébéien iraient vivre à l'étranger; point d'exil pour les

amants; où ils s'aiment est leur véritable patrie.

Sept heures sonnèrent lentement au milieu des cours alors désertes; dans deux heures, Julien serait libre. Au lieu d'adresser un adieu éternel à la bien-aimée, il allait la voir, se prosterner à ses pieds et lui jurer de l'adorer toujours. Plus agité qu'après sa condamnation, il se promenait à grands pas dans l'étroite cellule, guettant l'arrivée du geôlier et regardant sa montre à chaque minute. Huit heures et personne n'apparaissait! Quelque incident fâcheux était-il survenu au dernier moment? A huit heures et demie, le gardien entra; il semblait d'humeur plus bourrue encore que d'ordinaire.

— Tout va mal, dit-il; le commandant a pris ses précautions en cas d'évasion; on a doublé partout les sentinelles; un instant, j'ai cru que je ne pourrais tenir les promesses faites au petit jeune homme; je me suis risqué pourtant, mais ne tergiversons pas; ce n'est pas une plaisanterie; si on nous surprenait, je paierais de ma tête cette folle complaisance.

Pestant, jurant, il habillait Julien qui se laissait faire avec docilité. Seulement, quand il fut question de barbouiller de rouge son visage pâle, le prisonnier protesta, indigné. Se présenter devant Marion avec cette face d'ivrogne! il n'aurait jamais ce courage.

— C'est bien assez, fit-il timidement, de cette vilaine barbe qui me défigure.

— Je vous conseille de vous en plaindre, c'est votre sauvegarde; sans cela, vous prendrait-on pour Guillaume, le sonneur de cloches de Nantilly! Il sied bien à un condamné à mort de faire le coquet! Guillaume est un joyeux drille, un vrai Angevin qui courtise la bouteille; ça se voit bien, ma foi, à son nez. A-t-on jamais rencontré un sonneur de cloches blanc comme un navet? Donc, laissez-moi faire.

Et, impitoyablement, il vermillonnait le nez de Fingal qu'Odette admirait. Destreville soupirait sans opposer désormais aucune résistance.

Le geôlier se recula pour mieux juger son œuvre.

— Maitenant, vous êtes superbe; plus vivant et plus coloré, il n'y a pas à dire; si j'étais femme, je vous aimerais cent fois mieux comme ça qu'au naturel.

Il prit sa lanterne et tous deux, amortissant le bruit de leurs pas, commencèrent à descendre l'escalier en colimaçon de la tour du Nord. S'il allait prendre fantaisie au commandant ou à quelque em ployé du château de faire une ronde supplémentaire? la présence du sonneur et de son ami dans l'escalier conduisant aux cellules des prisonniers

eût été difficile à expliquer. D'ailleurs, la prétendue ressemblance de Guillaume et de Julien ne pouvait guère tromper que ceux qui n'y regardaient pas de trop près. Le geôlier le savait bien. Une fois dans la cour, il respira bruyamment, en homme délivré d'une vive appréhension.

La lune venait de se lever, éclairant la grande cour autour de laquelle s'étendaient quatre corps de bâtiments flanqués chacun d'une grosse tour. Au moyen âge, pas de risque que les prisonniers pussent s'échapper de la forteresse bâtie au sommet de la colline dont le pied était baigné, du côté sud, par la Vienne, du côté nord, par la Loire qui, au rebours de son affluent, n'a pas bougé. Girault Brelay, seigneur de Montreuil, resta dix ans au château de Saumur et n'en sortit que pour avoir la tête coupée par ordre de Geoffroy le Barbu, comte d'Anjou.

Un sergent fourrier fumait sa pipe au clair de lune; il héla les deux hommes qui glissaient silencieusement, essayant de gagner l'avant-cour.

— Eh! Guillaume, mon gros père, ne détalez donc pas si vite sans dire un bonjour aux amis.

Impossible de ne pas déférer à l'invitation. Le geôlier choisit pour s'arrêter un renfoncement obscur, à l'ombre d'une niche vide où s'était jadis élevée la statue d'un des seigneurs de l'Anjou.

— Inutile de lui parler, sergent, dit le porte-clefs; le mâtin a bu du champigny plus que son compte; il n'est guère capable de vous répondre. Je vais le mettre sur son chemin, un peu au delà de la poterne; sa femme ne me pardonnerait pas de l'abandonner dans cet état.

— Le fait est qu'il a dû joliment se piquer le nez; il l'a encore plus rouge que d'habitude. Je vais vous accompagner un brin, histoire de finir ma pipe. Dis donc, Guillaume, tout va bien à Nantilly? M. le curé achète toujours de bon petit blanc pour dire sa messe? Le roi René et sa nourrice Tiphaine, la *magine*, se relèvent-ils encore la nuit de leurs tombeaux pour gambader à travers l'église? Satané farceur! M'as-tu assez fait rire avec cette histoire-là! Tiens, voilà le commandant qui fume aussi sa pipe au clair de la lune.

— Nous sommes perdus, murmura le geôlier à l'oreille de Julien, tout va se découvrir.

Assis au milieu des ruines de l'église et du monastère de Saint-Florent qui se trouvaient alors dans la première cour, l'officier aperçut le groupe se dirigeant du côté de la descente. Il se leva et courut vers le geôlier qu'il arrêta d'autorité en lui mettant la main sur l'épaule.

— Quelle idée saugrenue de vous promener si tard! Avez-vous donc envie de tâter des arrêts?

C'est réglementaire ; ici, le couvre-feu sonné, tout le monde doit être rentré chez soi et couché sinon endormi.

— Pardon, mon commandant, il n'est pas encore neuf heures ; je vais ouvrir la poterne à un ami, Guillaume, le sonneur de Nantilly, qui est venu me faire une visite, et je rentre à l'instant.

Julien continuait à marcher en avant, tout en festonnant un peu pour jouer son rôle d'ivrogne. Le commandant tourna vers lui un regard plein de méfiance ; le front du geôlier se couvrit d'une sueur froide.

— C'est drôle, grommela l'officier, je l'ai vu, l'autre jour, dans l'église de Nantilly, à l'enterrement de la générale, votre Guillaume : il ne me faisait pas l'effet d'être si grand.

— C'est sa robe de sacristain qui le rapetissait, bien sûr, mon commandant.

— Imbécile ! Ça serait plutôt le contraire. Enfin, dépêchez-vous de reconduire cet ivrogne jusqu'à la poterne et rentrez vite. Ne pouviez-vous choisir pour vos orgies un autre jour que la veille d'une exécution ?

Le porte-clefs ne se le fit pas dire deux fois ; il eut bientôt fait de courir et de rattraper Julien qu'il saisit brutalement par le bras :

— Il était temps que j'arrive à ton aide, maître

ivrogne ; sans moi, tu te romprais le cou au tournant de la descente, et tu irais rouler dans la Douve. Quant à vous, sergent, faites-moi le plaisir de tourner les talons, le commandant vous demande : il est furieux contre vous.

Tremblant d'avoir mécontenté son supérieur, le militaire s'en fut au pas de course.

— Alerte! dit le geôlier; maintenant, personne ne peut nous voir, jouons des jambes et déguerpissons au plus vite. Le commandant n'est pas si naïf que le sergent; m'est avis qu'il n'a pas gobé mon histoire et que, d'ici une demi-heure, il y aura du branle-bas là-haut.

Là-dessus, tous deux s'élancèrent si bien qu'ils vinrent s'abattre essoufflés aux pieds du factionnaire de garde devant la poterne. D'un bond, ils se relevèrent; le soldat croisa devant eux la baïonnette.

— Halte-là! Qui vive? On ne passe pas.

— Vous avez raison, jeune conscrit, c'est la consigne, mais elle ne regarde pas le geôlier; jusqu'à neuf heures il a le droit de sortir s'il lui plaît. Ne me reconnaissez-vous pas?

— Si fait, à présent, oui, geôlier; même que, l'autre jour, vous nous avez offert une politesse à la cantine; vous pouvez passer; subséquemment, j'obtempère.

— Fort bien, à tout à l'heure... Grand nigaud, ajouta-t-il en refermant la poterne, ni toi ni d'autres ne me reverront jamais dans la ville de Saumur.

Ils se trouvaient alors dans un faubourg mal éclairé, Fenet « où tout s'y fait », dit la chronique saumuroise. L'endroit ne brille ni par la pureté des mœurs, ni par l'élégance de l'architecture. La garnison peut s'y procurer des petites amies dans les prix doux, et les chapeletiers, qui travaillent pour la maison Mayaud, des habitations primitives, taillées dans le tuf, où le jour pénètre comme dans une cave.

La berge du quai n'était pas loin; les fuyards sautèrent dans le bateau qui les attendait. Mais la Loire, surtout à cette époque de l'année, n'est pas commode à traverser; il fallait lutter avec énergie contre le courant, très rapide en cet endroit, et manœuvrer habilement au milieu des bancs de sable qui émergent de tous côtés. Ce ne fut pas trop du geôlier pour aider la batelière, dont un chapeau abaissé cachait le visage, à diriger la frêle embarcation. Julien pouvait de loin apercevoir la silhouette irrégulière du château avec ses courtines, ses mâchicoulis et ses meurtrières se profilant en noir sur le ciel d'un bleu sombre. La lampe du prisonnier brillait toujours à travers une des étroites fenêtres de la tourelle dominant le roc abrupte.

Mais Destreville avait bien d'autres préoccupa-

tions que de contempler des ruines féodales. Sans attendre davantage, il jeta sa longue barbe en pâture aux poissons et mouilla son mouchoir pour effacer le coloris trop vif de ses joues et de son nez. C'était peut-être prendre souci d'une chose frivole dans une circonstance aussi grave. Qu'on se mette à sa place; quel est l'homme doué par la nature d'un physique agréable qui consentirait à paraître devant l'ange de ses rêves avec une trogne de buveur? Quant au geôlier, tout en ramant, il examinait avec anxiété les lumières qui allaient et venaient comme si une agitation insolite se fût manifestée à l'intérieur de la vieille forteresse. La barque venait de passer devant une île — qu'on a depuis réunie à la terre ferme en comblant un bras de Loire — et qu'il fallait doubler avant d'arriver au faubourg de la Croix-verte. Le courant devenait de plus en plus rapide; pour gagner l'étroit chenal qui s'étendait entre les deux îles, les rameurs durent faire un effort suprême. Impossible maintenant de les apercevoir, ni du château, ni du rivage, tandis qu'ils naviguaient ainsi glissant sous les saules qui inclinaient vers l'eau leurs têtes dépouillées. Ils touchaient au but de leur course et allaient bientôt atteindre le jardin qui s'étendait devant la maisonnette de la Croix-verte, un jardin submergé une partie de l'année et s'avançant en Loire comme

un marais, lorsqu'un éclair déchira les nues; un coup de canon, tiré du haut des remparts, fit tressaillir ceux qui étaient dans la barque.

— Voilà ce que je craignais, s'écria le geôlier; l'alarme est donnée; il faut continuer notre route et rejoindre sur-le-champ la voiture qui nous attend au delà du faubourg, sur la levée.

— Non, dût ce retard me coûter la vie, je m'arrêterai ici.

— Soyez tranquille, monsieur Destreville, répliqua la batelière qui n'était autre que Reine Picot, je vais vous conduire auprès de notre bonne dame; elle habite cette cabane qui m'appartient.

Mais l'explosion avait attiré dans le jardin Marion et sa sœur. En sautant de la barque, Julien sentit une main tremblante se tendre vers lui; il y appuya ses lèvres avec ferveur.

— Quelles angoisses! murmura la vicomtesse; cette évasion, qui n'aurait dû être connue que demain, découverte au bout d'une demi-heure! Déjà, on vous cherche; partez vite, ce serait folie de vous attarder ici. Odette a tout prévu; un serviteur dévoué va vous conduire à Angers et, de là, à Nantes où vous vous embarquerez pour l'île de Jersey.

— Mais on m'arrêtera en route; mon signalement va être envoyé dans tous les lieux où je passerai.

Ce fut Odette qui se chargea de répondre.

— Non pas ; personne ne se permettra d'entraver le voyage de l'honorable sir Humphrey Davis ; le sonneur de Nantilly n'existe plus : vous trouverez dans la berline un passeport, des favoris à la Bergamy et tout l'attirail qui convient à un gentleman voyageant sur le continent pour son plaisir. Dites que je n'ai pas le génie des inventions et que je n'étais pas née pour conspirer comme les duchesses sous la Fronde! Allons, mes chers amis, c'est dur, je le sais, de se quitter si vite quand on a été séparé si longtemps, mais il faut être raisonnable ; une minute de retard pourrait tout compromettre. Embrasse-le, Marion, c'est bien le moins, et qu'il parte immédiatement ; il devrait déjà être sur la route d'Angers.

Reine Picot et le geôlier se tenaient discrètement à l'écart. Tout étourdi de la rapidité avec laquelle se succédaient les événements, le cœur trop plein pour pouvoir articuler une parole, Julien enlaça celle qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, étreinte désespérée où se fondaient toutes les inquiétudes du passé et celles de l'avenir, triste et long baiser d'adieu donné, sous une menace de mort, dans ce marais au bas duquel clapotait la Loire et où soufflait une bise piquante! Mais les amoureux ne s'inquiètent guère de ce qui les entoure. A la fin, Odette perdit patience.

— Égoïstes! aurez-vous bientôt fini les adieux? Du courage, n'avez-vous pas l'espérance devant vous?

L'espérance! Quel mot malencontreux Odette venait-elle de prononcer! Rappelée soudain à la réalité, Marion dénoua l'étreinte de son amoureux et s'enfuit éperdue vers la maison. Elle l'avait juré au roi : jamais elle ne serait à l'homme aimé. Son abnégation avait payé la grâce de Julien, elle-même s'était condamnée à porter éternellement le deuil dans son cœur.

Quelques minutes après, Odette rentra dans la chambre où Marion pleurait silencieusement.

— Le voilà parti enfin! nous l'avons embarqué dans la berline qui roule au galop sur le chemin des Rosiers. Nul doute qu'il ne parvienne sans encombre à l'île de Jersey. Quant au geôlier, je le garde ici, dans cette cabane ou personne ne s'avisera de venir le chercher; nous le ramènerons à Paris. Pourquoi pleurer? Tout n'a-t-il pas marché selon tes désirs? Je comprends que tu aies les nerfs un peu agacés; l'entrevue a été si courte et les pauvres amoureux avaient tant de choses à se dire! Calme-toi, je t'en prie, ma douce héroïne, songe qu'un jour ton roman finira comme les contes de fées et que tu le reverras, pour ne plus le quitter, ton séduisant militaire.

— Hélas! Odette, tu ignores mon douloureux

secret; apprends que moi-même ai élevé entre Julien et moi un obstacle insurmontable. Le roi semblait me reprocher un peu l'intérêt trop vif que je portais à ce rebelle : je me suis engagé à ne jamais l'épouser puisque Sa Majesté consentait à lui faire grâce et à fermer les yeux sur son évasion.

— Un beau chef-d'œuvre que tu as fait là! Et moi qui, tout à l'heure, le berçais d'un fallacieux espoir et qui l'appelais mon frère; pauvre garçon! quel réveil et que de douleurs nous prépare ton fol héroïsme! Mais, après tout, ne jetons pas le manche après la cognée, rien n'est perdu; le pape a bien délié M. de Talleyrand de ses vœux, Louis XVIII peut bien en faire autant pour toi.

— Et quand même le roi consentirait à me relever d'une promesse imprudente, crois-tu que mon impitoyable famille accepterait mon union avec M. Destreville, un simple officier de fortune sorti d'une famille obscure? Lis, ma chère, la lettre insolente, cruelle que mon frère vient de m'écrire; il faut nous séparer, Odette, on ne me trouve plus digne de te garder près de moi.

Pour toute réponse, mademoiselle de Vélaré haussa les épaules et, prenant la lettre timbrée de Paris que Marion venait de recevoir, elle lut :

« Madame — car désormais je ne peux plus vous

appeler ma sœur — Armande avait eu la générosité de ne pas vous accuser et de me taire des faiblesses indignes d'une femme de votre rang. Ce n'est qu'après avoir vainement essayé de vous ramener dans la bonne voie qu'elle s'est décidée à tout m'avouer; je sais qu'elle a entre les mains des lettres qui ne peuvent laisser aucun doute sur votre coupable conduite. Passe encore de choisir vos complices dans le monde où vous êtes née, mais vous être abaissée jusqu'à de misérables aventuriers, avoir eu l'audace d'aller implorer le roi pour un conspirateur qui a cent fois mérité la mort, voilà qui dépasse toutes les bornes et ce que votre famille ne saurait supporter. Le seul moyen qui lui reste pour ne pas être compromise, c'est de vous renier et de vous bannir de sa présence. Je suis chargé de vous dire que notre sœur Odette ne peut rester davantage dans votre déplorable compagnie, exposée aux mauvais exemples; vous ne continuerez pas à la traîner à la poursuite des tristes héros qui ont fait votre conquête; demain, une des dames du Sacré-Cœur se présentera de notre part pour ramener Odette à Paris. Quoique je ne veuille désormais entretenir aucun rapport avec vous, j'ai tenu à vous prévenir afin que vous vous soumettiez de bonne grâce à la nécessité. »

— Mais je ne me soumettrai pas, moi! s'écria

Odette; qu'ils essaient donc de me séparer de ma sœur! Toujours cette impitoyable tyrannie qui a pesé sur notre enfance! Pendant qu'ils y étaient, pourquoi pas nous envoyer un huissier? Leur religieuse s'en ira bredouille, elle peut y compter.

— Vaillant petit cœur! Tu ne crois pas ta pauvre Marion coupable, toi seule persistes à la défendre et à la consoler. Tu as raison, mignonne, car, je puis te le jurer, je suis victime des infâmes calomnies d'Armande.

— Comme si tu avais besoin de jurer! Ne sais-je pas depuis longtemps que cette diablesse d'Armande est capable de tout? Sèche tes larmes; va, quand je les verrai, je leur dirai joliment leur fait; je leur montrerai que la petite Cendrillon, comme ils m'appellent, a autant de volonté à elle seule qu'eux tous. Toi, tu es trop bonne; ils en abusent. Seras-tu par hasard assez nigaude pour leur sacrifier ton bonheur?

— Pour l'instant il ne s'agit pas de cela. Comment nous débarrasser de celle qui va venir demain t'enlever à moi?

— La belle affaire! Je ne détesterais pas, je te l'avoue, de la berner un peu; j'ai déjà joué plus d'un tour aux bonnes religieuses, mais tu ne voudrais pas te moquer d'une personne qui porte le saint habit; il faut donc tourner la difficulté. Si tu

m'en crois, demain matin, nous fuirons loin d'ici et nous rentrerons incognito à Paris. Il existe, dans la maison de mon professeur de peinture, Robert Lefebvre, sur le quai d'Orsay, un petit appartement où nous irons nous cacher jusqu'à ce que les orages politiques et domestiques soient apaisés. Tu n'as pas cru, j'espère, un instant, que je m'en irais vivre sans toi dans leur vieil hôtel rongé par les rats; je te suis attachée comme le lierre à l'ormeau. Bonsoir, Marionnette; j'ai hâte de quitter ces culottes qui me gênent si fort, mais qui m'ont été si utiles aujourd'hui! Tâche de dormir et de rêver du bien-aimé; faute de la réalité, rien de meilleur que le rêve.

Dans ce temps-là, les signaux aériens du télégraphe n'allaient pas si vite que l'électricité pour lancer jusqu'aux frontières le signalement d'un prisonnier évadé. Le prétendu sir Humphrey Davis put gagner, sans être inquiété par les gendarmes, cette île de Jersey, riant bocage jeté au milieu de l'Océan pour abriter les proscrits sous tous les régimes : empire, république ou monarchie.

IV

SUR LA PLACE DE GRÈVE

Au coin de la rue du Bac se trouvait une grande maison qui n'a pas beaucoup changé depuis 1822.

Au premier, en façade sur le quai, les hautes fenêtres d'un atelier où Robert Lefebvre, le peintre des beautés de la cour impériale, essayait d'apprendre le dessin et la peinture aux héritières du faubourg Saint-Germain.

A partir du second étage, l'escalier, aux proportions majestueuses, se rétrécissait sensiblement et quelques marches rapides conduisaient au nid où s'étaient blotties les deux sœurs. Du balcon, qui courait autour de l'appartement, la vue était magnifique. On découvrait les rives de la Seine jusqu'au *Point du Jour*, et l'œil plongeait sur les massifs des Tuileries. Le roi semblait être là tout près

pour défendre ses protégées ; elles en avaient besoin. Les lettres de cachet n'existaient plus, heureusement pour la pauvre Marion. Cette famille, qui poussait le royalisme jusqu'au délire, n'eût pas demandé mieux que de jeter dans un couvent, pour le reste de ses jours, celle qui avait aimé et sauvé un rebelle. Quant à Odette, il avait fallu que Louis XVIII s'interposât pour que les Vélaré la laissassent vivre en paix auprès de sa sœur dont la santé était cruellement ébranlée depuis le retour du voyage de Saumur.

Personne, sauf d'Aubignac, ne vint troubler la solitude de Marion et d'Odette. Tous les matins, vers onze heures, en passant sur le quai pour se rendre à la rédaction du *Railleur*, le journaliste levait la tête vers le balcon où la petite Cendrillon lui envoyait du geste un bonjour amical. Parfois, s'excusant vis-à-vis de lui-même sous le prétexte de donner à l'exilé de Jersey des nouvelles de Marion, il montait vivement; hasard ou préméditation, quand il entrait au salon, Odette se trouvait là, toute prête à le recevoir, debout devant son chevalet, tenant son appuie-main et jolie à ravir sous le tablier de soie décolleté en cœur qui seyait si bien aux jeunes filles de la Restauration. Moins timide et moins modeste que son ami Julien, d'Aubignac s'apercevait fort bien que ses visites ne dé-

plaisaient pas. Quant à lui, le sceptique qui niait l'amour véritable, il avait trouvé son chemin de Damas dans les beaux yeux d'Odette; plus de folles parties au Ranelagh ou au bal de Sceaux; consignées à la porte les petites amies du Conservatoire, chanteuses ou sauteuses en herbe. « Tu deviens bourgeois, mon cher, tu m'effraies », lui disait M. Belhomme. Le tapageur, en effet, se calmait singulièrement; depuis qu'il aimait, d'Aubignac songeait beaucoup moins à renverser les gouvernements et il eût volontiers envoyé promener tous les conspirateurs.

Mais des engagements d'honneur le retenaient dans leurs rangs; on jugeait en ce moment le procès des quatre sergents de La Rochelle; l'opinion publique était plus surexcitée que jamais, et un journaliste de l'opposition devait, de toute nécessité, trouver des accents émus, indignés, pour flétrir le gouvernement des Bourbons.

C'était le matin du jour où Marchangy allait prononcer son fameux réquisitoire. Avant d'assister à l'audience, Gustave se dirigeait vers les bureaux de son journal pour écrire quelques lignes fulminantes. Devant la maison du quai d'Orsay, il releva la tête comme d'habitude; pour la première fois, Odette n'était pas à son poste. D'Aubignac n'y put tenir. Escaladant les marches du perchoir des deux

sœurs, il se trouva face à face, dans l'antichambre avec Odette tout en larmes. Elle allait sortir.

— Qu'y a-t-il? s'écria Gustave; quelque nouveau tour des Vélaré, je gage?

— Si ce n'était que cela, je ne m'en inquiéterais guère! Marion est bien malade, plus faible et plus oppressée, ce matin, que je ne l'ai jamais vue; j'allais chercher le médecin qui la soigne. Si jeune, abandonnée de toute ma famille, n'osant trahir mes inquiétudes devant celle qui les cause, je fléchis sous le poids de ma responsabilité. Ah! monsieur d'Aubignac, que je suis malheureuse!

— Vous avez, du moins, un ami dévoué qui vous supplie de disposer de lui. Mon journal attendra, mes amis aussi; donnez vos ordres; il n'est qu'une seule chose qui me soucie au monde, une seule créature aux pieds de laquelle je voudrais enchaîner ma vie. Ne la devinez-vous pas, chère Odette?

Oui, certes, elle devinait, la petite rusée! Sans répondre, elle baissa la tête et sourit à travers ses larmes : le rayon de soleil qui perce les nuages.

Dans des tête-à-tête fréquents, Gustave ne s'était jamais trahi jusqu'alors; ce bohème, cet audacieux eût rougi d'abuser de la confiance d'une ingénue. Au milieu de leurs travers, les hommes de la Restauration possédaient du moins ce mérite de res-

pecter les femmes qui avaient droit au respect. Pour la première fois, d'Aubignac saisit une main qui ne se déroba pas davantage que celle de Marion aux baisers de Julien, et tous deux aussi restèrent muets, accablés sous les délices du premier aveu. Le joli roman que celui où le héros a vingt-cinq ans comme d'Aubignac et l'héroïne dix-sept ans comme Odette! Épanouis, souriants, radieux, ils murmurèrent :

— Comme nous serons heureux!

Un remords saisit Odette ; elle s'arracha subitement des bras de Gustave :

— Mais non, nous ne serons pas heureux; nous ne pouvons l'être quand Marion souffre et que le pauvre Julien se désespère dans son île.

— Les choses s'arrangeront un jour, ma chérie; nous vivrons tous quatre ensemble pour ne plus nous quitter, vous verrez. Quelle bonne inspiration j'ai eue de dérober un quart d'heure à la politique et de monter jusqu'ici! Décidément, mignonne, il n'y a que l'amour qui vaille la peine de vivre. Comment ai-je pu si longtemps le méconnaître? Ils me font pitié les cerveaux brûlés qui se démènent au milieu des agitations de la politique ; les joies paisibles du foyer, voilà tout ce que j'ambitionne désormais.

— Mais vous aimerez toujours la liberté et

vous consacrerez votre plume à la défendre?

— Puis-je oublier que mon cœur est à gauche? Merci, cher amour, d'être ainsi des nôtres; un cygne blanc couvé par des canards que mon Odette; élevée au milieu d'une famille orgueilleuse, où a-t-elle pris cette indépendance d'idées et cette absence de préjugés? Mais, après tout, les Vélaré n'auront pas trop le droit de se plaindre : j'ai par ma mère, issue d'une vieille famille de Gascogne, un peu de sang bleu dans les veines. Je ne m'en étais jamais targué; aujourd'hui, je m'en réjouis; Odette ne se mésalliera pas trop en m'épousant.

Un regard, qui en disait plus que toutes les affirmations, répondit seul à d'Aubignac; il serra de nouveau sa jeune amie entre ses bras. La pendule sonna tout à coup midi. L'amoureux journaliste brisa la douce étreinte; tant de devoirs le réclamaient!

Odette le suivit jusque sur le palier.

— Avez-vous des nouvelles de Julien? demanda-t-elle, comme d'Aubignac descendait en hâte les marches de l'escalier.

— Non, il me boude. Il s'ennuie mortellement là-bas; il voulait venir à Paris; je lui ai enjoint de ne pas bouger; songez qu'on juge les sergents de La Rochelle et qu'il serait dangereux pour Destreville de reparaître en ce moment.

Penchée sur la rampe, mademoiselle de Vélaré balbutia d'une voix tremblante :

— Mais on n'exécutera pas ces malheureux jeunes gens? Le roi usera pour eux du droit de faire grâce?

— J'y compte bien, cria d'Aubignac du bas de l'escalier.

Les amoureux ne doutent de rien; Gustave ne marchait plus, il volait vers son journal, voyant déjà les prisonniers grâciés, portés en triomphe et députés aux prochaines élections.

Quant à Odette, l'inquiétude avait reparu sur son visage. Elle semblait bouleversée.

— Maladroite que je suis ! murmura-t-elle; moi qui croyais bien faire en écrivant à Julien que sa présence ici était nécessaire; pourvu qu'il ne m'obéisse pas et que nous ne le voyions pas arriver ce soir ou demain! Je ne me consolerais jamais d'être la cause d'un nouveau malheur.

Le médecin vint dans la journée; il déclara que la malade traversait une crise très grave qui pouvait se dénouer fatalement d'un moment à l'autre. Jusque-là, Odette s'était un peu abusée sur la situation. Affolée, perdant la tête, elle eut l'idée de prévenir le commandeur moins féroce pour ses nièces que le reste de la famille. Vers le soir, Marion s'assoupit sur le canapé où elle était couchée; Reine Picot veillait près d'elle. Mademoiselle de

Vélaré ne risquait rien de s'échapper une heure et d'essayer de joindre son oncle à l'hôtel de la place Royale.

On recevait ce soir-là dans toutes les maisons bien pensantes en l'honneur de la condamnation des sergents de La Rochelle ; les ultras se félicitaient, s'embrassaient comme si la France venait d'échapper à un danger imminent. A distance, on ne peut comprendre les haines aveugles de l'époque. Quelques années auparavant, les procès de Labédoyère, du comte de Lavalette et du maréchal Ney avaient passionné les esprits ; on avait vu des femmes, plus implacables encore que les hommes, s'arracher de leur lit dès l'aube pour aller mendier une condamnation à mort. Ne leur marchandons pas la vérité : en cette occasion, les nobles dames s'étaient ravalées au niveau des tricoteuses de 93.

La chanoinesse était du clan qui demandait l'emprisonnement de Manuel et la tête de Lafayette ; cette vieille femme du XVIIIe siècle, qui riait de tout, avait, en politique, les opinions les plus intransigeantes ; elle s'était empressée d'ouvrir à deux battants la porte de son salon : le jardin éclairé par des lanternes vénitiennes, Armande délicieusement parée, des sorbets du nouvel Amathonte, la fête était complète. Lucien Bocquet arriva un des premiers. Il sortait du palais de Justice.

— Superbe, mesdames, le réquisitoire de Marchangy ; j'en suis encore électrisé : une éloquence cicéronienne; les députés libéraux, qui écoutaient dans le prétoire, en verdissaient de jalousie. Après l'audience, la jeunesse dorée eût volontiers fait une ovation à l'orateur s'il ne s'était modestement dérobé.

— M'apportez-vous au moins ce que je vous ai demandé?

— Je n'avais garde de l'oublier: voici deux fauteuils, près d'une fenêtre, pour le drame qui se jouera demain sur la place de Grève.

— Emmène-moi avec toi, Armande, s'écria Lodoïska ; j'ai les nerfs aussi solides que nos aïeules qui allaient voir rouer les criminels sur cette même place de Grève et je ne serai pas fâchée de regarder couper la tête de ces coquins-là. Savez-vous que c'est moi qui, ayant eu vent par hasard des conciliabules de la rue de la Tombe-Issoire, avais dénoncé les conspirateurs à la police militaire du marché Saint-Honoré? Par malheur, on n'a pu les surprendre; les misérables ont trouvé moyen de s'échapper par un passage souterrain qui ouvrait sur les catacombes.

Le commandeur lâcha la *Quotidienne* qu'il était en train de lire :

— Joli métier! Je vous fais mon compliment.

En vérité, les femmes sont féroces ; ne devraient-elles pas, au contraire, tout pacifier et ne traverser notre société bouleversée qu'une branche d'olivier à la main? Pauvres diables, dont la rébellion n'a pas même eu un commencement d'exécution! Au lieu de les envoyer faire une petite promenade à Cayenne, comme sous le Directoire, les condamner à mort! Voilà-t-il pas un beau sujet de réjouissance!

— J'admire, mon frère, votre esprit de contradiction, Dieu me pardonne! vous êtes ce soir aussi jacobin que Benjamin Constant. Depuis quand êtes-vous passé à l'ennemi?

— Depuis que les vieilles femmes, au lieu de se repentir de leurs péchés, se mêlent de démonstrations insensées. Autrefois, les dames ne se piquaient guère plus de politique que les odalisques du Grand Turc et la société n'en marchait pas plus mal. Inutile de taper sur le plancher avec votre canne, ma sœur ; vous ne m'empêcherez pas de dire ce que je pense. Sans doute, je déteste la charte, je regrette le *Roi-Soleil* et je ne reconnais que la monarchie autoritaire ; mais je déplore aussi les haines de l'esprit de parti dont notre famille offre un si triste exemple. La chère Marion n'a-t-elle pas été immolée à vos impitoyables rancunes? Celles qui usurpent ici sa place ne me la feront certainement pas oublier.

Henri de Vélaré, frémissant de colère, se tourna vers son oncle :

— De grâce, monsieur, veuillez vous modérer; songez que des étrangers nous entourent, réservez vos scènes pour la famille.

— Blanc-bec! je n'ai pas de leçons à recevoir de toi; en rentrant, j'envoie chercher mon notaire, et...

— Vous me déshéritez! parbleu! ce n'est pas du nouveau, tâchez donc de trouver autre chose.

— Là, commandeur, mon vieil ami, fit Beauverlet en soupirant, ne t'emporte pas. N'est-il pas douloureux de songer qu'à l'heure présente, dans tous les salons, on s'injurie, on s'arrache les cheveux? Maudite politique qui met le désordre dans les familles et dans les cœurs!

Un domestique, s'approchant du commandeur pour lui parler à l'oreille, opéra une diversion plus efficace que ne l'eût été sans doute celle du général Beauverlet. L'irascible vieillard se leva et courut au vestibule.

— Toi ici, petite Odette, fit-il tout joyeux. La bonne surprise! Justement, j'étais en train de les quereller à votre sujet. Tu n'imagines pas combien vous me manquez, ta sœur et toi; je me sens dépaysé dans cette maison; malgré leurs prétentions d'élégance, Armande et Lodoïska sont d'une vulgarité qui m'agace les nerfs.

— Ah! mon oncle, qu'elles vous agaceraient davantage si vous saviez tout ce dont elles sont capables! Marion se meurt et c'est la méchanceté d'Armande qui en est cause. Ma pauvre sœur! On l'a calomniée, séparée de sa famille; elle ne peut s'en consoler. Ce soir, la trouvant plus mal, je suis venue vous chercher; vous êtes bon, vous l'aimiez, vous ne refuserez pas de lui tendre une main amie.

— Morbleu! j'y vais à l'instant; je me reprochais tous les jours d'avoir écouté ces enragés et abandonné ma chère Marion. Auparavant, rentre avec moi; ils ne t'effraient guère; ne leur mâche pas la vérité, et fais-les rougir de leur conduite.

Odette ne demandait que cela; forte de l'appui du commandeur, elle se risqua, sans hésiter, dans le grand salon où il ne restait, en ce moment, que la chanoinesse et son vieil amoureux. La chaleur avait attiré tout le monde dans le jardin. Seul, sur le perron, Vélaré suivait d'un œil jaloux sa femme en coquetterie avec Lucien Bocquet.

L'appararition d'Odette fit tressaillir la chanoinesse :

— Quelle effronterie! Cette péronnelle ose se présenter ici sans en avoir été priée!

Le commandeur prit son grand air comme s'il revenait de la croisade avec ses ancêtres.

— Il me semble, madame, que vos nièces n'ont pas besoin d'invitation pour venir ici, chez elles; votre sœur ne vous les avait-elles pas confiées en mourant?

— La conduite de mes nièces m'a délié de toute obligation envers elles. Mais je ne m'étonne pas que vous vous fassiez leur avocat; renégat et révoltées sont dignes de s'entendre.

Le commandeur allait riposter avec sa vivacité ordinaire, Odette lui coupa la parole :

— Pardon, mon oncle, je vous en supplie, laissez-moi répondre. Je ne crois pas, madame, que, ma sœur et moi, nous ayons jamais refusé de vous obéir en ce qui était juste et raisonnable; mais, ce dont je suis sûre, c'est que vous avez été abusée par celle qui s'est servie du nom de ma sœur pour masquer de coupables faiblesses. Je ne suis plus une petite fille, on m'a conté l'histoire et je vous la dirai quand il vous plaira. Marion est un ange, une sainte qui se laisse accuser sans protester; moi, je ne suis qu'une simple mortelle qui se défend quand on l'attaque. Si quelqu'un mérite d'être chassé de cette maison, je vous le déclare, ma tante, ce n'est pas nous.

A ces mots, Henri de Vélaré, resté dans l'ombre sur le perron, bondit vers sa sœur.

— Expliquez-vous, mademoiselle; quand on

lance de telles accusations, il faut donner des preuves à l'appui.

— Vous étiez là, mon frère, tant pis! Je regrette que vous m'ayez entendue, mais je ne me rétracte pas. Les avez-vous lues seulement, ces lettres qu'on invoque en témoignage contre nous?

— Non, certes; Armande s'est bien gardée de me les montrer, elle redoutait l'irritation légitime que m'eussent causée ces lettres où une créature effrontée n'a pas craint d'exprimer sans vergogne son impardonnable amour.

— Je reconnais l'admirable délicatesse de votre femme. Eh bien! je vous engage à passer outre; insistez pour voir ces lettres et comparez l'écriture avec celle de Marion. Malgré l'habileté de la contrefaçon, vous découvrirez des négligences, des défaillances : ici on a oublié cette majuscule, là on a écrit cette phrase en caractères plus menus, à l'anglaise, au lieu de continuer en bâtarde arrondie. Un expert ne s'y tromperait pas, je vous en réponds, et la chose n'exige guère plus d'une minute d'examen sérieux.

— Soit! nous allons comparer; Armande ne fera nulle difficulté pour me donner ces lettres et je tiens à vous confondre sur l'heure, méchante calomniatrice!

— Avez-vous donc besoin de moi pour comparer?

Marion est bien malade et je languis de retourner près d'elle. Les bourreaux de ma sœur ne me sont déjà pas si agréables à contempler. Vous ne me reverrez qu'à ma majorité, lorsque je viendrai vous demander mes comptes.

— Miséricorde! Cendrillon aurait-elle déjà choisi son mari?

— Peut-être, monsieur; en tout cas, j'ai l'intention d'être heureuse à ma manière et non à la vôtre. Celui que j'épouserai ne sera ni un oisif ni un dandy, mais un travailleur, un homme, en un mot, qui ne ressemblera guère aux mannequins de votre cercle.

— Petite effrontée! Rien ne m'étonne de votre part; vous subissez la contagion du mauvais exemple, mais voici Armande; osez donc l'accuser au face.

— Ne m'en défiez pas; elle sait fort bien que rien ne serait plus facile que de la confondre. Lorsqu'un jour, dans la chapelle du Sacré-Cœur, elle proposa à Marion de brûler les lettres en question, elle savait fort bien ce qu'elle faisait. Mais j'aperçois des étrangers, là-bas, dans le jardin, et je ne veux pas en dire davantage. A vous, mon frère, de confesser madame, si vous pouvez; parlez-lui du café des Mille Colonnes, de la terrasse du bord de l'eau, et de la poste restante de Grenoble,

tous sujets qui doivent l'intéresser; conseillez-lui d'être plus indulgente pour ces pauvres officiers bonapartistes qu'elle n'a pas toujours poursuivis de sa haine, et, surtout, rappelez-lui, puisqu'elle l'oublie, la distance qui existe entre la vicomtesse de Foligni et les intrigantes qui vendent leur crédit au plus offrant, ou les espionnes qui portent chaque semaine un rapport au cabinet noir de Franchet.

Lodoïska, rentrée avec Armande, s'élança vers elle.

— Petit serpent! Je ne souffrirai pas que vous insultiez ainsi des femmes de qualité; rétractez-vous sur-le-champ, sinon...

Le commandeur détourna la main prête à s'abattre sur le visage de mademoiselle de Vélaré.

— Halte-là! ma bonne dame; ces façons dignes de la mère Angot ne sont pas de mise dans notre monde; criez, si cela vous plaît, mais ne touchez pas.

Doucement, la chanoinesse s'était rapprochée d'Odette et à demi-voix :

— Dis-moi, cette pauvre Marion est-elle donc si malade? Crois-tu qu'elle me recevrait avec plaisir?

— Avec enthousiasme, ma tante; qui sait? la joie de vous revoir provoquerait peut-être une crise salutaire que le médecin désire et espère.

— Eh bien! le temps de mettre une mante, un chapeau, et je vous suis. Tu sais, ajouta-t-elle plus bas, que je subis ces deux intrigantes mais, qu'au fond, je ne puis les souffrir.

Le commandeur avait entendu l'aparté de la tante et de la nièce.

— Bravo! ma sœur; il est noble de reconnaître ses torts et de les réparer. En route pour le quai d'Orsay! Beauverlet fera les honneurs du salon en notre absence.

Henri s'inclina d'une façon ironique devant la chanoinesse.

— Veuillez, madame, recevoir nos adieux. Nous ne resterons pas un instant de plus dans cette maison où nous venons d'être insultés sans que vous ayez ouvert la bouche pour nous défendre. Que mademoiselle Odette le sache bien : j'honore ma femme et je ne suis pas dupe des mensonges qu'on vient de nous débiter.

— Moi, pas davantage, s'écri Lodoïska; je m'offre à vous recueillir chez moi, rue Cerutti, mes enfants; vous ne risquez pas d'y rencontrer les carbonari ni leurs folles amoureuses.

Suffoquée de fureur, Armande se taisait; Odette allait sortir du salon lorsque madame de Vélaré l'arrêta par un des pans de sa ceinture :

— Un mot à l'oreille, petite; je sais de bonne

source que Julien Destreville est rentré ce soir à Paris. La police a dû le saisir à l'hôtel du Diable de Vauvert. Portez cette nouvelle à votre sœur; cela lui fera peut-être plaisir.

La nouvelle, si perfidement annoncée, tomba comme une douche de glace sur la pauvre Odette, lui gâtant singulièrement son triomphe. Elle ne se doutait guère que, ce soir-là, le hasard s'était chargé de déjouer les projets des hommes.

Vers la fin de cette chaude journée de septembre, Destreville, en effet, était rentré dans la ville qu'il avait laissée si agitée quelques mois auparavant. La première chose qu'il entendit répéter autour de lui, sur le boulevard, fut la condamnation à mort des quatre sergents de La Rochelle. Ressaisi par la passion politique et oubliant un instant ses inquiétudes particulières, Julien courut jusqu'à l'hôtel du Diable de Vauvert, rue Saint-Jacques. C'était l'heure du dîner, mais qui songeait à dîner? Ceux des pensionnaires, qui restaient encore dans la capitale, se pressaient dans le réfectoire, passionnés, indignés, écoutant d'Aubignac leur raconter l'audience du Palais sur une tout autre gamme que son confrère de la *Lutécienne.*

— Si vous aviez vu Marchangy, mes enfants, le plat valet, pâle et desséché comme le spectre de l'Envie, invoquer toutes les rigueurs de la loi

contre ces héros qui l'écoutaient avec un calme dédaigneux! Et quelle colère dans l'auditoire! Des tribunes, on sifflait comme au Théâtre-Français le soir de la première d'une pièce de Viennet. Si l'avocat général ne s'était éclipsé avant la fin de l'audience, il n'aurait pas eu beau jeu; nous l'écharpions sur place; par bonheur pour lui, il nous a échappé et une simarre de garde des sceaux récompensera bientôt ce lâche plaidoyer.

Ici d'Aubignac fut interrompu par ses auditeurs :

— La sentence ne sera pas exécutée, nous sommes là pour l'empêcher.

— Pardieu! je l'espère bien. Le gouvernement meurt de peur et il a raison. Si les tentatives pour corrompre le gouverneur de Bicêtre ont échoué, le plan que nous avons imaginé doit infailliblement réussir; nous sommes à Paris douze mille carbonari, sans compter les *Bons cousins* et les *Chevaliers de la liberté* qui ne demandent qu'à se joindre à nous [1]. Les voitures partiront de Bicêtre pour amener les condamnés sur la place de Grève et elles auront à traverser les voies étroites du quartier Mouffetard. Massés

1. La charbonnerie et les associations comme les Chevaliers de la liberté formaient deux catégories distinctes : ces derniers se recrutaient surtout dans la petite bourgeoisie, la classe ouvrière et les populations agricoles.

sur le parcours du cortège, derrière les gendarmes qui feront la haie, à un signal donné, nous nous élançons vers les chars, poignardant, s'il le faut, les agents pour nous frayer passage jusqu'aux prisonniers; nous coupons leurs liens et nous les enlevons au milieu de la foule qui nous est favorable. Nous aviserons ensuite à faire sortir de France nos amis sous des noms d'emprunt, avec des déguisements qui les rendront méconnaissables.

D'Aubignac s'interrompit : parmi tous ceux qui l'écoutaient, son œil perçant venait de découvrir le fugitif de Jersey; il s'arrêta un instant, stupéfait, mais, comme les orateurs populaires, il ne se démontait pas facilement et il reprit :

— A demain, mes enfants; soyez fidèles au rendez-vous; songez qu'en ce moment la France a les yeux sur vous et, qu'un jour, l'histoire dira : « La jeunesse parisienne sauva les quatre sergents de La Rochelle. »

— Comptez sur nous, fit un des chefs de *vente*; Bories, Pommier, Goubin et Raoulx peuvent dormir en paix cette nuit. Demain, le soleil de la liberté se lèvera sur leurs têtes.

Sur ces mots, la turbulente assemblée se précipita dehors en chantant la *Marseillaise*. Julien resta seul vis-à-vis de d'Aubignac.

— A nous deux maintenant, fit ce dernier; fou incorrigible! Une belle idée que tu as eue de venir ici mettre ta tête dans la gueule du loup, lorsqu'à Paris on condamne à mort les sergents de La Rochelle et qu'à Poitiers on juge Berton et ses complices. Ne t'avais-je pas écrit de te tenir tranquille dans ton île?

— Impossible de suivre ce conseil après la lettre alarmante que j'avais reçue de mademoiselle de Vélaré. D'ailleurs, je ne regrette pas d'être venu; s'il y a des dangers à courir, je veux être près de vous. Demain, je serai tout à la patrie et à nos martyrs; ce soir, mon temps appartient à ce que j'aime, je vole au quai d'Orsay.

— Arme-toi de courage, celle qui va t'apparaître ne ressemble guère à la délicieuse créature qui te séduisit.

— Me prends-tu donc pour un Turc? Crois-tu que j'aimais Marion uniquement pour ses joues vermeilles et sa merveilleuse chevelure? Non, ce que j'admire surtout en elle, c'est l'étincelle divine qui survit aux roses et aux lis, la flamme de l'intelligence qui brille encore lorsque la jeunesse a fui. Qu'importe le naufage de la beauté, si Marion retrouve la santé? Adieu, tu me fais perdre des minutes qui valent de l'or, je devrais déjà être auprès de ma bien-aimée; nous causerons ce soir,

quand je reviendrai te demander l'hospitalité.

Odette venait de se mettre en route pour la place Royale, lorsque l'ancien geôlier de Saumur, passé au service des deux sœurs, ouvrit la porte à celui qui avait été son prisonnier. Plus inflexible sur la consigne que jadis, le Cerbère entre-bâilla à demi la porte et, d'un ton bourru :

— Mademoiselle de Vélaré n'est pas là; madame la vicomtesse se trouve plus souffrante encore que d'ordinaire, impossible de vous recevoir, monsieur Destreville.

Il allait refermer la porte. Un rugissement de douleur s'échappa de la poitrine de l'officier.

— Mon brave, dit-il, tu m'as sauvé la vie il y a quelques mois; ce n'était rien en comparaison du service que tu peux me rendre aujourd'hui.

Arrachant une page de son portefeuille, il écrivit quelques mots à la hâte et ferma avec une épingle.

— Porte ce billet à madame de Foligni, dis-lui que j'implore une réponse.

Le serviteur obéit comme à regret; deux minutes après, il revint et ouvrit au visiteur la chambre où Marion était étendue sur un sopha.

D'Aubignac n'avait rien exagéré ; épuisée, haletante, la malade tendit à son amoureux une petite main où glissaient des bagues trop grandes pour

les doigts amaigris. Une larme brûlante tomba des yeux de Julien sur la petite main.

— Quelle surprise de vous revoir! fit Marion avec effort; je n'espérais guère cette joie. Comme vous devez me trouvez changée! Mon miroir ne me dit plus que des sottises. Un froid pris en revenant de Saumur; Odette prétend que je guérirai; faut-il la croire?

A genoux devant le sopha, Julien se taisait, constatant les ravages du mal. Mais le regard de Marion semblait l'interroger; il fallait répondre. Avec l'hypocrisie d'usage pour abuser des êtres chéris, Destreville essaya de donner à sa voix une inflexion joyeuse :

— Mademoiselle Odette a raison et il faut la croire. En doutez-vous, ma chérie? On guérit toujours quand on est aimé.

De sentiments plus raffinés que son camarade Philippe Durand, Julien avait toujours mêlé à son amour une timidité respectueuse; en présence de Marion, si chaste et si imposante, il se sentait paralysé par une émotion insurmontable, et les protestations qui lui montaient du cœur ne pouvaient sortir de ses lèvres. Mais, en ce moment, devant la pauvre abandonnée qui lui avait tout sacrifié, famille, fortune, considération, sous le regard de ces grands yeux aux paupières bleuies

qui trahissaient tant de larmes, Julien se trouvait une assurance inaccoutumée; de par tant de souffrances, elle lui appartenait maintenant, la chère créature; personne n'avait le droit de la lui disputer; ce n'était plus seulement son désir le plus cher, c'était son devoir de lui offrir aide et protection.

— Je ne suis venu à Paris que pour vingt-quatre heures, reprit-il; loin de vous, ma bien-aimée, je mourais de langueur et d'ennui; à tout prix, j'ai voulu vous revoir quelques instants; mais il ne fait pas bon ici, en ce moment, pour un comdamné à mort; demain soir, je partirai pour l'Italie et j'irai sans doute me fixer à Naples. Ah! Marion, vous allez me trouver bien hardi? promettez-moi, quand vous serez rétablie, de venir me rejoindre. Avec vous l'exil se changera en paradis. Là, sur le bord de ce golfe aux brises embaumées, dans ce pays caressé du soleil, votre santé, j'en suis sûr, reviendra plus florissante que jamais. L'amour, d'ailleurs, est un grand médecin, il fait des miracles, vous le verrez, mon amie.

Julien s'interrompit; plus blanche que le fichu de mousseline croisé sur sa poitrine, Marion semblait prête à défaillir.

— Taisez-vous, par pitié, murmura-t-elle; ne me parlez pas ainsi; ne me faites pas entrevoir un

bonheur qui ne se réalisera jamais, c'est me déchirer le cœur.

— Quoi! mon langage vous offense? Ne sommes-nous pas libres tous les deux? Devons-nous rester éternellement séparés pour une famille qui vous repousse? De grâce, un mot d'espoir, et je m'acheminerai vers l'exil le cœur léger.

Mais Marion n'était plus en état de lui répondre; une toux rauque secouait sa frêle poitrine; elle étouffait et quelques minutes s'écoulèrent avant que la crise fût calmée. Julien se frappait la poitrine avec désespoir. C'était sa faute : faible comme elle était, pourquoi l'avoir ainsi agitée au lieu de l'entretenir de choses indifférentes?

— Voilà, fit-elle enfin avec un triste sourire, qui conciliera tout; désormais, nous n'avons à nous inquiéter de rien. Dieu m'a prise en pitié, il m'enlèvera bientôt d'un monde où je ne puis être à celui que j'aime. Ne me regrettez pas trop, Julien, et surtout ne me maudissez pas.

— Vous maudire, mon cher ange, me serait-ce possible?

— J'ai plus de torts que vous ne supposez; dans un moment d'entraînement, de folie, j'ai juré au roi de ne jamais donner ma main à celui qui avait porté les armes contre les Bourbons.

Julien, qui était resté à genoux, se releva avec impétuosité.

— Race de tyrans abhorrés ! Ce c'était rien de me condamner à mort, fallait-il encore que je vous dusse le malheur de ma vie ?

— Paix ! mon ami ; calmez-vous et ménagez-moi : le roi n'eût certes pas accepté s'il se fût douté de l'étendue de mon sacrifice. Déliée maintenant de toute obligation envers ma famille, que de fois j'ai regretté une parole imprudente ! J'en meurs, mon bien-aimé, et c'est là, peut-être, ce qui me donne droit à votre pardon.

Destreville ne paraissait pas l'entendre ; une foule de pensées surgissaient dans son cœur irrité ; il croyait le deviner : ce n'était pas seulement le roi, mais les ancêtres des Vélaré qui les séparaient. Insensé de s'être bercé d'illusions ! Il devait s'y attendre ; cette grande dame, dont l'arbre généalogique portait huit cents ans de noblesse et de fidélité à la monarchie, pouvait-elle laisser tomber sa main dans celle d'un bonapartiste fils de ses œuvres ? Elle avait subi une fascination involontaire ; maintenant, elle se reprenait et s'abritait derrière un serment. L'officier n'avait qu'une chose à faire : s'éloigner à jamais. D'un regard plein d'anxieuse tendresse, Marion épiait les impressions qui se reflétaient sur cette physionomie bouleversée.

— Moi aussi, balbutia-t-elle, j'implore une parole qui me rassure ; ne la direz-vous pas?

Julien sentit que la douleur l'emportait trop loin et qu'il était cruel, injuste envers celle qui lui avait prouvé tant de dévouement. Il se pencha vers elle, murmurant sur ses lèvres au milieu d'un baiser prolongé :

— Mon âme, ma vie, ne crains rien, tu n'es pas de celles qu'on oublie; je t'aime aujourd'hui mieux qu'hier et moins que demain. Mon cœur se brise, mais tu as raison; nous ne pouvons être l'un à l'autre. Ballotté par la destinée, voué aux luttes ardentes, avais-je le droit, mon doux ange, de t'enchaîner à mon triste sort? Pardonne le désespoir que je n'ai pu maîtriser tout à l'heure.

Pour toute réponse, Marion le serra entre ses ses bras amaigris dont la fièvre décuplait les forces. Inconséquence d'un cœur plus faible que la volonté! Il semblait qu'elle voulût le retenir à jamais.

Reine Picot sortit tout à coup de la pièce voisine.

— Avez-vous donc juré de tuer ma maîtresse? Monsieur Destreville, partez sur-le-champ; cette entrevue a déjà trop duré.

Julien se releva l'œil égaré, le visage baigné de larmes et, comme Reine l'entraînait vers la porte :

— Adieu, murmura-t-il d'une voix pleine de

sanglots, je n'espère plus mais j'aimerai toujours!

Les joues animées, l'œil brillant, la malade se souleva sur ses oreillers :

— Non, mon bien-aimé, il faut croire et espérer encore; ceux qui n'ont pu être unis ici-bas se retrouveront là-haut pour ne plus se quitter.

Destreville s'enfuit éperdu le long du quai d'Orsay; il était à bout de courage et avait fait des efforts surhumains pour se contenir. Au lieu de rentrer à l'hôtel de la rue Saint-Jacques, où des agents de police guettaient son retour, il erra toute la nuit dans les environs d'Auteuil et du *Point du Jour*, s'arrêtant parfois pour regarder d'un œil de convoitise la Seine qui charriait lentement ses eaux sous un brillant clair de lune.

— Pourquoi, s'écriait-il, ne m'a-t-on pas laissé fusiller dans la cour du château de Saumur? Le curé de Thouars m'a porté malheur, je suis maudit. Un plongeon dans ces eaux calmes et, un instant après, je ne souffrirais plus. Quelle tentation! Mais c'est aujourd'hui jour de combat; je n'ai pas le droit d'échapper par le suicide aux tortures de mon cœur, il me reste une issue plus honorable pour sortir de ce monde.

Le jour venait de se lever plein de promesses; les oiseaux chantaient à tue-tête dans les bocages; la brise matinale, ainsi qu'un gigantesque éventail,

rafraîchissait de molles caresses le front brûlant de Julien. Il traversa dans toute sa longueur le bois de Boulogne et passa, sans même le voir, devant ce joli château de Bagatelle où le comte d'Artois, moins dévot que sous la Restauration, était venu jadis faire la fête. Destreville sortit du bois par la grille de Neuilly et il s'aperçut que, malgré son désespoir, il avait grand faim.

Les héros de l'Empire avaient, en toutes choses, des appétits formidables et, chez eux, la nature perdait rarement ses droits; bon pour les héros de roman du vicomte d'Arlincourt de se repaître de leur douleur et de l'eau claire des fontaines. Julien entra dans un cabaret de l'avenue de Neuilly; un bifteck saignant et une bouteille de bordeaux remirent un peu de calme dans ses esprits troublés. Il n'avait ni déjeuné ni dîné la veille. Appesanti par la nourriture substantielle qu'il venait de prendre, ses idées se brouillèrent peu à peu; et il finit par céder à un sommeil invincible. Autour de lui on respecta ce sommeil, il avait l'air si épuisé, si malheureux !

Vers quatre heures, seulement, Destreville s'éveilla de lui-même; un coup d'œil jeté sur la pendule suffit pour lui apprendre quel tour venait de lui jouer son tempérament sanguin; l'exécution était pour six heures, et le rendez-vous fixé par d'Aubi-

gnac pour quatre heures et demie, au coin de la rue Mouffetard et de l'avenue des Gobelins. Impossible maintenant d'arriver au rendez-vous; comment franchir en une demi-heure la distance qui sépare le boulevard de Neuilly des quartiers lointains arrosés par la Bièvre? Que penseraient d'Aubignac et ses amis? Julien était déshonoré; il passerait pour un lâche qui fuyait le danger. Décidément, rien ne lui réussissait : amoureux ou conspirateur, la fatalité s'acharnait après lui.

Malgré tout, il fallait au moins tenter de rejoindre ses amis. Destreville prit sa course le long du boulevard de Neuilly. Chemin faisant, aux environs de l'Arc de Triomphe, il faillit être écrasé par un char-à-bancs rempli de beaux enfants qui causaient et riaient avec l'insouciance de leur âge. Assise au milieu d'eux, une femme, jeune encore et d'aspect imposant, souriait à leurs ébats. C'était la duchesse d'Orléans qui rentrait chez elle avec toute sa famille. Contraste étrange que la paix qui régnait, en ce moment, dans cette délicieuse retraite de Neuilly et l'agitation du palais des Tuileries!

Destreville pouvait impunément courir comme s'il avait eu la gendarmerie à ses trousses. Personne n'y prenait garde. La foule se dirigeait vers les quais. Déjà les abords du parvis Notre-Dame étaient si encombrés que les municipaux ne pouvaient s'y

mouvoir sans faire des victimes. Foulés aux pieds des chevaux, les enfants criaient, les femmes s'évanouissaient. Les plus chanceux étaient ramassés et conduits au vieux bâtiment de la Morgue qui servait, ce jour-là, d'infirmerie.

Julien avait suivi la rive gauche de la Seine pour gagner le quartier Mouffetard; jusque-là, aucun obstacle n'était venu entraver sa course folle. Mais, à cette époque, des voies étroites et insuffisantes donnaient seules accès dans ce quartier que sillonnent maintenant de larges rues et de superbes boulevards. Outre la foule, un déploiement de troupes formidable obstruait le passage que devait parcourir le cortège.

Doué d'une force athlétique, Destreville essaya vainement de faire une trouée dans cette muraille de chair humaine; quelques rebuffades à donner ou à recevoir ne l'effrayaient guère, mais impossible d'avancer plus loin ; à peine à un quart d'heure du but, Julien dut s'arrêter.

Les fenêtres des maisons sordides et noires étaient, du haut en bas, garnies de spectateurs graves et silencieux pour la plupart; ce silence-là avait quelque chose de sinistre; on sentait qu'une indignation profonde couvait sous ce calme apparent et que ce peuple, maté pour le quart d'heure, aurait un jour le réveil du lion. Les sergents de La Rochelle

excitaient un tout autre intérêt que les conjurés de Thouars et de Saumur jugés en ce moment à Poitiers. La défense misérable de Berton, prétendant n'avoir agi que pour le bien de la famille royale, contrastait singulièrement avec les fières réponses de Bories et de ses compagnons.

Destreville cherchait, parmi toutes ces têtes massées le long de la rue qui se prolongeait au loin, à découvrir des camarades ou des affiliés de la charbonnerie. Aucun visage de connaissance; rien que les chiffonniers, qui étaient là sur leur terrain, ou les estropiés, locataires du cloître Saint-Marcel ou de la cour des Miracles. Évidemment, d'Aubignac se tenait plus loin, sur le sommet de la colline, derrière les Gobelins, distribuant des ordres à son état-major. O rage! ô douleur! tandis que l'officier se morfondait inutile, oisif, au milieu de cette foule, on allait délivrer les prisonniers sans lui!

Cependant le jour baissait, six heures sonnaient et les condamnés n'apparaissaient pas. Le hardi coup de main projeté avait-il donc réussi? Julien se prenait à l'espérer, lorsque, tout à coup, des rumeurs lointaines se firent entendre; le cordon des gendarmes se resserra; des étages supérieurs, on criait : « les voilà ! »

Au fond la foule n'était pas fâchée de se repaître

enfin du spectacle qu'elle attendait depuis le matin; peut-être même eût-elle regretté d'en être privée malgré la sympathie que lui inspiraient les victimes.

La justice rigoureuse des hommes suivait son cours. Si l'affluence des spectateurs avait quelque peu retardé le cortège, pas un bras ne s'était levé pour l'arrêter dans sa course. Évanouis en fumée les serments des douze ou quinze mille conjurés. D'Aubignac n'avait trouvé personne au rendez-vous. Tous ces fanfarons qui, la veille, chantaient si haut s'étaient prudemment tenus à l'écart; pourquoi tant de lâcheté? Mystère que nous n'essaierons pas d'approfondir et que l'histoire elle-même est impuissante à expliquer.

La Mort avait son compte : ils étaient là tous les quatre les malheureux jeunes gens, seuls calmes au milieu de cette foule haletante qui les dévorait du regard. Jamais la charette de M. Samson, menant les victimes à la place du *Trône-renversé,* n'avait soulevé plus d'émotion et de curiosité.

— Beaux comme des médailles antiques, murmura une grande femme en noir, dont le visage était baigné de larmes.

— Ah! Pauline, répliqua la Saint-Elme qui s'appuyait au bras de la veuve de la Grande Armée, je n'y puis croire encore; les laissera-t-on mourir

après tant de promesses? Nos amis ne vont-ils pas venir les délivrer?

— Hélas! ma chère Ida, pas la moindre illusion à conserver; tout à l'heure, les voitures atteindront les ponts et les îles, puis la place de Grève et, dans une demi-heure, les sergents de La Rochelle auront vécu. Mais que vois-je? Cet homme qui se débat entre les mains de deux chiffonniers du quartier, n'est-ce pas le capitaine Destreville?

— C'est bien lui, en effet; il veut s'élancer vers les condamnés; on le retient, on l'entraîne dans cette vacherie dont la porte est ouverte. Ne le lâchez pas, mes amis, c'est un brave, un des nôtres; il déteste les royalistes et a vaillamment servi l'empereur.

Comme ce nom-là sonnait bien alors au milieu des masses populaires! On fit cercle autour du capitaine de la Grande Armée; volontiers, on l'eût porté en triomphe.

— Là, là, enragé, s'écria un des sauveurs de Julien. Voulez-vous donc mourir aussi comme ces pauvres jeunes gens?

— Oui, je prétends mourir avec eux, puisque je ne puis les sauver. Où se cachent-ils les lâches qui avaient juré de les délivrer? Quoi! tous courbent la tête! pas une protestation, pas un effort dans cette foule stupide! Est-ce que je rêve? Est-ce que je de-

viens fou? Je doute encore du témoignage de mes yeux; par pitié, dites-moi que c'est une hallucination et que je ne les ai pas vus passer; d'Aubignac va venir, nous allons couper leurs liens et les soustraire au supplice. Brutes! ne me retenez pas, on m'attend, il faut que je sois là-bas au premier rang.

Tandis qu'il délirait ainsi, le sinistre cortège disparaissait à l'angle du quai et s'engageait sur les ponts qui conduisent à la place de Grève.

— Julien, murmura une voix, quand j'ai vu tomber sous mes yeux mon héros adoré, Michel Ney, je n'ai pas jeté un cri, je n'ai pas versé une larme, mais j'ai vécu dans l'espoir de le venger un jour. Faites comme moi, attendez la revanche, elle viendra à son heure.

— Et maintenant, ajouta la Saint-Elme, essayons de nous frayer un chemin jusqu'au lieu de l'exécution; je veux revoir encore nos héros pour graver leurs traits dans ma mémoire.

Les paroles d'Ida calmèrent soudain la fureur de Destreville et, docilement, il accompagna les deux femmes; tous trois suivirent la foule qui se précitait comme un torrent vers la place de Grève. Lorsqu'ils y parvinrent enfin, le drame était accompli; les condamnés venaient de mourir, comme meurent les martyrs, sans forfanterie et sans faiblesse. Déjà, leurs dépouilles étaient enlevées, il

ne restait d'eux qu'une mare sanglante où Pauline et Ida trempèrent pieusement leurs mouchoirs. De ferventes royalistes n'avaient-elles pas aussi recueilli sur la place de la Révolution le sang d'un Bourbon guillotiné? Les reliques varient selon le temps et les circonstances.

Quant à Destreville, il se tourna avec un geste désolé vers ce quai de la Seine qu'habitait sa bien-aimée.

— Adieu, murmura-t-il, les deux amours de ma vie : Marion et la France : la patrie où s'accomplissent de pareilles iniquités n'est plus la mienne! Personne ne me reverra désormais!

Et il disparut dans une des petites rues enchevêtrées autour de la place de Grève.

Un morne silence enveloppait Paris; la population semblait frappée de stupeur; les ultras eux-mêmes restaient saisis de leur victoire. Une heure après l'exécution, madame du Cayla se présenta dans la salle des gardes pour être introduite chez le roi. Pour la première fois, l'entrée du cabinet royal lui fut refusée. Le duc de Duras, qui était là guettant la favorite, s'excusa de son mieux; la duchesse d'Angoulême se trouvait dans le cabinet du roi, mandée par lui. On entendait la voix de Louis XVIII, vibrante, irritée.

— Je ne m'éloignerai pas, fit Zoé à l'oreille du

premier gentilhomme de la chambre; s'il le faut, j'attendrai ici toute la soirée; le roi a besoin de mon affection.

Le duc s'inclina sans répondre. Au bout d'une heure, la porte du cabinet, que nous avons décrit plus haut, s'ouvrit et la fille de Marie-Antoinette traversa d'un pas agité la salle des gardes, les yeux rouges de larmes, sans voir personne. A son tour, madame du Cayla se précipita dans la pièce où le roi, étendu sur une bergère, demeurait accablé.

Zoé s'agenouilla sur un coussin de velours aux pieds de son auguste ami et elle prit ses mains qu'elle baisa doucement.

— Ah! Sire, pourquoi vous attrister ainsi? Vous n'avez, certes, rien à vous reprocher. Qui pourrait blâmer le gouvernement d'avoir montré en cette circonstance une fermeté nécessaire à la paix publique? La politique a parfois de cruelles nécessités.

Le roi secoua mélancoliquement la tête.

— Non, mon amie, n'essayez pas de m'abuser; l'exécution de ce soir était une boucherie inutile. Loin de servir à la monarchie, le sang qui vient de couler fera germer la semence révolutionnaire.

— Votre Majesté me permettra de lui dire qu'elle n'a nulle raison de voir les choses sous un aspect aussi sombre. Que le roi soit affligé de ce qui s'est passé aujourd'hui, je le comprends, mais il n'en

est pas moins vrai que la France a prouvé combien elle déteste les hommes de la Révolution et les souvenirs de la Terreur.

— Des imprudents et des maladroits en renouvellent aujourd'hui les excès; on ne sait qu'inventer pour exaspérer le peuple. Je le disais tout à l'heure à ma nièce : mon frère d'Artois, entouré, circonvenu par des familiers ignorants des besoins nouveaux, aigris par l'infortune ou enivrés par la faveur, s'efforce de contrecarrer toutes les mesures que je prends pour le bien de mon peuple; on abreuve d'amertume mes derniers jours; n'a-t-on pas osé accuser de la mort du duc de Berry mon fidèle conseiller, mon meilleur ami, Decazes? Si votre affection n'était là pour me soutenir, je voudrais être déjà couché dans les caveaux de Saint-Denis. Souvenez-vous de la prédiction que je fais aujourd'hui : quand je ne serai plus, vous verrez ce qu'il adviendra de ma race; exilé, comme le fut jadis son oncle, mon petit-neveu ne montera jamais sur le trône [1].

Celui auquel sa profonde connaissance des choses et des hommes prêtait en ce moment une seconde vue s'arrêta soudain en voyant des larmes dans les yeux de son interlocutrice.

1. Ces paroles sont historiques; elles ont été dites le soir de l'exécution des quatre sergents de La Rochelle.

— Ne pleurez pas, mon amie, il faut me pardonner cet accès de misanthropie. Je renonce à jouer le rôle de prophète. Parlons maintenant de choses plus gaies. Donnez-moi, comme jadis Sartines à mon aïeul Louis XV, la chronique plus ou moins scandaleuse de la cour et de la ville.

— Auparavant, Sire, je veux vous demander une grâce. Il existe, à deux pas du palais des Tuileries, une jeune imprudente qui, un jour, a prononcé devant vous un serment téméraire. Elle le regrette au point de se consumer de langueur et elle en mourra certainement si Votre Majesté ne daigne avoir pitié d'elle.

— S'agit-il par hasard de la vicomtesse de Foligni, votre protégée? Pauvre enfant! Elle prend donc les serments au sérieux, ce n'est pas comme nos hommes d'État. Je n'aurais pas accepté pareil sacrifice si je m'étais douté de ce qu'il coûtait. Il faut relever en mon nom votre belle amie de son vœu et le plus promptement possible.

— Merci, mon sage et généreux souverain; j'irai dès demain porter à Marion cette nouvelle qui la guérira mieux que les ordonnances de ses trois médecins.

— A la bonne heure! il est doux de faire au moins quelques heureux. Pardon, comtesse, de revenir sur un sujet désagréable, mais tout n'est pas fini,

il s'en faut. Bientôt l'échafaud s'élèvera de nouveau pour Berton et Caffé; puis les ministres me proposeront de récompenser tous les délateurs, révélateurs, accusateurs, exécuteurs ou fusilleurs; ils l'auront, ma foi, bien gagné. Ah ! Zoé, le vilain métier que celui de roi !

En pareil cas, madame du Cayla s'ingéniait à distraire la mélancolie royale; ce soir-là, elle le comprit : il fallait que l'accès eût son cours. Doucement, sans parler, elle se retira, et le vieillard, absorbé dans ses pensées, n'essaya pas de la retenir.

La lampe qui éclairait le bureau de Louis XVIII resta allumée une partie de la nuit. Celui qui eût traversé les parterres des Tuileries aurait pu l'apercevoir brillant au milieu des fenêtres obscures. Un homme veillait seul, déplorant plus que tous les carbonari l'exécution des sergents de La Rochelle, et cet homme, c'était le roi de France !

ÉPILOGUE

LA COLONNADE DU LOUVRE

D'Aubignac chercha partout Julien pour lui annoncer les bonnes nouvelles : Marion déliée de son serment, réconciliée avec sa famille et, par une de ces merveilleuses réactions, privilège de la jeunesse, marchant rapidement vers la convalescence. Personne n'avait vu le capitaine de la Grande Armée; pas un signe qui pût mettre sur sa trace. Odette et Marion s'en allèrent passer l'hiver à Naples, comptant bien y rencontrer Destreville ; leur attente fut déçue et l'inquiétude commença à les gagner.

Puis, les mois, les années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du héros de l'Empire. D'Aubignac tremblait que, dans cette fatale soirée de sep-

tembre, la douleur n'eût porté Julien à quelque résolution funeste. D'un cerveau si exalté on pouvait tout craindre. Quant à Marion, elle porta désormais le deuil dans ses vêtements et dans son cœur, ne gardant plus même un vague espoir de retrouver un jour le bien-aimé.

De graves événements s'étaient accomplis dans la famille de Vélaré. Les souffrances de Marion valurent à Odette une indulgence inespérée pour le choix un peu révolutionnaire qu'elle avait fait ; bien avant sa majorité, elle épousa d'Aubignac, avec l'assentiment de sa famille; le commandeur conduisit lui-même sa nièce à l'autel et la chanoinesse ajouta ses plus beaux bijoux à la corbeille de la mariée.

Sans renier ses opinions, le journaliste les modéra cependant ; un millionnaire, allié à une grande famille, ne pouvait décemment penser comme un pauvre diable sans le sou. Le *Railleur* tourna au libéralisme sentimental, comme on disait alors. Que celui dont les opinions n'ont jamais varié jette le pierre à d'Aubignac !

L'histoire de madame de Sévigné s'écriant, un soir où elle avait dansé avec Louis XIV : « Quel grand roi ! » sera éternellement vraie ; d'Aubignac fut conquis certain jour où, étant au Salon de peinture avec sa belle-sœur, il rencontra Louis XVIII

devant le tableau de Guérin : *Ulysse en butte au courroux de Neptune*. Le roi, très près alors de sa fin, trouva, pour madame de Foligni et son beau-frère, de ces mots dont les Bourbons avaient le secret et qui gagnaient les cœurs.

Bien d'autres, du reste, se ralliaient à la Restauration ; tout se pacifiait, les conspirateurs rentraient dans l'ombre et faisaient trêve à leurs complots. C'était la grande époque parlementaire où se révélèrent tant d'admirables orateurs; la guerre d'Espagne, inspiration d'une politique habile, semblait adoucir les rancunes de tous ces vieux officiers de l'Empire qui ne pardonnaient pas à la monarchie légitime la réduction de l'armée. Louis XVIII, par malheur, mourut au mois de septembre de l'année 1824. La loi du sacrilège, le licenciement de la garde nationale, le rétablissement de la censure et du droit d'aînesse, par lesquels Charles X signala son règne, n'étaient pas de nature à calmer les esprits.

Mais la politique occupait peu maintenant les habitants de l'hôtel Vélaré. Le seul acte d'indépendance que se permit d'Aubignac fut de payer les frais d'inhumation de la veuve de la Grande Armée, morte en 1826, au pied de la colonne Vendôme, sans un écu dans sa poche. Le journaliste conduisit lui-même le deuil avec Ida Saint-Elme, *la Con-*

temporaine, bien cassée et bien vieillie, et quelques anciens camarades de la pension du Diable de Vauvert.

Quant à Marion, calme et résignée, elle n'existait désormais que pour seconder sa sœur Odette et élever ses deux petits neveux, des amours d'enfants qui mettaient sens dessus dessous le vieil hôtel de la place Royale. A toute blessure le temps apporte la guérison. Madame de Foligni gardait au héros, vraisemblablement mort dans l'exil, un souvenir attendri mais sans amertume; elle en parlait quelquefois avec madame du Cayla. Celle qui, en 1824, avait pris la courageuse initiative de parler religion au chevet du royal mourant, vivait alors retirée dans sa magnifique propriété de Saint-Ouen sur les bords de la Seine. Tous les ans, à la belle saison, Marion venait passer un mois chez son amie. Un soir, vers la fin de juillet 1830, elle se trouvait sur la belle terrasse aux balcons de pierre sculptée qui domine le fleuve, regardant mélancoliquement couler les flots, lorsqu'un bruit de fusillade lointaine arriva jusqu'à elle. Les deux fameuses Ordonnances avaient produit leur effet et, déjà, on se battait aux environs de la place des Victoires. Zoé essaya en vain de retenir son amie; Marion ne voulut rien entendre et elle rentra, cette nuit-là même, dans sa famille où on était fort inquiet d'elle.

L'escarmouche de la veille n'était qu'un prélude. Les 27 et 28 juillet la résistance s'organisa sérieusement. Le maréchal Marmont, duc de Raguse, n'avait placé sur la rive gauche de la Seine qu'un très petit nombre de troupes. Au point de vue de la défense, c'était une grande faute. La jeunesse des Écoles, polytechniciens, étudiants en droit et en médecine, dont les mouvements restaient libres, put ainsi prendre une part active à l'insurrection. Le 29 au matin, la victoire se dessinait clairement. Sur le haut de l'Hôtel de Ville, tour à tour pris par les insurgés et repris par les troupes royales, flottait de nouveau le drapeau tricolore. Les abords du palais municipal étaient défendus par les barricades élevées tout le long de la rue Saint-Antoine.

Aux fenêtres de l'hôtel Vélaré, tout le monde écoutait les échos d'une mousqueterie formidable qui semblait venir des Tuileries ou du Louvre.

Le commandeur criait comme un aigle qu'il voulait aller défendre son roi et d'Aubignac, tressaillant comme un cheval de bataille qui sent la poudre, n'aurait peut-être pas demandé mieux que de se joindre aux insurgés. La chanoinesse ne cessait de répéter :

— Les brigands! J'espère bien, quand tout sera rentré dans l'ordre, qu'on leur coupera le cou comme aux sergents de La Rochelle. Si le pauvre

Beauverlet n'était pas mort l'année dernière d'une fluxion de poitrine, il eût été capable d'en trépasser de colère.

Vers midi, la fusillade continuant de plus belle, d'Aubignac n'y tint plus; il se glissa avec précaution par la petite porte du jardin et, suivi de son ami Belhomme, le maître à danser, il s'avança le long de la Seine jusqu'au Pont-Neuf. Là, bon gré mal gré, les deux curieux durent s'arrêter. Un combat terrible s'était engagé devant le Louvre, sur la place du parvis de Saint-Germain-l'Auxerrois. Postés aux étages supérieurs du palais, les Suisses tiraient de toutes les fenêtres, tandis que les assaillants, commandés par cinquante élèves de l'École polytechnique, se ruaient sur les grilles hérissées de pointes, piétinant morts et blessés; aucune description ne saurait rendre cette lutte acharnée. Dix fois les combattants sont repoussés, dix fois ils reviennent à la charge; des balles, lancées par des mains invisibles, déciment leurs rangs qui se reforment aussitôt; rien ne les décourage; le Louvre est la position décisive qu'il s'agit d'enlever. Enfin, vers une heure de l'après-midi, les grilles sont forcées, une avalanche de peuple se précipite dans la vieille demeure des rois et les Suisses, poursuivis par leurs adversaires, se replient en désordre à travers le Carrousel et les Tuileries.

Un homme, blessé d'un coup de feu au bras, vient s'appuyer en chancelant au parapet où sont adossés d'Aubignac et son compagnon.

— Tout est fini, camarades, dit-il, la victoire nous reste, je n'ai attrapé qu'une égratignure, je peux me vanter d'en être quitte à bon marché. Quel rude assaut! quels héroïques soldats que nos jeunes chefs! Si nous triomphons, c'est bien à eux que nous le devons. Il y a aussi un inconnu, un géant qui s'est jeté au plus fort de la mêlée et qui a fait des prodiges de valeur; les balles le respectaient, on eût dit qu'il portait une cuirasse imperméable. Le premier, il a pénétré dans le Louvre et planté sur le balcon de la colonnade le drapeau aux trois couleurs. « Vive la liberté! Vive la France! » s'est-il écrié. Mais, de l'étage supérieur, un traître le guettait et lui a envoyé une balle dans la tête. Pour sûr le brave n'en reviendra pas. Justement, voici que deux de nos amis l'emportent évanoui.

D'Aubignac jeta un coup d'œil sur celui qui passait les yeux fermés, le visage couvert de sueur et de sang. Le journaliste et Belhomme poussèrent un cri simultané :

— Julien Destreville!

Les porteurs s'éloignaient à grands pas. D'Aubignac les rappela :

— Arrêtez, ce blessé m'appartient; c'est mon

parent, mon meilleur ami; il faut le transporter chez moi, place Royale.

— Plaisantez-vous? répliqua un des porteurs le camarade pèse son poids et il y a loin du Louvre au Marais.

— Belhomme, fit d'Aubignac sans se déconcerter, réquisitionne-moi sur-le-champ cette tapissière qui attend au coin de la rue des Prêtres-Saint-Germain; nous allons y déposer le blessé. Aidez nous, mes amis, vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Impossible, avec la meilleure volonté du monde. De l'Hôtel de Ville à la place Royale, la rue Saint-Antoine est obstruée par vingt barricades au moins. Comment les franchir? Une hirondelle pourrait seule se tirer d'un pareil voyage.

— Il y a toujours moyen de tourner les difficultés; suivons le bord de la Seine jusqu'à l'Arsenal. Une fois là, avec l'aide de mon compagnon, je me fais fort de transporter le blessé jusque chez moi.

— Soit! vous êtes un enjôleur; on en passera par ce que vous voulez.

La tapissière était déjà avancée; on y déposa le blessé avec précaution et les genoux de d'Aubignac servirent d'oreiller à la tête vacillante de Julien.

— Pauvre ami! pensait le mari d'Odette; j'ai grand'peur qu'il ne soit perdu. Que va dire Marion

en revoyant ainsi le bien-aimé de sa jeunesse? Quelle surprise! Quelle émotion! Quant au commandeur et à la chanoinesse, ils vont faire un sabbat d'enfer; ramener chez eux un insurgé blessé! A la vérité, c'est un coup d'audace. Si je leur contais que c'est un officier de la garde royale? Le ciel, en faveur de l'intention, me pardonnera ce mensonge.

Une fruitière de la rue de Sully, au coin du quai de l'Arsenal, voulut bien prêter un brancard et un matelas que les quatre hommes chargèrent sur leurs épaules, et le triste cortège s'achemina par des rues détournées vers l'hôtel de Vélaré.

Odette aperçut de loin son mari: tête nue, elle s'élança au-devant de lui sous les arcades; dans un pareil moment, le décorum ne comptait guère. En quelques mots, d'Aubignac mit sa femme au courant de la situation. Une heure après, Destreville était déshabillé, couché et pansé par un habile chirurgien du voisinage que Gustave avait été chercher à la hâte.

Pendant ce temps, à l'autre extrémité de l'hôtel, Marion, sans se douter de rien, finissait de donner une leçon d'alphabet au plus jeune de ses neveux.

Mais l'aîné vint interrompre la leçon et, de l'air important de quelqu'un qui a conscience d'annoncer une grande nouvelle :

— Un militaire ici, couché dans la chambre près de la lingerie ! Je l'ai vu, il m'a fait peur; son front est couvert de sang, il ne bouge plus et maman pleure en le regardant. Voulez-vous le voir aussi, tante ? Je vais vous conduire : il n'y a pas de danger qu'il vous voie, lui, il a les yeux fermés.

Et le bambin entraîna vers la chambre du blessé Marion très intriguée et très émue. Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent Odette qui étendit les bras pour leur barrer le passage.

— N'entre pas, je t'en supplie, ma sœur, cela te ferait trop de peine ; plus tard, je te dirai tout, ne t'inquiète pas.

Marion était fort inquiète au contraire, elle se précipita dans la chambre et, malgré les compresses qui entouraient le visage du blessé, elle le reconnut de suite.

— Julien! Il vit! et tu prétendais me le cacher, méchante!

— Hélas! ne te réjouis pas trop vite. Exiges-tu qu'on te dise la vérité? La blessure de M. Destreville est très grave; une balle lui a ouvert le crâne et mis la cervelle à nu; nous ne le sauverons, si c'est possible, qu'au prix des soins les plus assidus.

— C'est moi que cela regarde : ni la patience ni le courage ne me feront défaut, je m'installe ici avec Reine Picot; nous le soignerons toutes deux. Quand

les yeux de Julien se rouvriront, je veux, comme une égoïste, surprendre son premier regard !

Juste en cet instant, les paupières du blessé s'agitèrent ; les yeux s'ouvrirent lentement, vagues, effarés d'abord, puis, tombant sur celle qui se penchait vers lui avec une anxieuse tendresse :

— Elle avait raison, murmura-t-il ; nous nous retrouvons au ciel et la voici près de moi. Oh ! ne t'éloigne pas, douce vision, ajouta-t-il, comme elle essayait de se dérober, heureuse et effrayée d'être reconnue au milieu même des hallucinations de la fièvre.

Une fièvre terrible, en effet, qui dura plus d'un mois pendant lequel Marion défendit énergiquement contre la mort les jours du bien-aimé. Après des alternatives de crainte et d'espoir, lorsque la blessure se cicatrisa enfin et que la connaissance revint à Julien, sa première parole fut pour sa vaillante garde-malade, celle qui, pour la seconde fois, lui sauvait la vie.

Quelle ivresse lorsque ces lèvres, que Marion avait cru fermées à jamais, murmurèrent son nom et qu'un tendre sourire vint récompenser toutes ses fatigues ! Quelle douceur de pouvoir amoureusement quereller l'ingrat qui s'était laissé pleurer huit années sans donner de ses nouvelles ! Sûr d'être pardonné Julien se défendit de son mieux. Découragé, déses-

péré, il avait quitté Paris le soir même de l'exécution des sergents de La Rochelle ; réfugié en Amérique il s'était fait défricheur de bois dans ces contrées inexplorées où s'agitaient les héros de Fenimore Cooper. La chance capricieuse lui avait souri et il revenait, ma foi, presque riche. Rentré à Paris la veille de la Révolution de Juillet, il n'avait pu résister, la mauvaise tête, au désir de guerroyer un peu ; on sait le reste.

Tous les malentendus avaient cessé ; tous les obstacles s'étaient aplanis. La chanoinesse venait de s'éteindre, sans même savoir que son hôtel servait de refuge à un de ces affreux combattants des Trois Glorieuses. Henri de Vélaré et Armande boudaient, comme tous les ultras, au fond de leurs terres ; quant au commandeur, sa dernière lueur de raison avait sombré avec la monarchie de droit divin et il ne s'inquiétait plus que de réchauffer sa vieille carcasse au soleil. Il était écrit que le soldat bonapartiste épouserait un jour la veuve royaliste.

Le mariage eut lieu en grande pompe et la société nouvelle, qui allait tenir une place importante sous le règne de Louis-Philippe, accourut témoigner ses sympathies à l'heureux couple. Si la première jeunesse manquait à la fête, si quelques fils gris nuançaient les cheveux de la mariée et si une longue cicatrice traversait le front du héros, la féli-

cité des deux époux n'en fut pas moins complète.

Le bonheur conquis après tant d'épreuves est plus durable que celui qui s'offre tout d'abord plein d'illusions et de fallacieuses promesses.

Le nouveau régime, disons-le à sa louange, avait balayé le *cabinet noir* et les *observatrices de l'esprit public*; Lodoïska de Saint-Eugène dut forcément prendre sa retraite. Pour utiliser ses loisirs, elle fonda une agence matrimoniale qui florissait encore dans les premières années du second empire. Une bonne partie des mauvais ménages et des procès en séparation de cette époque eurent pour point de départ l'établissement philanthropique de Lodoïska.

Il va sans dire que, sous un gouvernement juste et libéral, la meilleure des Républiques, pour employer l'expression de Lafayette, les deux beaux-frères se gardèrent bien de faire de l'opposition. Avec les années, la tête folle de Julien s'était assagie; l'ancien capitaine de la garde, qui avait alors quarante ans à peine, reprit du service et devint général. Quant à d'Aubignac, député du centre, il fut ministre sous Louis-Philippe. On cite de lui un discours remarquable : la réponse à une interpellation de Lucien Bocquet, membre de l'extrême droite, au sujet des mariages espagnols. Celui-là n'eût pas demandé mieux que de se rallier aussi :

mais, en dépit de ses platitudes, il inspira toujours de la méfiance au roi. Bocquet était de la trempe des La Marlière; il ne se découragea pas et attendit l'occasion. Dans sa vieillesse, il servit activement le président Louis-Napoléon et contribua au coup d'État du Deux-Décembre. Chose digne de remarque : sous le second Empire, les deux bonapartistes de la Restauration, d'Aubignac et Destreville, se tinrent à l'écart sans chercher à bénéficier de ce qu'ils avaient souffert pour la cause qui triomphait à son tour.

Les deux couples dont nous avons essayé de retracer les aventures sont morts paisiblement, entourés de leurs enfants et petits-enfants. Ces alliances un peu disparates, où l'ancien et le nouveau régime se trouvaient confondus, ont produit d'heureux résultats ; des branches pleines de sève sont sorties de l'arbre plébéien greffé sur une souche aristocratique.

Puisse ce récit d'un temps qui ressemble si peu au nôtre avoir intéressé les lecteurs !

FIN

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

POUR « LE ROI N'EST PAS LE MAITRE »

---

1. BAGUENAUD DE LA CHESNAYE. — *La Chronique indiscrète, boudoirs et coulisses.*

2. SCIPION MARIN. — *Le Député, histoire récente ou tableau historique dans lequel plus d'une personne se reconnaîtra.*

3. TOUCHARD LAFOSSE. — *Les Mémoires d'un Frotteur sur la cour de Louis XVIII.*

4. TOUCHARD LAFOSSE. — *Les Marionnettes politiques, mœurs du jour.*

5. LADY MORGAN. — *La France.*

6. ETIENNE ET JOUY. — *Les Hermites en liberté.*

7. MADAME DE SARTORY. — *Petit tableau de Paris.*

8. ROUGEMONT. — *Le Rôdeur Français.*

9. CUIZIN. — *Le Peintre des coulisses, salons, boudoirs et mansardes.*

10. LA MÉSANGÈRE. — *Journal de modes*, 1821-22.

11. LAMARTINE. — *Histoire de la Restauration.*

12. MARCO DE SAINT-HILAIRE. — *La Veuve de la Grande Armée.*

13. CAPEFIGUE. — *Histoire de la Restauration.*

14. Lamothe-Langon. — *Mémoires d'une femme de qualité.*

15. Duchesse d'Abrantès. — *Mémoires sur la Restauration.*

16. Chevalier de Maynard. — *Souvenirs de la Restauration.*

17. Etienne et Jouy. — *L'Hermite de la Guyane.*

18. Etienne et Jouy. — *Le franc parleur.*

19. Duc de Richelieu. — *Extrait du recueil de la Société Impériale de Saint-Pétersbourg.*

20. *Procès des conspirateurs de Thouars et de Saumur* (*Poitiers*, 1822).

21. Conspiration de Saumur. — *Justification de Grandmesnil.*

22. L.-S. Lefebvre. — *Souvenirs de la conspiration de La Rochelle.*

23. Causes célèbres. — *Procès des quatre sergents de La Rochelle.*

24. J.-T. Bodin. — *Recherches sur l'Anjou.*

25. Touchard Lafosse — *La Loire historique, pittoresque et bibliographique.*

26. Sosthènes de la Rochefoucauld. — *Mémoires.*

27. Baron Portal. — *Mémoires.*

28. Chateaubriand. — *Mémoires d'Outre-tombe.*

29. Cousin d'Avallon. — *Histoire des trois journées de Juillet.*

30. Mary Summer. — *Une intrigante de la Restauration.*

TABLE

PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

8973-91. — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.